



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Lille en 2013

Tendances récentes et nouvelles drogues



Nathalie Lancial,
Sébastien Lose
(Spiritek)

TREND 2013

Drogues sur le site de Lille. Etat des lieux et tendances récentes



Nathalie Lancial
Sébastien Lose
Spiritek

Septembre 2014

Drogues sur le site de Lille. Etat des lieux et tendances récentes

Nathalie Lancial

Sociologue chargée de recherches - Coordinatrice Trend/Sintes Lille

Sébastien Lose

Sociologue chargé d'études Trend/Sintes Lille

Spiritek

Association de réduction des risques en milieu festif et Caarud

Publié en septembre 2014

Rapport établi par
le Cèdre bleu (Directrice : Marie Villez),
dans le cadre du dispositif
Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend) de
l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT)
en lien avec l'Union Régionale Nord-Pas-de-Calais
de la Fédération Addiction
et l'association Spiritek



Cèdre bleu – Coordination Trend-Sintes
247, boulevard Victor Hugo
59000 Lille
☎ 33(0) 320 07 20 94
@ : nathalie.lancial@cedre-bleu.fr
@ : sebastien.lose@cedre-bleu.fr

Siège : 11 rue Eugène Varlin – 59160 Lomme
Site : www.cedre-bleu.fr



Observatoire français des drogues et des toxicomanies
3, avenue du Stade de France
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex
☎ 33(0) 141 62 77 16
@ : ofdt@ofdt.fr
Site : www.ofdt.fr

SOMMAIRE

Matériel et contributions

Méthodologie

Introduction

Synthèse des observations en 2013

LES ESPACES ET LES USAGERS

- Environnement urbain
- Environnement festif

LES PRODUITS

- Cannabis
- Opiacés
 - o Héroïne
 - o Traitement de substitution aux opiacés
 - BHD
 - Méthadone
 - Autres molécules (génériques)
 - o Autres opiacés
- Médicaments psychotropes non opiacés
- Stimulants
 - o Cocaïne
 - o Crack-Free base
 - o Ecstasy – MDMA
 - o Amphétamines – Speed
- Hallucinogènes
 - o LSD
 - o Champignons hallucinogènes
 - o Kétamine
 - o Autres substances hallucinogènes naturelles
 - o Autres substances hallucinogènes de synthèse
- Autres drogues
 - o Protoxyde d'azote
 - o GHB – GBL
 - o Poppers
 - o Khat
- Les NPS (Nouveaux Produits de Synthèse)
- Prix des substances

Index des sigles utilisés

Matériel et contributions

Site TREND Lille :

Nathalie Lancial & Sébastien Lose

Rédaction du rapport :

Nathalie Lancial, Sébastien Lose et l'association Spiritek (Lille)

Professionnels ayant participé au rapport :

Mme le Professeur Delphine ALLORGE (Laboratoire de toxicologie du CHRU de Lille), Docteur Pierre AUGUET (Hôpital de la Fraternité, Responsable du Centre méthadone, Roubaix), Mme Nathalie BERQUEZ (Laboratoire de la Police Scientifique de Lille), M. Gilles CANOEN (Sûreté Urbaine de Lille), Mme Nathalie CANDELIER (Infirmière, Réagir, Tourcoing), Mme Anne-Sylvie CAOUS (CEIP, CHR Lille), M. Benoit CAULIEZ (Chargé de projets, Atypik, Lens), Mme Sylvie DEHEUL (CEIP, CHR Lille), M. Olivier DENUT (Brigade des stupéfiants de Lille), M. Patrick DJOMBOUE (Technicien en recherche clinique, EPSM de l'agglomération lilloise, Centre Boris Vian), Mme Nolwenn DRUART (Infirmière, Le Relais, Roubaix), M. Rodrigue GRARD (Brigade des stupéfiants, Roubaix), M. Luc HUMBERT (CHRU Toxicologie, Lille), Mme Claude LAFORGE (Service commun de Laboratoire, Ministère des finances, Lille), M. Yves LECLERCQ (Police judiciaire fédérale, Tournai), Mme Laureline LECOMTE (Entr'actes, Lille), Mme Elodie LEFEVRE (Animatrice prévention, Cèdre Bleu, Villeneuve d'Ascq/Armentières), M. Christian NEUS (Brigade Territoriale Autonome de Gendarmerie, Baisieux), M. Benjamin OGER (Educateur, Sleep in, Cèdre Bleu, Lille), M. Guillaume RASQUIN (Chef de service, Cèdre Bleu, Lille), Mme Christel ROCQ (Police judiciaire fédérale, Tournai), M. Luc VERZELE (Brigade des stupéfiants, Roubaix), M. Sylvain WALLART (Spiritek, Lille).

Le Relais, Espace du Possible, La Sauvegarde du Nord (Caarud, Csapa), Roubaix.

Merci à ces professionnels d'avoir participé activement à la collecte d'informations lors de réunions, groupes focaux, entretiens ou contacts plus informels.

Merci à l'association le Cèdre Bleu de nous soutenir dans nos démarches d'enquête et de recherche.

Mise en page : Laurent Deligne, directeur adjoint, Cèdre Bleu

Merci également aux enquêteurs et aux collecteurs du dispositif Trend/Sintes.

Enfin merci enfin aux usagers d'avoir accepté de participer au dispositif ; sans eux, ce travail n'aurait pas abouti.

Dans un souci de respect de la vie privée, nous avons choisi d'assurer l'anonymat des usagers mais également des contributeurs et collecteurs Trend/Sintes.

Méthodologie

Les données à partir desquelles ce rapport est rédigé sont issues d'un recueil spécifique au dispositif Trend et de sources externes. Il s'agit de :

- entretiens non directifs auprès d'usagers, de bénévoles et de professionnels ;
- témoignages succincts sur des faits marquants ;
- comptes rendus d'observations de fêtes ou soirées, notes ;
- 3 groupes focaux : avec des usagers, des intervenants sanitaires, et avec des représentants des services répressifs, français et belges ;
- un questionnaire qualitatif (Le questionnaire qualitatif Trend recherche, produit par produit, dans une liste de 20, sa disponibilité, son accessibilité, ses modes de préparation et d'administration, les problèmes de santé associés, les groupes de consommateurs, ses perceptions et les modalités d'acquisition) a été renseigné par les intervenants de l'association Spiritek à Lille pour le milieu festif, un second par les intervenants du Caarud/Csapa Le Relais à Roubaix pour le milieu urbain ;
- données statistiques en population générale ou sur l'activité des services ;
- une revue de presse, le plus souvent régionale ;
- de collectes d'échantillons de produits, dans le cadre du Système d'identification national des toxiques et des substances (Sintes).

En 2013, le dispositif d'observation Trend pour le site de Lille a été coordonné par Nathalie Lancial, chargée de recherche et Sébastien Lose, chargé d'étude au Cèdre Bleu.

De plus, une convention lie le Cèdre bleu à Spiritek, association de réduction des risques en milieu festif, qui a renseigné un questionnaire qualitatif sur les usages dans l'espace festif techno et produit une note sur deux produits présents en milieu festif, la MDMA et la Kétamine, dont les informations proviennent de ses interventions de terrain.

Un *Responsable d'Observation en Milieux Festifs*, étudiant lillois de 23 ans, a participé à la collecte d'informations dans le cadre de Trend et de Sintes (entretiens avec des usagers, compte-rendu de soirées, informations informelles, collectes de produits....).

L'ensemble du matériel a été intégré à une base de données, indexée selon une grille de codage élaborée par l'OFDT, sous le logiciel NVivo version 10.

Nous tenons encore une fois à exprimer notre gratitude à l'ensemble des contributeurs du dispositif sur le site de Lille en 2013.

Introduction

Ce document constitue le douzième rapport sur les faits marquants et les tendances liés aux drogues sur le site de Lille, pour l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend). Edité par le Cèdre Bleu, il est rédigé à partir d'un matériel collecté par ses responsables au Cèdre bleu, l'association Spiritek et par des professionnels et des usagers qui ont accepté de rendre compte de leurs observations sur les sujets intéressant le dispositif.

Celui-ci procède d'abord selon des méthodes qualitatives (observations, témoignages, entretiens, groupes focaux ...). Il permet, annuellement, de disposer d'un corpus d'informations sur les drogues et leurs utilisations, certaines déjà décrites, d'autres nouvelles, certaines spécifiques (les importants mouvements transfrontaliers), d'autres communes avec tout ou partie de celles réalisées dans les six autres sites (Bordeaux, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse) qui, avec celui de Lille, constituent le réseau Trend.

Les observations portent plus particulièrement sur six thèmes relatifs aux drogues :

- les populations qui en font usage ;
- les substances psychoactives consommées ;
- les modalités d'usage (préparation, administration, contexte) ;
- les dommages sanitaires et sociaux consécutifs à certains de ces usages ;
- les perceptions et représentations relatives à ces produits ;
- leurs modalités d'acquisition ou de production.

Ces questions sont étudiées dans deux espaces :

- **l'espace « urbain »**, recouvre le dispositif de structures d'accueil dites de bas seuil, les centres de soins et les lieux « ouverts » (rue, squatt, etc.), et permet d'étudier des populations d'usagers de drogues illicites souvent marginalisées.
- **l'espace « festif »**, correspond aux lieux où se déroulent des événements festifs, quel que soit le type d'événement. Le champ d'observation est celui des consommateurs de drogues illicites fréquentant l'espace festif, au sein duquel on rencontre également des non consommateurs.

Après une **synthèse** de la situation du site de Lille en 2013 (qui constitue un résumé du rapport), nous proposerons une présentation des deux espaces investigués par le dispositif Trend : l'espace urbain et l'espace festif.

Puis nous procéderons à une **approche par produit ou classe de produits** qui abordera plus en détail la situation de chacune des principales catégories de substances psychoactives observées sur le site de Lille en 2013, à savoir la situation du cannabis, des opiacés, des stimulants, des hallucinogènes, des autres médicaments psychoactifs, et des nouveaux produits de synthèse (NPS) vendus sur internet.

Synthèse des observations du site de Lille en 2013

La zone d'étude de **Lille** est un immense espace transfrontalier très densément peuplé ; il se caractérise notamment par la présence, côté français, de quatre grandes villes très proches : Lille (233 000 habitants), Roubaix (96 000), Tourcoing (93 000) et Villeneuve d'Ascq (64 600). Frontalière de la Belgique et, indirectement par le lien transmanche, du Royaume-Uni, elle est le théâtre d'une circulation intense de biens et de personnes, liée à l'économie, au commerce et au tourisme.

Situé au cœur de l'Europe du nord dans un espace transfrontalier, le site de Lille est une zone fortement urbanisée, à la croisée de nombreux axes de circulation intense, qui relie de grands ports hollandais (Rotterdam) ou belges (Anvers) au bassin parisien, au reste de la France et de l'Europe. Parmi les marchandises transportées, des drogues, provenant le plus souvent du Benelux et du Maroc, dont des quantités importantes sont saisies, alors qu'elles étaient destinées à des marchés extérieurs ou propres à la région. Le site de Lille reste un lieu de répression du trafic de stupéfiants très important.

Concentrée principalement en centre ville, dans trois quartiers relativement proches (Masséna/Solférino, le Vieux-Lille et Wazemmes), l'offre festive de Lille est dense. Il s'agit majoritairement de lieux dits commerciaux. Le milieu alternatif, lui, est implanté de manière plus disparate dans la ville, les lieux dédiés tendant à disparaître au profit d'évènements plus ponctuels (plusieurs fermetures d'établissements en 2013 et diverses polémiques opposant la mairie de Lille avec les collectifs de promotion des cultures alternatives) [A ce sujet, voir partie « Environnement festif »]

L'alcool est omniprésent dans ces temps de fête et les cas d'alcoolisations massives/abusives sont toujours fréquents. La ville de Lille en a fait, cette année, de l'alcoolisation des jeunes une de ses priorités d'actions à destination de la jeunesse.

Concernant les substances illicites, les drogues stimulantes (cocaïne, MDMA, amphétamines, ...) sont toujours très présentes en milieu festif, et notamment dans les grands rassemblements comme les festivals ou les soirées en discothèques. La nouveauté réside dans la présence de plus en plus remarquée de stimulants dans des lieux plus intimistes, comme les bars et les cafés-concerts, autrefois plutôt épargnés par le phénomène.

En milieu urbain, les forces de police confirment la hausse continue de la violence associée au trafic de drogues repérée l'année dernière et le rajeunissement des individus impliqués dans le trafic, les âges s'étalant bien en deçà de la majorité. En outre, l'activité des trafiquants semblent de plus en plus organisée et de mieux en mieux renseignée sur les techniques d'enquête de la police, rendant le travail de celle-ci plus difficile.

Les publics accueillis en Caarud sont généralement dans une très grande précarité : souvent dans une situation de logement instable, ils sont pour la plupart sans emploi et on note également une surreprésentation des individus délinquants (dont une grande partie est d'ailleurs multi récidiviste).

Lille est une ville où les usagers de drogues du milieu urbain se procurent héroïne et cocaïne (les deux produits les plus recherchés) facilement, à des prix souvent inférieurs aux moyennes nationales. Le marché parallèle de médicaments est également bien implanté. Enfin on a pu constater une augmentation des décès de personnes sujettes aux addictions : overdoses, suicides, malaises liés au froid et à l'alcool, autres maladies associées (de types cancers, lymphomes, etc... ..). Alors que 36 décès était déclarés en 2012, lors du Groupe focal maintien de l'ordre, on a pu apprendre que 56 décès ont été déclarés pour l'année 2013 dans l'enquête Drame (Décès en Relation avec l'Abus de Médicaments Et de Substances).

Le cannabis

En 2013, les pratiques d'auto-cultures de **cannabis** repérées en 2012 se sont poursuivies et même très largement amplifiées. Multiplication des affaires dans la presse locale, évocation d'usagers en entretiens formels ou informels, mais aussi des références à ce phénomène par les forces de police, que ce soit en proche Belgique ou dans la métropole lilloise. Ces cultures de cannabis sont de deux types : les cultures personnelles (l'utilisateur cultive du cannabis pour sa consommation personnelle et éventuellement celle de son entourage) et les cultures industrielles (cultures de grande ampleur, organisées par les réseaux mafieux en vue de revente à grande échelle).

L'enquête « Sintes observation cannabis » menée à Lille pour l'OFDT a permis également de relever des informations importantes. D'abord, sur le site de Lille, l'herbe de cannabis semble plus disponible que la résine : sur 79 échantillons collectés en 2012/2013, 60 étaient de l'herbe contre seulement 19 de résine. Le travail de terrain réalisé durant l'année, les échanges avec les institutions répressives ainsi que les entretiens avec des usagers nous ont permis de confirmer cette tendance. Ensuite, les analyses réalisées avec les échantillons collectés nous ont montré que des taux très forts pouvaient parfois être retrouvés : certaines analyses indiquaient jusqu'à 28% de THC (les taux moyens sont de 10%).

Les opiacés

L'**héroïne** est toujours très disponible à Lille malgré une qualité globalement perçue par les usagers comme médiocre. Le prix du gramme est en baisse effective depuis plusieurs années. Le prix le plus communément pratiqué étant de 20€ le gramme. Mais il est possible d'obtenir du produit pour des petites sommes (10€ voire même moins).

Si la qualité de l'héroïne est souvent jugée comme étant en baisse, notons tout de même que deux analyses effectuées via le dispositif Sintes en 2013 ont montré des taux exceptionnellement élevés : 22% (pour une héroïne à « points noirs » collectée fin 2012) et 32 % pour une héroïne d'apparence plus traditionnelle (ce taux est le plus élevé jamais répertorié pour le site de Lille).

Les consommateurs d'héroïne sont majoritairement des publics précaires, repérés en milieu urbain, notamment via les structures d'accueil bas seuil. Mais on observe également cette année la présence de publics plus insérés, des publics cachés, qui ne viennent pas forcément de Lille intra-muros mais profitent de la forte disponibilité du produit à Lille pour venir se fournir.

Le mode de consommation le plus fréquent est celui de la « chasse au dragon » ; les professionnels intervenant dans le champ de la réduction des risques proposent d'ailleurs cette modalité de consommation, l'héroïne fumée, comme alternative à l'injection pour limiter les risques sanitaires liés à son usage.

Concernant les traitements de substitution aux opiacés, la **buprénorphine** (BHD) est toujours très présente au marché noir et reste fréquemment détournée de son usage. La **méthadone**, bien que sa prescription est censée être très strictement encadrée et contrôlée par une équipe médicale, elle reste pourtant un produit très fréquemment rencontré au marché noir, en forme sirop comme en forme gélules. Le **Suboxone** (BHD + Naloxone), prescrit pour éviter le recours à l'injection, est généralement moins apprécié des usagers et, pour le moment, ne semble pas affluer sur un marché parallèle.

Les stimulants

Concernant le **speed**, aucun changement notable cette année ; il est toujours une substance présente essentiellement en milieux festifs, appréciés par certains pour son prix peu élevé (10€ le gramme en général) et pour ses propriétés stimulantes. Mais ses amateurs se retrouvent surtout du côté belge et des boîtes de nuits qui longent la frontière. S'il est présent en métropole lilloise, il l'est de manière moins remarquable.

La **Mdma** est de plus en plus présente à Lille. Déjà amorcée en 2012, son expansion dans les milieux festifs ne fait plus de doute cette année. C'est sous sa forme poudre ou cristaux qu'on la retrouve le plus souvent, la présence de comprimés d'ecstasy étant plus aléatoire selon les événements. Particularité de la poudre ou des cristaux de Mdma : ils sont souvent vendus directement préparés en « parachute » (petites quantités prêtes à être consommées, par ingestion), lors des soirées ou en amont de celles-ci, facilitant ainsi la prise par l'utilisateur festif.

La **cocaïne** est toujours aussi présente à Lille, aussi bien en milieu festif qu'en milieu urbain. Ainsi une très grande hétérogénéité des profils de consommateurs a pu être constatée. En milieu festif, elle est consommée principalement en sniff et touche tout type de population, de l'étudiant au chef d'entreprise quadragénaire. Elle est appréciée pour ses propriétés stimulantes et pour sa capacité à diminuer la sensation d'ivresse lors de l'ingestion d'alcool. En termes de représentations, la cocaïne continue d'être touchée par un processus de banalisation, processus amorcé depuis le début des années 2000, à mettre en relation avec sa diffusion plus large en milieu festif. En milieu urbain, les modes de consommation sont souvent plus addictifs : la cocaïne est fumée ou injectée. Le prix le plus courant oscille entre 70 et 80 euros le gramme, quels que soient les réseaux de deal. Mais une des spécificités du site de Lille est la possibilité, en milieu urbain, d'obtenir de la cocaïne en très petite quantité (10€, voire moins), les dealers s'adaptant en effet à leur clientèle précaire. Ces individus précaires pointent du doigt la difficulté dans la gestion de l'addiction à la cocaïne en l'absence de thérapie adaptée.

Les hallucinogènes

Le **LSD** est relativement présent à Lille et ses environs, en milieu festif alternatif et lors des grands événements comme les festivals. Il est disponible davantage sous la forme de

buvards/cartons déjà préparés qu'en gouttes. Les usagers semblent plutôt être des individus jeunes et consommateurs d'autres substances par ailleurs, mais ayant une appétence spécifiques pour les hallucinogènes.

Les **champignons hallucinogènes** sont assez rares. Ils se retrouvent surtout en milieu festif alternatif. Les individus qui en possèdent occasionnellement les rapportent principalement de voyages à l'étranger (les Pays Bas principalement) ou profitent du développement des smart shops sur internet pour s'en procurer.

Concernant la **kétamine**, nous relevons l'année dernière une disponibilité accrue de la substance à Lille en milieu festif. En 2013, le constat est le même : la kétamine est disponible assez facilement en milieu festif alternatif (peu présente en milieu commercial), pour 40€ le gramme en moyenne. Il y aurait, selon les consommateurs, deux sortes de kétamine : la kétamine « vétérinaire » (avec l'idée répandue d'« anesthésiant pour chevaux »), réputée pour être anesthésiante, et la kétamine « indienne » qui, comme son nom l'indique, proviendrait directement d'Inde et qui aurait des propriétés plus hallucinogènes. La kétamine est un produit pour lequel on a pu recueillir, plus fréquemment que pour d'autres, des récits de bad-trips, de mauvaises expériences et/ou de surdosages.

Les autres produits

Le **protoxyde d'azote** a fait l'objet de quelques récits en milieu festif en Belgique : vendu en ballon, ce gaz est apprécié pour ses propriétés euphorisantes et de courte durée.

Cette année, confirmation de la quasi-disparition du **GHB** de la scène festive.

Le **poppers** reste présent épisodiquement en milieu festif et en milieux gays. Il est considéré comme un extra pris lors d'une soirée et s'éloigne complètement des représentations liées aux drogues dites « dures », notamment parce qu'il est en vente libre et que ses effets sont de très courte durée.

Concernant le **khat**, aucun marché de deal n'a été repéré, malgré des prises aux frontières (surtout à Calais et environ, dans des convois venant du Royaume Uni) toujours très importantes par les douanes françaises : les laboratoires parlent d'analyses qui ont été récemment multipliées par 10.

Les nouveaux produits de synthèse

Même si les nouveaux produits de synthèse concernent encore une minorité d'individus, leur expansion progressive semble se poursuivre en milieu festif. Les drogues classiques ont maintenant toutes un pendant synthétique. Parfois leur usage est non intentionnel : en effet, on rencontre aujourd'hui de plus en plus de produits vendus en tant que substances dites « classiques » (de la kétamine, des amphétamines, ...) mais qui, en réalité, contiennent un nouveau produit de synthèse. Lorsque la consommation est souhaitée par l'utilisateur, les achats se font par internet, sur l'une des nombreuses plateformes de vente en ligne (les smart shops) ou directement en soirées si l'occasion se présente.

En 2013, seules quelques molécules font l'objet d'observation lors de ces soirées : la famille des 2C-x (phényléthylamines psychédéliques), les 25x-nbome et DOx (c'est-à-dire les « LSD-like »), la méphédronne (cathinone de synthèse classée en 2010 en France, effets proche de la cocaïne), et dans une moindre mesure, les cannabinoïdes de synthèse. D'une manière générale, ces produits restent encore relativement méconnus du grand public et restent

l'apanage d'initiés, amateurs d'expérimentations, certains d'entre eux développant parfois une connaissance experte (les « psychonautes ») via les réseaux d'informations sur internet.

Les espaces et les usagers

ENVIRONNEMENT URBAIN

Description des publics accueillis en Caarud

Grâce aux enseignements de l'enquête ENa-Caarud 2012, le public accueilli en Caarud dans le Nord-Pas-de-Calais peut être décrit dans les grandes lignes comme suit :

C'est un public qui a souvent entre 30 et 40 ans ; l'âge moyen est de 34 ans. La moitié des enquêtés ont 35 ans ou plus ; les moins de 25 ans représentent 22%. Les âges déclarés s'échelonnent de 15 à 61 ans. En termes de répartition par genre, les femmes représentent 18 % de l'échantillon et ont en moyenne 33,2 ans ; les hommes représentent 82 % de l'échantillon et ont en moyenne 33,6 ans. Les consommations des femmes sont plus compliquées à aborder : le regard porté par autrui, la peur par rapport aux enfants, à la garde de l'enfant, sont des freins fréquemment observés.

Un certain nombre des données disponibles tendent à démontrer la grande précarité des publics des Caarud du Nord-Pas-de-Calais. Par exemple, ils sont un peu plus de 15% à être sans domicile fixe et 6% à vivre en squat. A peu près 20% des répondants sont hébergés chez des proches et environ 18% vivent en institution. On peut tout de même noter qu'un peu plus de quatre enquêtés sur dix déclarent avoir un logement indépendant.

De plus, en ce qui concerne l'origine des ressources, plus de la moitié des enquêtés vivent des prestations sociales ou des ressources d'un tiers. Un tiers d'entre eux ont des ressources non-officielles ou n'ont pas de revenus ; enfin, environ 15% perçoivent des revenus via un emploi ou par les Assedic.

Les usagers de Caarud sont pour la plupart sans emploi ; s'ils ont travaillé de manière significative par le passé, il s'agissait bien souvent de plusieurs petits boulots différents (des travaux manuels) durant leur carrière. Aussi, des demandes plus régulières d'accompagnement social sont constatées suite à de trop nombreuses factures impayées.

Enfin, un nombre conséquent d'usagers de Caarud sont des délinquants (récidivistes), pris dans une vie d'errance et ont bien souvent déjà connu les incarcérations, soit un environnement de violences, en concordance avec les conditions de vie de la rue. Ces actes délictueux sont réalisés par des personnes de tous âges, jeunes comme plus anciens ; la procureure du TGI de Lille s'étonnait ainsi « de ce passage rapide à l'acte délinquant pour s'assurer des revenus illicites » (propos relayé par la presse, en août). On a pu comptabiliser par voie de presse ou par d'autres sources un nombre important de vols (voiture, supermarché) et de braquages de commerces (pharmacie, pressing, ...) qui étaient le fait d'individus précaires voulant financer leurs consommations (cocaïne + héroïne, souvent). A titre d'exemple, la presse locale relayait en décembre le cas d'un homme de 43 ans, addict depuis plus de 20 ans, déjà condamné 14 fois et à qui la justice reprochait en plus 29 cambriolages en quelques mois.

Produits consommés et pratiques associées chez les usagers précaires

Au niveau des produits consommés, les polyconsommateurs sont les profils les plus rencontrés. On remarque le statut spécifique du cannabis et de l'alcool, consommés par une majorité de ces personnes. Une certaine panoplie de substances est tendanciellement consommée par ces publics (souvent de façon concomitante, mais aussi parfois de manière plus exclusive) : héroïne, cocaïne, BHD, benzodiazépines, méthadone. Puis, avec des niveaux de consommations « à la marge », des produits qu'on retrouve traditionnellement en milieux festifs, sans doute consommés par des personnes qui ont encore un pied dans ces espaces ou qui avaient des habitudes de sorties (passées) liées à différents types de milieux festifs et qui auraient conservé d'anciennes appétences et pratiques associées (avec usages d'ecstasy et de produits stimulants, comme le speed ou la cocaïne).

L'enquête montre également que l'héroïne puis l'alcool figurent parmi les deux premiers produits problématiques, viennent ensuite la cocaïne suivie de la BHD.

Hors Ena-Caarud, en termes d'observations, dans le secteur de Lens (Pas-de-Calais), le public était traditionnellement beaucoup plus injecteur de Subutex® et alcoolo-dépendant. Mais une partie de ce public est en train de réaliser un passage vers un recours de plus en plus fréquent à la cocaïne, et reconsomme plus ponctuellement de l'héroïne, tout en restant accroché à l'alcool. Les « accros » au Skénan® ont, quant à eux, dû passer à autre chose, puisque les trafics de ce médicament se sont brusquement arrêtés suite aux enquêtes sur ces abus et les jugements des tribunaux (voir aussi le chapitre consacré dans ce rapport). Une tendance qui se maintient : la présence d'un public d'injecteurs, dont l'état veineux apparaît de plus en plus dégradé.

La pratique en aluminium se poursuit avec un même dynamisme par rapport aux années précédentes ; cet accessoire de RDR passe autant pour être un outil de consommation, pour les précaires, que de communication, pour les équipes médico-social :

Déjà à ce niveau-là, on voit la différence : quand l'alu pour la consommation est sorti, déjà ça a été un support, ça, pour pouvoir échanger, expliquer que c'était un alu moins nocif [...], mieux adapté à la consommation et qui te réduit déjà une partie des risques. Avant, c'était : que venir chercher la feuille d'alu, maintenant, c'est d'abord le kit base plus la feuille d'alu. (Educatrice, Caarud, Lille)

Prévention/RDR

On retrouve souvent en Caarud des personnes substituées (parfois de longue date) : environ une personne sur deux déclare être sous traitement de substitution ; la BHD est plus fréquente que la méthadone, même si l'écart du taux de diffusion de ces deux molécules tend à se réduire depuis quelques années. Il existe des gens sous substitution qui, du coup, consomment moins de stupéfiants, mais il n'est pas rare de constater une grosse problématique alcool qui prend le dessus (ce *switch* est de plus en plus remarqué par les services médico-sociaux du milieu de l'addictologie).

Enfin, chez ces publics, les dépistages infectieux ne sont pas systématiques : en 2012, la prévalence du VIH est nulle parmi les enquêtés et celle du VHC est de 28%. Les populations géorgiennes ne sont pas rares dans les Caarud lillois, ils sont souvent sujets aux hépatites (VHC), ce qui a donné lieu à des constats lors du groupe focal sanitaire :

R1 - On avait une personne Géorgienne, avant, qui dénotait, autant maintenant c'est assez régulier de voir cette communauté dormir ici.

R2 - *Qui se précarise. Et ils font appel à des structures sociales comme la nôtre alors qu'avant, c'était beaucoup plus solidaire. Est-ce que c'est dû à l'augmentation du nombre de personnes ? Ou à une meilleure connaissance des réseaux médico-sociaux ? Ce sont des gens qui n'ont pas le même rapport aux pratiques, aux conditions d'hygiène ; puis, le produit qu'ils consomment ici n'a rien à voir avec là-bas, en termes de qualité...*

Q - *C'est-à-dire : ici, c'est comment par rapport à là-bas ?*

R2 - *Ils touchent un produit moins coupé. Pour les personnes qu'on accueille ici, c'est vraiment une porte d'entrée pour le soin. La plupart du temps, leur demande d'asile est refusée donc leur recours à eux, c'est cette demande de soins. Mais logiquement, il n'y a pas de première demande d'asile pour le soin (Educateur et chef de service, Caarud, Lille).*

Trafics importants et visibilité des drogues

Les niveaux de trafics sont toujours aussi élevés dans l'ensemble de la métropole lilloise, même si certains quartiers, bien identifiés depuis longtemps tant par les usagers que par les forces de l'ordre, font régulièrement plus parler d'eux. Avec le temps, les réseaux se sont de plus en plus structurés (structure pyramidale avec grossistes, semi-grossistes, vendeurs, guetteurs, rabatteurs...) et font maintenant preuve d'une impressionnante organisation. Ainsi, le fait que des réseaux de deals s'implantent dans des immeubles de particuliers est une observation qui se perpétue depuis des années.

On a aussi eu plusieurs situations de personnes qui vivaient dans des HLM et qui se sont retrouvées pris par des groupes qui faisaient un peu leur loi dans les quartiers et qui se sont fait squatter leur appartement. Et qui sont partis, du coup, volontairement. Parce qu'on utilisait leur appartement [...] Après je ne sais pas exactement comment ça s'est passé. Je pense au moins à deux personnes qu'on accompagne ici, qui sont partis d'eux-mêmes de chez eux et qui se sont retrouvées à la rue car ils se sentaient en danger [...] des gens déjà en situation de faiblesse, dépressifs... qui se sont fait alpaguer par des bandes. Des gens qui devaient même toquer pour rentrer chez eux ! Le point commun de ces gens c'est qu'ils sont en grande fragilité (Educatrice, Caarud, Lille).

En 2013, en réaction à cet envahissement de leur espace de vie ressenti par les locataires (espaces dédiés aux deals, nuisances sonores, dégradations, insécurité...), on a pu voir que des habitants de différents quartiers se mobilisaient pour tenter de juguler les effets néfastes engendrés par ces regroupements dans les parties communes des immeubles. Parmi les actions de mobilisation repérées : monter la garde à tour de rôle dans l'entrée, lancer des pétitions, exiger du bailleur qu'il mette en place des aménagements de sécurité (accès au souterrain condamné, système de vidéo-surveillance).

Lors du groupe focal maintien de l'ordre, voici les 3 points principaux qui ont été soulevés, eut égard à des constats sur la structuration des réseaux et des conséquences des trafics :

La confirmation de la possession d'armes, parfois d'armes lourdes (pistolet automatique, un Beretta, plusieurs pistolets mitrailleurs, kalachnikov...), dans les réseaux de stupéfiants

Des faits d'armes : les règlements de compte liés aux trafics de drogues (problèmes de dettes entre partenaires de deal) existent quand même, même si on en parle peu

Des réseaux qui se volent entre eux leurs stocks (et les représailles associées) ou encore des individus qui "mettent une carotte" à des associés (c'est-à-dire : faire intermédiaire au sein d'un réseau mais garder l'argent)

Conséquences sanitaires et décès

Un des faits marquants de l'année 2013 a été l'augmentation des décès de personnes sujettes aux addictions : overdoses, suicides, malaises liés au froid et à l'alcool, autres maladies associées (de types cancers, lymphomes, etc... ..). De nombreux services (Caarud, Csapa, services hospitaliers) en sont arrivés à ce constat, notamment lors du groupe focal sanitaire, de même dans les sources journalistiques ou via des faits divers. En accueil bas-seuil, ce sont davantage des usagers d'une quarantaine d'année qui sont décédés, dont certains étaient suivis de longue date.

Alors que 36 décès était déclarés en 2012, lors du Groupe focal maintien de l'ordre, on a pu apprendre que 56 décès ont été déclarés pour l'année 2013 dans l'enquête Drame (Enquête annuelle française réalisée depuis 2002 et qui permet de recueillir les cas de décès liés à l'usage de substances) Il y a certainement moins d'OD qu'il y a quelques années mais il y en a encore et si l'on en croit cette source d'information, le nombre de ces décès aurait tendance à être à la hausse.

Le vieillissement des publics qui composent les files actives des Caaruds est un fait important à souligner. Les situations d'extrême précarité et la dégradation générale de leurs états de santé également. Ainsi, un des thèmes de réflexion des équipes médico-sociales a été celui de la prise en charge et de l'orientation des personnes souffrant d'affections pulmonaires dues aux usages de drogues : des personnes qui disent « siffler », c'est-à-dire avoir des pressions au niveau des poumons, après des années de consommation. Il appert que ces affections pulmonaires sont essentiellement liées à l'inhalation de la cocaïne basée avec de l'ammoniaque. De plus, le profil des personnes auraient tendance à poser problème au niveau de leur relation au corps hospitalier :

R - En fait, on a eu pas mal de femmes ces derniers temps qui ont eu de gros problèmes pulmonaires, assez conséquents, quand même. Donc, du coup avec un retour genre : c'est très compliqué de se retrouver en milieu hospitalier sur des problèmes pulmonaires liés à la consommation de drogues, avec tout le domaine d'incompréhension et...

Q - Stigmatisations et autres...

R - Oui. Donc nous, au vue des dernières personnes qu'on a pu rencontrer avec ce type de problèmes, on a plus accentué justement sur la question des risques pulmonaires auprès des femmes et c'est vraiment ce sur quoi on travaille actuellement, d'autant plus avec l'explosion de la demande de kits-base... (Educatrice, Caarud, Lille).

Quel type de réduction des risques proposer ? Un groupe de travail s'est formé pour y réfléchir et proposer des pistes de prévention via un projet de réalisation d'une plaquette/flyer. Les orientations des services médico-sociaux devront porter notamment sur une motivation des usagers à réaliser une radio pulmonaire.

Sinon, sont également évoqués : abcès, éruptions cutanées, allergies, boutons sur le corps, présence de pouls de corps, de puces. On nous a signalé aussi la présence de talc dans les génériques de la BHD. Chez les personnes qui l'injectent, le talc se stockerait dans les

capillaires sanguins des poumons et diminuerait les capacités respiratoires des personnes (comme la silicose, on évoque donc la « talcose »).

Dans le secteur de Lens, quelques usagers témoignent de troubles du comportement alimentaire ; les personnels médico-sociaux s'interrogent sur un éventuel lien à établir avec les pratiques de drogues.

Troubles psychiatriques chez les usagers de drogues

L'ensemble des services d'addictologie font état de grosses difficultés rencontrées par rapport aux troubles psychopathologiques d'une partie de leur public et des liens difficiles qu'ils établissent avec les services psychiatriques.

Par exemple, là on a quelqu'un qui est sorti de prison mi-août avec des troubles psy importants, un traitement. Il se retrouve à moitié à la rue, à moitié à vivre chez sa mère. Et son premier rdv avec le CMP va avoir lieu le 02 octobre... Donc sans traitement, à la rue, il se remet à boire, des épisodes de violences importants [...], il se fait régulièrement hospitaliser, un jour ou deux, aux urgences, sans qu'il y ait de transfert après en psychiatrie. Et après, il repart dans la rue [...] On a pas mal de personnes qui ont des troubles psy importants et ça, c'est pas facile à gérer dans un collectif (Professionnel Caarud, Lens).

En effet, on observe qu'une grande part des usagers de drogues fréquentant les Csapas de la région ont connu par le passé des troubles psychiatriques ou psychopathologiques. Certains ont déjà un suivi en cours, d'autres ont un diagnostic qui a été établi par les services compétents, d'autres encore pourraient bénéficier favorablement d'une prise en charge.

Q - Il y a des gens que vous suivez en chronique depuis plus de 5 ans, voire plus ?

R - Oui. Souvent des personnes qui ont des troubles psy derrière, qui sont consommateurs ou ex consommateurs, donc substitués et on est une sorte de repère, un endroit où ils peuvent se poser. Certains disposent d'un logement, d'autres sont en forte précarité (Professionnel Caarud, Lens).

Il semble bien qu'il y ait une meilleure couverture soignante mise en place, après un repérage plus précoce et plus affiné, et une plus grande facilité à recourir aux services d'un psychiatre, dans ou en dehors des CSAPA. On peut objectivement constater que les équipes non-spécialisées semblent mieux formées pour repérer ces troubles et orienter en conséquence ; il existe néanmoins toujours un écart significatif entre les compétences des équipes formées et celles non-spécialistes, mais un écart qui semble se restreindre sous l'effet du travail de recrutement, de formation et de travail pluridisciplinaire.

ENVIRONNEMENT FESTIF

En 2013, le Pôle recherche du Cèdre Bleu a été particulièrement actif sur les recherches liées aux milieux festifs alternatifs lillois. Cette réorganisation a été marquée par :

Le recrutement d'un responsable d'observations en milieux festifs alternatifs

Une plus forte présence sur les lieux d'observation (en milieux festifs, et plus spécialement pour les milieux électroniques)

Une prise de notes (anonymisée) plus systématique sur des observations marquantes *in situ*.

Milieux festifs et contrôle social

Les milieux festifs à Lille sont particulièrement diversifiés, comme nous l'avons montré à l'occasion d'une enquête menée en 2012/2013 pour l'OFDT (Lancial N., Lose S., *Enquête en milieux festifs à Lille, Lille, Cèdre bleu-OFDT, 2013, 214 p.*). De nombreux types de lieux et d'évènements - appuyés par un nombre toujours croissant d'associations, mais qui sont en proie à des difficultés administratives/organisationnelles de plus en plus grandes - tentent de continuer à faire vivre les soirées/concerts : on y trouvera, selon ses affinités culturelles, des sous-courants des musiques électroniques, du métal, du rock, du dub/reggae, et encore d'autres styles. « *Si ça évolue tant mieux. Maintenant tout le monde y va de sa petite soirée* », fait remarquer un des usagers festifs, rencontré fin septembre. « *Mais, poursuit-il, après t'as les lois, la charte de nuit qui est beaucoup plus compliquée sur Lille, avec les limiteurs de décibels, etc... y'a la crise aussi qui fait qu'il y a des bars qui tournent moins bien, en ce moment, c'est un peu l'hécatombe niveau fermetures* » (Marc, DJ, 25 ans).

Spiritek confirme cet argument d'ordre économique pour expliquer une affluence qui serait moins grande dans certains endroits, mais il faut aussi noter que la diversité des soirées à laquelle nous faisons allusion a également tendance à engendrer un besoin de sélectivité plus grand (pour les usagers festifs les plus réguliers et éclectiques, qui sont nombreux).

Il y a une crise, hein ; on a vu une baisse des fréquentations globalement, dans les soirées, que ce soit à Lille ou en Belgique. A part quelques soirées-phares, qui vont regrouper pas mal de personnes. J'ai l'impression que les gens se réservent plus pour un évènement en particulier que de sortir tous les week-ends, comme ça pouvait être fait avant. Ça fait une bonne année que c'est comme ça, c'est une tendance qui se confirme. (Spiritek)

L'environnement festif à Lille a été marqué en 2013 par un certain nombre de décisions émanant des autorités municipales ayant pour but de mieux gérer des excès constatés dans certains établissements, des cafés-concerts pour la plupart, qui se seraient fait remarquer pour un non-respect de certaines règles : attroupements devant le bar, dans la rue, usages d'alcool sur la voie publique, nuisances sonores, accidents et autres actes d'incivilités et de délinquance. Il en résulte que de régulières plaintes de voisinages ont été adressées à la mairie, des fermetures administratives ont été prononcées, des contrôles plus fréquents dans les établissements concernés ont été faits par différentes instances (forces de l'ordre, Urssaf...), des manifestations - celle du 16 novembre a été particulièrement suivie - et autres actions de soutien (certains cafés-concerts qui acceptent d'accueillir un concert qui ne peut

pas se dérouler dans un autre lieu, par exemple) en direction de ces gérants en difficulté se sont spontanément mises en place. Tout se passe comme si cette opposition d'intérêts - entre les voisins mécontents et les fêtards en manque de décibels, entre les pouvoirs publics/unités répressives et les gérants - n'avait cessé d'être au centre des préoccupations des uns et des autres, accaparant l'intérêt des médias, faisant l'objet de réunions en mairie, de débats publics passionnés.

On comprend dès lors que cette lutte entre des membres des milieux associatifs, qui arguent que doit perdurer la culture dans les bars, et des autorités de plus en plus coercitives dans leur manière de traiter ce problème, est porteuse d'enjeux forts. En effet, pour les deux parties en présence, on peut y voir des enjeux tant opérationnels/fonctionnels que symboliques :

Permettre aux associations/artistes de pouvoir exercer leur passion/métier *versus* volonté de faire appliquer la loi et, pour le voisinage excédé, avoir sa tranquillité,

Revendications pour faire la fête librement *versus* exercer un contrôle social dans certains secteurs.

On a donc pu assister à de nombreuses fermetures de lieux festifs, entre autres : un lieu alternatif généraliste, dans le quartier de Moulins et surtout célèbre pour ses soirées électroniques, un illustre bar, avec cave voutée, de type reggae-sound sytem/hip-hop, au centre, un club électro à Moulins, un bar latino près du quartier de Wazemmes, etc... Ces fermetures ont touché Lille intra-muros, la métropole lilloise, tout comme certains cafés-concerts en périphérie. « *Je ne comprends pas cette dynamique liberticide, dans une ville qui prône la culture* » (Presse régionale novembre 2013), fulmine le propriétaire d'un des bars menacés de fermeture cette année.

A Lille existe donc actuellement cette situation un peu paradoxale, où de nombreuses associations, ayant pour vocation d'organiser des soirées festives se créent, mais il y a de moins en moins de lieux pour les accueillir.

Caractéristiques des soirées festives observées

Dans les soirées que nous avons couvertes en 2013, les affluences moyennes repérées dans les soirées électro (et parfois, rock-métal) allaient de 50-100 personnes, à plus de 300-500 personnes, pour les plus grandes jauges (salles de concert, événements spéciaux : fête de la musique, Braderie...). A noter que les affluences sont parfois très difficiles à estimer, tant certains clients de bars font une alternance continue entre l'intérieur et l'extérieur du lieu, sans compter ceux qui font toute leur soirée en dehors de l'établissement, tout en restant en contact avec la clientèle.

En termes de sorties festives, la ville de Lille a pour particularité d'attirer des personnes qui n'habitent pas à Lille (ils peuvent venir de Paris, de la Somme, des Ardennes, de Normandie...), mais qui viennent faire la fête l'espace d'un soir ou d'un week-end, mais aussi de voir certains de ses résidents régulièrement aller en Belgique, parfois même en Hollande, où les soirées ont, selon certains, très bonne réputation, pour ce qui est de l'organisation, des grands noms qui s'y représentent, des grands événements... A côté de cela, on assiste à la poursuite de la baisse de fréquentation des mégadancings du secteur de Tournai (Belgique), auparavant très fréquentés. Lors d'un groupe focal, la police belge locale faisait le même constat :

Effectivement, on a une grande diminution de la clientèle en général. Il y a ces fermetures et il y a un certain désintérêt pour ces discothèques. C'est une tendance qui se concrétise (Police fédérale de Tournai, GFMO).

Une des boîtes emblématiques de ce secteur a d'ailleurs dû fermer ses portes fin 2013, suite au manque d'affluence manifeste.

Il y a quelques hypothèses qu'on peut formuler à propos de cette raréfaction des fêtards nordistes, qui sont les suivantes :

Poursuite de la diminution globale des déplacements festifs hebdomadaires (peur des contrôles, se réservent pour des évènements importants)

Baisse générale de l'attrait pour les lieux commerciaux de grande taille, les mégadancings, au profit de clubs plus intimistes, spécialisés, et des bars du centre-ville

Contexte de crise économique et sociale, donc pouvoir d'achat moindre et effet de priorisation

Au niveau de la chronologie des soirées festives, dans les représentations des usagers festifs et dans les faits, on ne peut que constater l'importance des before/apéro (début vers 20h, fin vers 23h/0h) et des after en appartement (entre 3h/7h pour le début et 7h/12h pour la fin). Ces temps festifs ont toujours existé et se poursuivent chez les générations actuelles, avec le même engouement. Ces « avants » et « après » ont clairement un lien avec les consommations de substances : l'apéro sera l'occasion de boire à moindre coût avant de se rendre sur un lieu festif et l'after a pour fonction de continuer la fête en dehors d'horaires « normés ». La décision du : « *c'est où l'after ?!* » (sorte d'aphorisme, souvent tourné en dérision par les internautes de ces milieux) se prendra plus ou moins vite lorsque la soirée se termine et que les fêtards restent devant le lieu de la fête pour discuter, et reforment un groupe pour l'after (parfois constitué avec des gens « inconnus », de passage à ce moment-là).

Diversité des types d'évènements, des publics

Certains entretiens menés dans le cadre de Trend nous ont permis de repérer la poursuite de l'organisation de raves-party/free-party/teufs ; ces différents mouvements électro-alternatifs semblent toujours vivaces, notamment dans certaines zones périurbaines régionales, ainsi qu'en proche Belgique. En termes de profils socio-démographiques, les populations des milieux hardcore sont ainsi définies :

Travellers, teuffers, quelques gabbers, quelques fois tu vois des crânes rasés, (pas forcément dans l'idéologie extrémiste). Ça va de 19, 20 ans, parfois plus jeunes, à une petite trentaine d'années, principalement du département (Lillois, Dunkerquois...). Pour la classe socioculturelle, ça dépend : on a encore beaucoup de jeunes qui sont en recherche, étudiants, en phase de recherche d'emploi. Soit ils étudient, soit ils ne savent pas trop, ils font des petits boulots. Et tu as ceux qui sont insérés professionnellement, qui ont leur vie et qui font des teufs. Ce sont les plus âgés, qui ont beaucoup fait la fête avant et qui aiment bien de temps en temps y retourner et se rappeler tout ça (Spiritek).

Dans une autre sous-branche des divers milieux alternatifs, il y a les milieux psychédéliques, où les identités respectives des uns et des autres se retrouvent dissolues, substituées par des codes de leurs sous-cultures spécifiques.

L'usage est de se déguiser, ou de porter des vêtements "trippants" afin d'abandonner son identité le temps du voyage. Les thèmes viennent de codes récupérés viennent de tous les horizons: le monde des jeux-vidéos, le mouvement new age, les cartoons, les mangas, le rastafarisme... Certains n'hésitent pas à se lâcher complètement et à se couvrir de peinture colorée et fluo sous des vêtements transparents, voire même en étant entièrement nus. C'était le cas d'un groupe de 3 personnes, dont 2 femmes et un homme, qui circulaient dans la salle "Full-on", nus comme des vers et recouverts de symboles psychédéliques complexes peints à la Day-Glo (Responsable d'observations en milieu festif, festival psytrance Hollande).

Pour plus de précision, ci-dessous, notre responsable d'observations en milieu festif a rédigé une typologie globale des consommateurs en milieux festifs alternatifs.

Typologie des consommateurs en milieux festifs alternatifs

Au sein de l'espace festif alternatif, le lien social est généralement très fort. Le nombre relativement faible d'acteurs qui le composent et de lieux qui le représentent, facilitent les rencontres et la proximité entre les individus. Il est difficile d'estimer précisément, mais l'usage de drogues dites "empathogènes" comme la MDMA pourrait également faciliter les "premiers contacts" et limiter les appréhensions et inhibitions liées à la rencontre d'un autre "inconnu". Par exemple, à la fin d'une soirée hardcore qui a eu lieu à Lille en février 2013, un after a été proposé par l'un des groupes de fêtards, after auquel se sont rendus une grande majorité de personnes extérieures à ce groupe de base; la plupart avait consommé de la MDMA. D'une part, aucun problème ni aucun débordement n'a été observé, et d'autre part, les rencontres faites lors de cette soirée ont perduré et les participants ont conservé des liens d'amitié durables. Cette pratique de l'after est quasiment systématique dans une soirée techno: tout le monde s'amuse, danse, communique autour d'un intérêt commun (la musique), discute de soirées passées (à Lille ou ailleurs), auxquelles il n'est pas rare d'ailleurs que les interlocuteurs aient tous participé. L'effet de la MDMA accentue le sentiment de proximité affective, et, *in extenso*, la confiance accordée à l'autre. Ainsi, l'utilisateur a tendance à ne plus suivre le sentiment de méfiance qui l'anime d'habitude, et ne voit que les bons côtés de cette prolongation de la fête chez lui, au détriment de ses impératifs quotidiens/domestiques.

Cette observation reflète bien entendu une tendance générale, et ne concerne pas les individus isolés, soit par choix, soit par souci d'intégration, isolement provoqué ou non par la drogue. Les solitaires sont également présents en soirée techno. L'un d'eux, appelons le V., se présente occasionnellement aux free-party et autres soirées hardcore de la région de Lille. Il se décrit lui-même comme "*un ancien de la bonne époque des teufs*", lors desquelles il avait l'habitude de vendre des gélamines de LSD. Aujourd'hui, il semble physiquement exténué; il est très souvent seul, ou à discuter avec des connaissances; il ne consomme plus de drogues de synthèse, uniquement de l'herbe. Il est difficile de déterminer la cause de cet isolement, peut-être provoqué par des attitudes inhabituelles ou étranges, dues ou non à la consommation de drogue, à des comportements asociaux, des problèmes psychiques, des caractéristiques individuelles qui ne plaisent pas au groupe.

Au sein d'un même évènement, le sociologue peut, au cours des différentes discussions et observations auxquelles il est mêlé, établir des profils-types d'usagers de drogues ou, plus

généralement, de participants à ces soirées (bien qu'il est rare, mais pas impossible, qu'un non-consommateur poursuive la fête jusqu'au lendemain).

Les psychonautes privilégient les drogues psychédéliques et attribuent souvent un sens mystique ou auto-curatif à leurs expériences sous drogue (La MDMA peut t'ouvrir aux autres, les champignons peuvent t'aider à comprendre un blocage psychologique, etc). Curieux mais généralement prudents, ils sont renseignés sur les risques pharmacologiques de ce qu'ils consomment, prônent la réduction des risques, participent à des forums sur internet où ils partagent leurs meilleurs (ou leurs pires) trips... Mais également les informations conjoncturelles/locales sur un produit, et écrivent des récits de consommation qui, dans le cas des RC, peuvent s'apparenter à des expériences scientifiques amateurs (on connaît très peu les effets cliniques de beaucoup de ces produits). Le psychonaute moyen est cultivé, amateur d'art et littérature, parfois admirateurs de certains chimistes ou écrivains psychédéliques célèbres (A. Shulgin [Alexander Theodore Shulgin, né le 17 juin 1925, mort le 2 juin 2014, est un pharmacologue et chimiste américain connu pour la création de nouveaux produits chimiques psychoactifs], T.McKenna [Terence Kemp McKenna, né le 16 novembre 1946, mort le 3 avril 2000 est un écrivain et philosophe américain dont les centres d'intérêt furent : le shamanisme, l'ethnobotanique, la métaphysique, les psychotropes, le primitivisme, la phénoménologie...], A.Hofmann [Albert Hofmann, né le 11 janvier 1906 à Baden, mort le 29 avril 2008 à Burg im Leimental, est un chimiste suisse, notamment connu pour avoir découvert le LSD]). Il perçoit l'usage de drogues comme une composante de la vie, soit dans un but spirituel, soit dans un objectif hédoniste, comme le vin pour certains, et au même titre que d'autres animaux, comme par exemple pour le cas du chat et de la cataire (un grand nombre de mammifère consomme des molécules psychoactives; dans le cas du chat, il s'agit de provoquer un état sensuel extatique à l'aide de la fameuse *herbe-à-chat*). Ces usagers sont généralement insérés dans un milieu mi-festif, mi-intellectuel/professionnel.

Les têtes brûlées consomment tout sans exception, ont très peu de limites sur les dosages/ combinaisons. Certains semblent n'avoir pour limite que leur entourage, quand il les raisonne. Prenons l'exemple de A., un normand qui vagabonde de fête en fête à travers la France et l'Europe, mais est bien souvent présent à Lille. A. prend du LSD depuis ses 15 ans, et en a désormais 22. Lors d'un festival de 3 jours, en Belgique, il n'a dormi qu'au bout de la troisième matinée, après avoir consommé (selon ses dires) de fortes doses de 2C-P, du LSD, de la cocaïne, du speed, ainsi que beaucoup d'alcool et de cannabis en bang. Après son unique nuit de sommeil, il a directement consommé un rail de speed et un de cocaïne avant de repartir "*taper du pied*" devant les enceintes. Un autre, L., originaire du Pas-de-Calais et résidant en Belgique, est également amateur des soirées lilloises. Il n'hésite pas, lors d'une même soirée, à consommer 1 g entier de MDMA ainsi que plusieurs buvards de LSD. D'autres consomment des opiacés en descente et, pour certains, la limite est mince entre l'usage purement festif et la consommation pathologique (bien souvent associée à l'héroïne). Ces têtes brûlées sont souvent bien insérées dans leur(s) groupe(s), constitué(s) quasiment que de fêtards. Leur vie entière tourne autour du milieu de la "teuf", et certains les appellent les "Sheitan" (Satan en arabe).

Les curieux se limitent à un petit nombre de consommations par année. Ce sont des fêtards occasionnels, sensibles ou prudents quant aux effets que la drogue peut avoir sur le cerveau. Ils font attention au *set & setting* (préparation et contexte d'une prise de produit) [Zinberg (N), *Drug, set, and setting. The basis for controlled intoxicant use*, Yale University Press, New Haven, 1984], espacent les prises de plusieurs semaines, et ont des catégories de produits "bannis". M. par exemple a 23 ans, il consomme du cannabis quotidiennement depuis plusieurs années, et a découvert la cocaïne il y a 2 ans maintenant. Cela a éveillé sa curiosité, et il utilise occasionnellement de la MDMA ou des champignons; la cocaïne ne l'intéresse plus vraiment. M. peut rester plusieurs mois sans consommer de drogue dure illégale, et sans même en avoir envie, et ne touchera sans doute jamais à la kétamine, l'héroïne ou autres dépresseurs, bien trop puissants ou addictifs. Durant ces six mois, il consommera tout de même de l'alcool en soirée, puisqu'il considère celui-ci comme moins dangereux. Les curieux ne sont liés au milieu de la fête que de manière anecdotique, et privilégient largement leurs autres environnements sociaux et centres d'intérêts (bien que certains écoutent de la techno quotidiennement).

Les "classiques" sont ceux que l'on rencontre le plus souvent dans le milieu festif alternatif. Ils sont principalement là pour le son et l'ambiance de la soirée, et consomment leurs produits plutôt raisonnablement. G. par exemple est une grande amatrice de la nuit lilloise, qu'il s'agisse de clubs house, ou de soirées trance ou hardcore. Elle consomme du cannabis, et régulièrement de la MDMA, à raison de 2 ou 3 fois par mois, mais en prend rarement plus de 2 paras dans la même nuit. Il lui arrive aussi de consommer des psychédéliques, mais elle reste très prudente avec ces derniers; une consommation de champignon lui a déjà provoqué une bouffée délirante aiguë de plusieurs mois.

Dans ces soirées, G. aime la musique avant tout, mais également le contact social, surtout quand il est facilité/approfondi par la MDMA ou l'alcool. M., lui, est un grand amateur de hardtek et de free party. Loin du cliché du "gros teuffeur hardcore", il n'enchaîne pas les drogues de manière totalement irresponsable, et ne prend pas de produit qu'il ne connaît pas. Souvent, il se limitera à quelques traces de speed, du cannabis et de l'alcool, ou de temps en temps un demi-buvard ou un ecsta. Ces classiques sont pour la plupart très ouverts socialement et fréquentent tous types de milieu, de par leur travail, leurs études ou leurs centres d'intérêts. Ils écoutent beaucoup de genres musicaux différents, et fréquentent d'autres évènements plus "mainstream" (concerts, festivals, etc.).

Les non-consommateurs ne sont pas si rares que cela. Ces personnes, par peur de perdre le contrôle, ou pour des raisons personnelles, ne consomment pas de drogue, souvent même pas de cannabis. Paradoxalement, ils compensent cette non-consommation avec de l'alcool; ils connaissent leurs limites et ne risquent pas d'avoir de soucis légaux. Il n'y a pas de profil-type de non-consommateur puisqu'il existe un nombre infini de raisons de ne pas consommer de drogue. Mais dans le milieu festif alternatif, étrangement (du moins pour les cas observés), ils sont généralement ceux qui attribuent le plus d'importance à leur image (style vestimentaire, accessoires, apparence etc.). N. par exemple ne consomme plus aucune drogue illégale depuis quelques années. Il sort toujours occasionnellement en teuf ou en teknival, mais sélectionne soigneusement sa tenue avant de s'y rendre, et prévoira un ensemble pour chaque journée, ainsi qu'une douche (exigence ultime dans un évènement de plusieurs jours). M., une autre non-consommatrice du même groupe, aura des réactions

similaires, contrairement au *sheitan* moyen par exemple qui ne sera absolument pas gêné de ne pas se laver ni dormir. Au niveau du milieu social, cette catégorie à part sera à rapprocher des curieux ou des classiques: bien qu'attachés au milieu de la fête, ils n'en sont généralement pas "partie intégrante".

Bien entendu, il existe autant de cas de figure que d'individus, et cette typologie doit être vue comme une grille de lecture assez flexible de l'usage de drogue en milieu festif: une personne peut rapidement se retrouver à la fois dans les catégories *curieux* et *psychonautes*, par exemple. De plus, l'influence du contexte et du groupe contextuel auquel sera intégré l'individu, situation facilitée par la proximité interpersonnelle/intercollective du milieu techno alternatif, aura possiblement une influence sur le comportement de celui-ci; au même titre que plusieurs profils peuvent se côtoyer au sein d'un même groupe. Admettons que B., que l'on pourrait considérer comme un mi-classique, mi tête brûlée, rencontre en festival le groupe de A. (le *sheitan*) qui sont en majorité de gros consommateurs. B. aura tendance à laisser ressortir son côté *tête brûlée*, à abuser de produits et à ne pas dormir, parce que son environnement social et le contexte festif exceptionnel l'auront influencé de la sorte. Même chose pour A., un *curieux*, qui lors d'un festival, ne va pas hésiter à étaler sa consommation de MDMA sur plusieurs jours d'affilé, alors qu'il espaçait volontairement ses prises dans un contexte de routine.

Particularités des consommations selon les milieux

Si un produit comme le cannabis (et dans une moindre mesure la cocaïne) apparaît comme omniprésent dans tous les milieux festifs, il n'en est pas de même pour les autres produits ; certains seront plus visibles dans des milieux particuliers. Outre la diffusion de substances et de l'absence d'autres, il y a aussi la notion de fréquence de visibilité des drogues qui est à prendre en compte.

Dans les milieux festifs généralistes, on pourra surtout repérer des usages de Mdma et de cocaïne ; au contraire, les hallucinogènes sont très peu remarqués.

Les milieux électro, dans leur ensemble, c'est-à-dire tous sous-courants y compris, sont des lieux festifs qui ont pour réputation d'être les plus marqués par les consommations de substances psychoactives : visibilité de ces usages, deals, allers retours aux toilettes plus fréquents, visages marqués par l'usage de stimulants...

Les milieux festifs électro généralistes (techno/électro/house) sont ainsi fortement marqués par la présence de produits comme la Mdma, la cocaïne, le speed.

En rave-party, en teuf : c'est là que le panel des produits est le plus grand. On pourra y trouver des substances pas forcément très diffusées dans les milieux généralistes comme la kétamine, le protoxyde d'azote ou quelques RC (comme les 2C-X), qui seront plus retrouvés.

En milieu festif homosexuel, le poppers est historiquement connu pour être plus présent que dans d'autres lieux et le GHB y avait une place particulière, mais on peut aujourd'hui se poser la question de la poursuite de cette tendance étant donné son raréfaction de plus en plus forte.

Dans les milieux rock/metal, les drogues semblent moins visibles. Elles ne sont pas utilisées par plusieurs groupes de manière continue, mais plutôt par quelques personnes qui auront plus tendance à en acheter/consommer que d'autres ; les drogues sont tendanciellement moins disponibles à la vente et la gamme des produits est moins grande que dans les milieux électroniques. Ce n'est pas pour autant qu'elles sont totalement absentes, ainsi, on trouvera

principalement des consommations de stimulants comme de la cocaïne et du speed, ou encore parfois, de manière plus ponctuelle ou bien à l'occasion de festivals ayant lieu en France ou en Belgique/Pays-Bas, des hallucinogènes comme les champignons ou le LSD.

Incidents nocturnes

L'affaire des « noyés de la Deûle » avait fait grand bruit à Lille en 2011, et particulièrement par rapport à la nature de ces accidents. Début mars 2013, un complément d'enquête, portant « sur la responsabilité et la mise en cause possibles de débitants de boissons », a été ordonné par le procureur de Lille à propos d'un de ces jeunes lillois noyés dans la Deûle : un bar aurait continué à lui servir de l'alcool malgré un état d'ébriété avancé. Deux mois de fermeture administrative avaient été réclamés au moment de l'affaire, mais la préfecture avait finalement sanctionné ce bar, à l'été 2011, d'une suspension temporaire de son autorisation de fermeture tardive. L'affaire a été classée sans suite depuis par le parquet de Lille, ces morts ayant été jugées accidentelles, notamment du fait du fort taux d'alcool présent dans le sang des victimes et des analyses toxicologiques positives aux stupéfiants. Un certain nombre d'accidents/faits de violences, relevés par voie de presse, ont pu être remarqués dans l'environnement festif lillois en 2013 (liste non-exhaustive) :

En avril, rue des Postes, bagarres d'individus qui sortent de boîtes de nuit;

Le 17 avril, trois hommes (appartenant à une mouvance d'extrême droite) sont accusés d'avoir agressé les deux cogérants et un employé d'un bar gay du Vieux Lille, en proférant des insultes homophobes;

Fin mai, une fusillade avait lieu en plein centre-ville devant un club ; une des employées avait été tuée;

Courant juin, à proximité de la sortie de la « rue de la soif », une autre bagarre a failli tourner au drame;

En juin encore, un blessé devant un établissement du secteur Solférino, souffrant de plaies à la tête;

En septembre, une bagarre sur fond d'alcool éclate devant un bar, Un des portiers reçoit un coup de barre de fer.

Expériences des limites

Chapitre rédigé par notre responsable d'observations en milieu festif.

L'influence du groupe a un effet d'une importance primordiale sur les modes de consommation de chacun. Bien que cet effet soit d'une élasticité importante selon plusieurs facteurs, notamment la personnalité ou la volonté du sujet, la quantité de drogues déjà ingérée (qui peut, en cas d'abus, lui faire perdre le sens des réalités, phénomène assez rare), il reste assez prégnant, notamment en festival où le temps passé ensemble peut aller jusqu'à une semaine sans interruption.

Bien entendu, cela sous-entend que les consommateurs s'auto-imposent des règles de consommation, ce qui n'est pas nécessairement vrai. L'usage est d'acheter une certaine quantité d'un produit, avant ou pendant le festival/la soirée, et de la consommer, la vendre ou la donner jusqu'à épuisement des stocks, ou de se coucher une fois que le corps ne laissera plus d'autre choix. Cette quantité est bien souvent en relation avec la catégorie à laquelle appartient le consommateur: pour un fêtard sans limite, il peut s'agir d'une bouteille de kétamine et d'une page de buvards d'acide, alors que pour un

classique, d'un gramme ou un demi-gramme de MD. Bien entendu, d'autres, avec l'expérience, ou parce qu'ils sont renseignés sur la dangerosité de ce qu'ils consomment, peuvent acheter un produit sur place en très petite quantité, ou en garder de petits stocks pendant plusieurs semaines.

Les membres du groupe que je m'apprête à évoquer sont principalement consommateurs de MDMA, qui sera donc leur "produit phare" au cours d'une soirée. Ils en consomment rarement plus d'un demi-gramme par personne, espacent chaque *redrop* [expression qui désigne le fait de reconsommer une substance après en avoir déjà pris une fois lors d'une même session/soirée] d'au moins 2h, et "surveillent" que chacun passe un bon *trip*. Ils connaissent les risques d'hyperthermie et s'entre-influencent à boire régulièrement de l'eau, à ne pas abuser sur l'alcool, etc. Bien entendu, cette entre-influence possède ses limites, et l'individu qui choisira de dépasser la consommation "conventionnée" le fera contre les indications des autres. Dans ces cas-là, à moins d'un abus extrême, les membres du groupe laissent faire, car ils savent qu'insister ne fera qu'entretenir une mauvaise ambiance, ou un sentiment de culpabilité favorisant le *bad trip*. D'autre part, les membres de ce groupe pensent également que la consommation trop régulière de MDMA peut avoir des effets neurotoxiques à terme. Un ami dépassant donc le stade d'un usage hebdomadaire (déjà jugé abusif) se verra régulièrement rappelé à l'ordre, que cela ait un effet ou non sur sa consommation. Ce type de RdR peut être généralisé à l'ensemble des produits psychostimulants, qui sont l'objet de craintes de la part des usagers occasionnels : risques d'overdose, forte descente, fort potentiel addictif et neurotoxique... La MDMA, sans être un pur stimulant, faisant tout de même partie de la famille des amphétamines (speed).

Les risques des drogues psychédéliques sont tout autre que ceux provoqués par les *upper* basiques. De nombreux usagers de LSD se sont déjà retrouvés dans des états de cauchemar éveillés après avoir avalé un buvard à la concentration sous-estimée, ou si le contexte et l'état d'esprit du *gobeur* n'étaient pas compatibles avec les effets de la drogue. Car, effectivement, et comme cela a été expliqué précédemment, on ne consomme pas des psychédéliques comme on consomme une drogue plus classique: les risques de faire une expérience désagréable à l'extrême, avec traumatismes à moyen et long terme, ne sont pas négligeables. A l'époque de son *bad trip* aux champignons, G était consommatrice d'alcool, de speed et de cannabis. A l'occasion d'un festival/teuf, elle a décidé de retenter l'expérience des *psilo*; au moment où les effets ont atteint leur pic, la fatigue accumulée, combinée à la foule en présence (et certainement à une faiblesse personnelle vis-à-vis de ce produit en particulier), ont contribué à provoquer un pic d'anxiété totalement incompatible avec un voyage sous hallucinogènes. Pendant plusieurs mois, G. est en quelque sorte restée "dans le trip"; incapable de se défaire des idées délirantes qui lui avaient permis d'oublier son mal-être pendant le cauchemar. En psychiatrie, ce phénomène est appelé *bouffée délirante aiguë*. Aujourd'hui, G continue de consommer, avec une extrême prudence, des substances psychédéliques. Il existe différents moyens d'éviter ce genre de complications: certains fractionnent les doses ingérées, d'autres choisissent de consommer en petit comité, d'autres encore ne *trippent* jamais sans leur tube de *benzodiazépine* (Xanax®, etc), les *downers* (produits utilisés pour la descente) les plus efficaces, selon les dires, pour les substances psychédéliques.

Cette RdR auto-imposée est plus ou moins importante selon l'individu, les standards d'usage de son groupe habituel/contextuel, la nature de l'évènement. Fin août 2013, lors d'une *free-party*, R. a consommé du LSD en goutte, à partir d'une fiole dont il ne

connaissait pas la provenance. Sans doute mis en confiance par une bonne ambiance, ou parce qu'un grand nombre de ses amis étaient présents, R a choisi d'avaler 2 gouttes en une seule fois. 3 heures plus tard, devant la puissance des effets, R s'est incliné: ne sachant plus percevoir ni interpréter la réalité, il s'est mis à pleurer et à agir comme un enfant effrayé. Plusieurs consommateurs de cette goutte ont également eu de mauvaises expériences ce soir-là. Le cas de B., lui, est singulièrement différent. Lors d'un festival de reggae, plusieurs de ses amis, le dernier soir, choisissent de consommer des ecstasy "fortement dosées en MDMA et en speed" selon le revendeur. Sachant que ces derniers risquaient de partager leur soirée autrement entre *trippés*, et bien qu'il ait déjà eu des complications rénales à cause de la MDMA et de la kétamine, B. choisit tout de même d'ingérer un cachet et de boire de l'alcool. Le soir même, au moment de la redescente, B. ressent une douleur intense au rein; le produit (ou ses métabolites), accumulé dans l'organe, aura formé une colique néphrétique, c'est à dire un calcul rénal. B. savait que ce problème avait une certaine chance d'arriver, mais son entourage et le contexte l'ont influencé dans son choix alors qu'il avait conscience des risques.

Troisième exemple: U. est consommateur de psychédéliques, mais prudent car il connaît sa réceptivité à ces substances. Lors d'une soirée dans un bar, il consomme un demi-buvard, une goutte de LSD dans un *totem* (bouteille bue à plusieurs) ainsi qu'une quantité assez importante d'alcool (équivalent de 7 ou 8 verres) et du cannabis. Il sait qu'il n'aura pas de bad trip avec une telle dose. Certains de ses amis (formant le groupe contextuel), qu'il n'a pas vus depuis longtemps et qui sont bien plus habitués aux *combos*, sont présents ce soir-là. U. se voit proposer de la kétamine par quelqu'un, et accepte d'en priser une dose plutôt hasardeuse directement dans le *pochon* (le sachet). Il connaît peu ce produit, et encore moins son potentiel hallucinogène, et s'est retrouvé dans un état "difficilement descriptible", qu'il a sur le moment interprété comme une overdose (perte totale de sensation du corps, vision en tunnel, hallucinations morbides). L'individu savait qu'il était très dangereux de consommer deux dépresseurs comme l'alcool et la kétamine, avec en plus un psychédélique; il l'a quand même fait car il s'est senti en confiance dans le contexte, oubliant que le dosage et l'interaction entre produits sont également une composante du set & setting.

La RdR auto-imposée, son application ou son non-respect, dépendent donc d'un grand nombre de facteurs: le contexte festif/social, l'intégration objective et subjective au sein du groupe contextuel, la tendance dominante chez ce dernier (*sheitan* ou au contraire non-consommateur, pour prendre les extrêmes), les caractéristiques psychiques de la personne (caractère, volonté...), l'état d'esprit au moment de la prise, et aussi l'état de *défonce* au moment de la prise.

Enfin, notons aussi que pour proposer une prévention de terrain pérenne, c'est-à-dire basée sur une présence à l'année d'outils de réduction des risques (préservatifs, bouchons à oreilles, flyers d'infos, mais aussi formation du personnel), les labels « Quality night » et « Quality bars » ont été dernièrement créés par l'association Spiritek.

Le Teknival de Cambrai

Le teknival de Cambrai s'est déroulé du 1er au 6 mai 2013 sur la base militaire aérienne 103 de Cambrai (située dans le secteur de la commune d'Epinoy). Environ 30 000 teufeurs se sont déplacés à ce rendez-vous annuel de musique techno (20^{ème} édition). 700 gendarmes, policiers et secouristes avaient été mobilisés pour l'occasion. Selon Spiritek, la typologie des publics présents est la suivante : *Organisateurs (français, belges, néerlandais, anglais), amateurs de musique, voyageurs, festivaliers, public en errance venu spécialement pour l'occasion mais aussi des « curieux » locaux. De nombreux participants sont consommateurs de produits psychoactifs.*

Comme nous le signalions précédemment, ces événements ont pour particularité de mettre de côté l'identité « normale » de la personne. Nous sommes ici aux antipodes des dress-codes des lieux commerciaux et des normes sociétales en termes de présentation de soi ; les styles et apparences sont décontractés : *Conseil à l'aspirant teufeur : laisser chez lui tout ce qui ressemble de près ou de loin à un habit standard – comprendre tout habit s'apparentant à un jean bleu, une chemise ou une veste en cuir. Le teknivalier porte généralement un baggy, un tee-shirt assez neutre et des chaussures skateur style Vans. L'originalité n'est toutefois pas proscrite : certains tendent vers le « roots » à la sauce teknival – style reggae en plus dégingué, d'autres s'orientent plus vers un punk légèrement fashionisé façon années 2000 (Rue89 (blog), 04/05/2013).* Plus loin dans le même article, une des participantes affirme d'ailleurs que ce déguisement permet de se lâcher, de ne plus faire attention à son image et que tout cela lui redonnait confiance en elle.

Concernant la disponibilité des substances, ont été repérés par Spiritek les produits suivants : MDMA (sous forme de comprimés et de cristaux), kétamine, LSD, protoxyde d'azote, 2C-B, cannabis, speed, héroïne et cocaïne.

Sur le plan des prises en charge médicales, le bilan est plutôt positif, même si certains cas ont dû être pris au sérieux.

Au total, 400 personnes ont été prises en charge par les services de secours, 28 d'entre elles ont conduit à des hospitalisations, dont 7 en urgence absolue le samedi. Aucun pronostic vital n'est engagé. Toutefois, trois personnes ont quand même dû être hélicoptérées. Il s'agit d'un homme de 35 ans, écrasé par une voiture alors qu'il s'était endormi dans les herbes hautes. Une jeune femme de 25 ans a subi des blessures similaires suite au même type d'accident. Enfin, le cas le plus grave de ce Teknival est celui d'un homme de 38 ans, qui a accidentellement absorbé de l'ammoniac. Parmi les autres urgences, deux personnes intoxiquées à la kétamine, et une crise d'épilepsie (Presse régionale).

Enfin, relayé dans la presse, le bilan de ce teknival concernant les infractions pénales est le suivant : *Les gendarmes ont contrôlé 7 900 personnes et plus de 5 000 véhicules : 123 permis de conduire ont été retirés, dont 23 pour conduite sous l'emprise de l'alcool et 100 sous l'emprise de stupéfiants. Trente-deux festivaliers ont été interpellés au total, 27 pour détention de drogue et 5 pour trafic, notamment un individu en possession de 3 kg de speed, qui a été présenté au parquet à Arras et incarcéré (Presse régionale).* Dix jours plus

tard, un article de La Voix du Nord affirmait qu'il y aurait « *entre 50 et 80 tonnes de détritrus divers et variés à extraire* » du site...

Interpellations de Français en milieu festif belge

Chaque année, la Police Fédérale de Tournai participe au Groupe Focal Maintien de l'Ordre (GFMO), nous amenant ainsi de précieuses informations sur les activités répressives à l'encontre de Français sur l'arrondissement judiciaire de Tournai (à la frontière Belge). A cette occasion, ils nous fournissent aussi leurs statistiques annuelles dont sont tirées les informations suivantes.

Les interpellations pour consommation

Les interpellations pour consommations n'ont cessé de diminuer de 2009 à 2012, passant de 892 à 669, mais connaissent ensuite une légère augmentation : en 2013, 705 interpellations d'individus pour usage de drogues ont été réalisées par la Police de Tournai [A noter : dans ces données, la même personne est comptabilisée plusieurs fois si elle a été interpellée à plusieurs reprises].

Parmi les interpellations recensées en 2013, la part de ceux interpellés en dancings est relativement faible puisqu'elle représente environ 7%, soit 52 interpellations. Enfin, parmi ces 52 interpellations, 61% sont des Français. Ainsi, nous apprenons que plus d'un individu interpellé en dancing sur deux, est Français. [La raison principale est que ces mégadancings étalés le long de la frontière sont majoritairement fréquentés par des Français, même s'il est à noter, cette année, une relative baisse générale de la fréquentation de ces lieux.] Leur part est tout de même en diminution par rapport à 2012 puisqu'ils étaient 80% parmi les interpellés en dancing, soit 39 Français sur 49 interpellés.

Sur 5 années d'activité policière (2009-2013), les Français représentent ¼ des interpellations pour usage de stupéfiants et environ 70% des interpellations en contexte dancing.

Les dealers Français en Belgique

Parmi les 131 dealers arrêtés dans l'arrondissement de Tournai en 2013, 26 sont Français, soit environ 20%. Par contre, sur les 9 dealers arrêtés en dancing, 6 sont Français, donc près des 2/3 [Idem que note n°2]. On remarque une évolution notable sur ce point : la part des dealers interpellés en dancing n'a cessé de diminuer depuis 2009 (donc la part des dealers Français également), passant de 118 arrestations en 2009 à 9 aujourd'hui.

Saisies

Au niveau des saisies, les produits les plus interceptés par les forces de police belge sont, dans l'ordre, le cannabis (herbe puis résine), les amphétamines et la cocaïne. Toutes ces saisies sont en diminution par rapport à l'année précédente excepté pour le cannabis, qui passe de 66 saisies d'herbe en 2012 à 74 saisies en 2013 et la résine qui passe de 12 à 31 saisies (évolution la plus notable).

Parmi les cinq années répertoriées par la Police de Tournai (de 2009 à 2013), certains produits affichent une baisse générale des saisies importante : c'est le cas pour les amphétamines (de 64 saisies à 29), l'herbe de cannabis (de 179 à 74), la résine de cannabis (de 99 à 31 saisies) et l'écstasy (de 17 saisies en 2009 à 4 en 2013). Cocaïne et héroïne semblent être relativement stables (de 16 à 18 saisies pour la cocaïne et de 14 à 10 saisies pour l'héroïne brune, en cinq ans).

Si l'on se penche plus spécifiquement sur les saisies réalisées sur les consommateurs français en dancing, sur les 42 saisies réalisées en 2013, la quasi-totalité concerne des amphétamines (28 saisies soit 67%) et du cannabis (12 saisies, soit 29%). Les saisies d'amphétaminiques correspondent à l'activité policière en milieu festif, celles de cannabis peuvent concerner le milieu festif mais sont également à rapprocher des trafics transfrontaliers réguliers.

Enfin, au niveau des saisies réalisées sur les dealers français en contexte général, même constat de diminution globale des amphétaminiques depuis 2009 (de 24 en 2009 à 4 en 2013). Même chose pour le cannabis saisi auprès des dealers et ce, malgré une augmentation des saisies sur consommateurs (de 35 à 7 pour l'herbe et de 30 à 4 saisies pour la résine). En contexte dancing, les saisies sur dealers sont peu représentatives des usages de substances psychoactives dans ce milieu, puisqu'en 2013, seules 7 saisies ont été répertoriées : 5 de produits type amphétamines et 2 de cannabis.

LES PRODUITS

Cannabis

Le cannabis est une plante dotée de propriétés psychoactives provenant de ses sommités fleuries (molécule active : Δ -9-tétrahydrocannabinol). C'est aussi le nom générique donné à la marijuana, au haschich et aux autres préparations voisines (skuff, ...).

Introduction : une substance qui fait beaucoup parler d'elle

Le cannabis est la substance illicite la plus consommée en France et dans le monde (l'OEDT estime, dans son dernier rapport, que le nombre de consommateurs en 2013 en Europe est de 18 millions chez les 15-64 ans) et est perçue comme une drogue douce, contrairement à d'autres substances classées dans l'inconscient collectif dans les drogues dures (héroïne et cocaïne en tête de liste). Elle est aussi la substance dont on parle le plus à l'échelle mondiale ; l'OEDT remarque ainsi :

Les données de l'Union européenne relatives aux comportements indiquent que le cannabis reste la drogue qui polarise le plus l'opinion publique. Cette polarisation de l'opinion contribue au maintien d'un débat public animé, récemment alimenté par des changements survenus à l'échelle internationale dans la manière dont la disponibilité et l'usage du cannabis sont réglementés, notamment des modifications législatives adoptées dans certains États des États-Unis et en Amérique latine [Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, Rapport européen sur les drogues 2014 : tendances et évolutions, Luxembourg: Office des publications de l'Union européenne, 2014 — 80 pp.]

Les consommateurs de cannabis y voient très peu d'effets nocifs : comparaison récurrente avec le tabac et/ou alcool qu'ils jugent plus dangereux et incompréhension du statut légal du cannabis par rapport à ces produits... Tous ne le mettent pas sur le même plan légal que les « drogues dures » : tout se passe comme si le cannabis était jugé comme moins dangereux d'emblée. Chez certains, il y a comme un flou concernant le statut juridique du cannabis : ceux qui pensent qu'il a été dépenalisé, ceux qui souhaitent sa dépenalisation/légalisation. Le cannabis cristallise une grande partie des débats politiques en termes de santé publique. L'herbe et la résine ont pour réputation d'être beaucoup plus fortes qu'avant mais, parallèlement, le shit est perçu comme coupé, de moins bonne qualité qu'avant. Il y a toujours cette même représentation qui veut que l'herbe soit naturelle donc ni coupée, ni nocive, contrairement au shit.

Visibilité du cannabis, diversité de ses usagers

De nombreuses enquêtes ont déjà pu montrer l'hétérogénéité des profils de consommateurs de cannabis (en termes d'âge, de statut social...) et la grande diversité des lieux/moments/contextes dans lesquels il peut être consommé.

Ainsi, en festif, le cannabis est très présent et très peu caché (dans la rue, les concerts, en terrasses de bars ...). Il y a eu plusieurs évocations de consommations en fin de soirée, en after, pour la descente de stimulants. L'effet « stone » est celui qui est recherché dans ce contexte, pour signifier la fin des interactions propres au moment de la fête.

Je ne consomme plus trop de cannabis en soirée, qu'en after maintenant, parce que ça me casse dans mon délire, ça me stone. [...] En soirée, ça ne me stimule pas, ça me renferme un peu sur moi, en fait, le cannabis en soirée, c'est pour ça je garde pour la fin de soirée (Francky, 24 ans).

Pour les consommateurs occasionnels, ayant un usage modéré du cannabis, l'effet sera fort car de tels usagers n'ont pas développé une grande tolérance au produit. Dans ces contextes, le cannabis va faire rire, détendre et provoquer une euphorie (ce qu'auront plus de mal à ressentir les usagers réguliers).

Et ce que j'aime bien en fait, c'est que ça me donne un état d'esprit rigolade, festif, où je suis bien, et je n'ai pas besoin de plus. C'est comme si c'était la première fois que je fumais en fait. Et j'aime bien cet état d'esprit (Natasha, 43 ans).

Pour les consommateurs chroniques, le développement d'un syndrome amotivationnel voire de problèmes relationnels peut être observé avec le temps. Leur consommation aura tendance à se faire plus en solitaire qu'en groupe : pour eux, le fait de se retrouver dans un groupe (pour une sortie festive, par exemple) ne sera pas une motivation spécifique pour fumer un joint. Il se peut même, dans ce contexte, que ceux-ci ne fassent pas attention aux usages de cannabis alentours et donc qu'au final, ils ne fument pas/peu. Ce sont en général des usagers d'une trentaine d'années qui n'ont pas forcément, sur une journée, un usage répétitif, ou considéré par eux comme problématique mais qui, de fait, s'avère quotidien. Lors des divers moments festifs, les consommateurs occasionnels, quant à eux, vont éventuellement rechercher auprès des autres des consommations « opportunistes », n'ayant pas l'habitude d'en posséder personnellement.

Le cannabis est quasiment toujours consommé en polyusage : d'abord toujours avec du tabac, ensuite très souvent de l'alcool mais aussi parfois avec d'autres substances festives pour en potentialiser les effets. Mais si le polyusage est le plus courant, certains usagers le rejettent, car ils ne veulent pas associer une substance naturelle, douce, avec quelque chose de chimique.

Pour les usagers urbains, en termes d'appétences et de fréquence de consommation, le cannabis passe au second plan, après la cocaïne et l'héroïne ; il ne semble pas être consommé de façon prioritaire et semble aider à accompagner la descente de stimulants, s'il n'y a pas d'héroïne :

S – Avant, il y a longtemps, j'étais accro au cannabis. Mais aujourd'hui, non, je n'en consomme plus régulièrement. Pour la descente seulement ou occasionnellement, quand on a tapé, on apprécie un joint ou deux. Mais l'argent, le primordial, ça ira dans les drogues dures d'abord.

A – Si on n'a plus de produit, on est bien content d'avoir un joint ou deux, quelques joints à la maison.

S – De la bonne beuh, si on n'a pas d'héro pour la descente quand on a tapé de la coke (Groupe focal usagers).

L'herbe de cannabis toujours autant disponible et populaire

Il y a une très grande disponibilité du cannabis à Lille, et surtout de l'herbe, qui est beaucoup plus présente que la résine ; nous avons pu le vérifier via ces 3 sources :

l'enquête « Sintex observation cannabis » où il n'y a eu que 19 échantillons de shit versus 60 d'herbe,

les entretiens, où les usagers décrivent cet écart de disponibilité entre les deux formes et affichent clairement une préférence pour l'herbe de cannabis,

enfin, lors du Groupe focal maintien de l'ordre, il a été dit que les analyses d'herbes en laboratoire ont été en augmentation cette année.

Les appellations que nous avons repérées cette année furent de l'ordre du nom de la variété/graine mais aussi de noms de catégories

En ce qui concerne les variétés qui sont les plus revenues dans les observations de terrain, on trouve : pour l'herbe de cannabis : Giesel, Amnésia, Super Skunk, White Widow ou encore la « locale » (herbe cultivée localement, réputée moins forte que les herbes hollandaises). Pour la résine de cannabis : Pollen, Olive/olivette, Double Zéro.

Dans l'enquête Sintex cannabis qui s'est tenue en 2012/2013, il est apparu que la majorité des individus (soit 52 sur 80) ayant participé à la collecte pour le site de Lille ne connaissaient pas la variété d'herbe qu'ils ont cédée.

Inclure photo « 1468_3 »

Légende sous la photo : « Collecte Sintex observation cannabis n°1468 – Résine à 2% de THC »

La fameuse variété Amnésia est toujours autant citée et observée, sans qu'il y ait réellement de nouvelles informations à relever à son sujet. Elle est décrite par un usager de 24 ans comme ayant « *un goût vachement lourd* », « *l'odeur aussi est vachement forte et poivrée* ». Mais comme nous le disions déjà dans d'autres rapports Trend, cette appellation est utilisée comme un argument commercial dans le deal de proximité dans certains quartiers populaires. Beaucoup d'herbes se retrouvent ainsi qualifiées d'Amnésia, ce qui alimente à raison les suspicions de tromperies émises par les usagers. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre parler de « vraie » et de « fausse » Amnésia : cette dernière serait issue de l'ajout sur une herbe quelconque d'un spray imitant cette odeur caractéristique de l'Amnésia (sans en apporter les effets). C'est une observation qui a souvent été rencontrée et un autre usager nous l'a encore dit, avec précision, cette année :

R - Et à un moment, il y a des sprays qui se vendaient, avec l'odeur de l'Amnésia, enfin t'avais 3 ou 4 sprays qui se vendaient et c'était les 3 ou 4 variétés de beuh avec l'odeur la plus forte.

Q - En France ?

R - Dans des épiceries, magasins chinois, commerces de proximité. En Belgique, aux tabacs de la frontière, t'en trouvais facilement, même à Lille.

Q - J'en ai souvent entendu parler mais jamais vu. T'en as déjà vu toi ?

R - Oui, des toutes petites fioles, comme ça, avec un peu d'huile bizarre. En plus, ça durcit la beuh quand t'es mets trop. En fait, quand tu fumes, t'arrives pas à la fumer. Le produit se consume mais ça s'est durci et tu n'arrives plus à tirer sur le joint. Ça te bouche le joint.

Q - Comme si ta beuh était mouillée ?

R - Oui, voilà. A chaque fois que tu veux prendre une latte, t'es obligé de l'allumer. Quand tu veux faire tomber la cendre, ça ne tombe pas ; t'as un truc tout dur au bout. Une sorte de laque, en fait, c'est bizarre.

Q - Mais ces sprays là, on ne peut plus en trouver ?

R - Si tu cherches un peu, t'en trouves (Marc, 25 ans).

De la « vraie » Amnèsia est retrouvée parfois lors de saisies/arrestations, comme relaté dans ce fait divers, où 200 grammes furent saisis :

Deux Néerlandais, ont été condamnés hier à neuf mois de prison ferme avec mandat de dépôt par le tribunal correctionnel de Lille. Mercredi, des douaniers avaient saisi 669 g d'herbe de cannabis lors du contrôle de leur voiture au CIT de Roncq, mais aussi 196 g d'Amnèsia, du cannabis de grande qualité, que l'un des deux avait absorbé dans des capsules (La Voix du Nord, 10/08).

Modes d'usage alternatifs

Si le cannabis se consomme traditionnellement en joint, on avait pu voir l'an dernier que l'utilisation de vaporisateurs pouvait, depuis quelques années, changer un peu la donne par rapport aux modes d'usage en vigueur. En 2013, nous avons encore eu quelques évocations d'usages de cannabis en vaporisateur, mais aussi en space cake, voire d'autres préparations culinaires comme du lait au cannabis.

Pour ce qui est du vaporisateur, on peut remarquer que certains usagers qui avaient envisagé de substituer à leur usage « par défaut » - c'est-à-dire en joint, avec du tabac - celui en vaporisateur, n'ont pas réussi à maintenir cette manière de faire. Nous reprenons ici l'exemple de B., 35 ans que nous avons présenté l'an passé (cf. rapport Trend Lille 2012, chapitre cannabis), qui consommait à ce moment-là à l'aide d'un vaporisateur portatif. Evoquant ce sujet dans une discussion informelle au courant du mois de septembre, sa perception sur le recours à cet outil de consommation avait quelque peu changé, passant d'une satisfaction initiale à une reprise « instinctive » des anciennes pratiques.

Q - Mais alors, ton vapo, tu ne l'utilises plus, pour finir ?!

R - Dans les premiers temps, si, ça remplaçait efficacement le fait de rouler des joints mais sur le moyen terme, non : ça ne remplace pas un joint, finalement. Avec l'été qui vient de se finir, j'ai fumé plusieurs fois des joints avec des amis (festival, sorties, etc...), donc j'ai repris cette habitude que j'avais perdue (notes ethnographiques).

Force est de constater que la volonté d'arrêter le tabac est le premier argument pour justifier ce changement de mode de consommation ; le fait de ne consommer que de l'herbe et de diminuer la fréquence d'usage étant les autres enjeux avancés. Mais en définitive, chez les usagers réguliers/chroniques, on s'aperçoit donc que cet accessoire s'avère être une sorte de curiosité qui ne dure qu'un temps, conservé pour d'autres usages à venir, mais qui ne constitue pas une solution de remplacement du joint/un moyen quotidien de consommer le cannabis. De plus, il a pu être montré dans de nombreuses études de terrain que le plaisir ressenti de la consommation du cannabis ne résidait pas uniquement dans les propriétés intrinsèques de son principe actif, mais qu'il fallait aussi prendre en compte la place du rituel du roulage du joint, toute la gestuelle et les codes sociaux associés à cette pratique. Or, avec la consommation « en vapo », on assiste à un bouleversement de ce rituel, ce qui pourrait être à l'origine de l'abandon de celle-ci.

Moi les gens avec qui j'ai parlé, ils avaient cette motivation de ne plus fumer, de retrouver le goût du cannabis mais ils ont tous à peu près le même problème qui est celui de : « j'ai pas le joint ». Donc il y a quand même le roulage qui entre en compte, le fait de fumer aussi. Ceux que je connais qui en ont, ce ne sont pas des modèles individuels mais des gros et ils ne les utilisent que de temps en temps. Au début, quand ils l'ont eu, c'est genre « le nouveau jouet », mais après, ça s'essouffle et on revient à la base, qui est de rouler et fumer sur un joint (Spiritek).

En outre, il faut préciser que le recours au vaporisateur n'est pas forcément fait avec le type de vaporisateur évoqué ci-dessus, mais bien davantage avec un « Volcano ». Si l'usage en vaporisateur semble se trouver à mi-chemin entre le thérapeutique et le festif, dans les représentations, cela est encore plus vrai pour le Volcano (forme de l'objet, volume, préparation, effets recherchés...) :

T'en as toujours quelques-uns qui connaissent, notamment dans le groupe « Justice » [=orientations judiciaires] ; on va dire que sur 10, j'en ai à chaque fois moins de la moitié qui connaissent. Tu leur dis « vaporisateur », ils te disent non, tu leur dis « Volcano », ils te disent oui (Spiritek).

Un usager explique ses motivations à avoir éventuellement recours à ce Volcano :

R - Moi ce serait un point de motivation pour acheter un Volcano : ce serait d'arrêter le tabac et fumer de la weed pure [...] moi je suis asthmatique : ça me fait du mal de fumer alors que là, j'aurais toujours le plaisir de fumer mais sans faire de mal à mes poumons. Et puis j'apprécie beaucoup plus d'être défoncé au Volcano que douilles, pétards... enfin, peut-être que le space-cake, en comparaison, mais ça aussi ça ne fait pas de mal aux poumons donc c'est normal que je kiffe !

Q - Donc du coup, tu serais enclin à en acheter un si jamais tu pouvais ?

R - Ah moi, quand je serai installé et que j'aurais ma petite maison à moi, cash j'achète un Volcano (Philippe, 23 ans).

Nous avons eu quelques évocations, souvent indirectes, de cigarette électronique au cannabis, mais ces témoignages restent le plus souvent de l'ordre de l'hypothèse (« je crois que ça peut se faire ») ou du questionnement (*J'ai eu des questions par rapport à ça : Est-ce qu'on peut le faire ? Est-ce qu'ils vont le faire ? Mais personne qui m'a décrit l'avoir fait. Ce sont des questionnements qui commencent à émerger (Spiritek)*)

Des préparations spécifiques à base de cannabis peuvent se faire à l'occasion. En 2013, les appellations et techniques suivantes ont été repérées par le dispositif : ice-o-lator, BHO.

L'ice-o-lator est une méthode d'extraction de la résine de cannabis, réalisée à l'aide de sacs résistants équipés de tamis de différentes tailles. L'extraction se fait à l'aide de glace et d'eau. Des kits sont disponibles à la vente sur internet (3 tailles/diamètres de sac, selon la quantité d'herbe mise en œuvre, à des prix allant de 80 à 180€).

Le BHO (pour « Butane Honey Oil »), correspond à l'huile de cannabis : extraction de la résine de cannabis à l'aide de gaz butane.

Ces phénomènes n'ont pas été observés avec précision sur Lille, mais ils reviennent dans certaines discussions ou récits ; d'autres recherches sont prévues en 2014 pour décrire les techniques et les motivations de ces usagers-fabricants.

Enfin des gâteaux au cannabis/space-cakes sont parfois observés (souvent à l'occasion d'anniversaires, ou autre fêtes en appartement). Mais même pour un consommateur régulier de cannabis, ce genre de pratique ne survient guère plus qu'une à deux fois par an. Les effets sont décrits comme plus durables et puissants que par combustion.

Des cultures personnelles plus que jamais présentes

En 2013, en métropole lilloise, on a pu remarquer un autre fait marquant : la poursuite du développement des auto-cultures de cannabis : multiplication des affaires dans la presse locale, évocation d'usagers en entretiens formels ou informels, mais aussi des références à ce phénomène lors du Groupe focal maintien de l'ordre, que ce soit en proche Belgique/à Lille/dans le Nord.

C'est une tendance qui se confirme chez nous en Belgique, c'est l'explosion des plantations de cannabis (Police fédérale de Tournai, Belgique).

Les histoires comme ça se sont multipliées cette année. Juridiquement, ils ont compris que ça nous compliquait énormément la tâche (Brigade des stupéfiants de Lille).

Les savoirs faire pour faire pousser de l'herbe chez soi ont bien eu le temps de se diffuser, avec bien sûr la place centrale d'internet dans ce processus.

Ces cultures de cannabis sont de deux types :

Personnelles : pour la consommation de l'utilisateur pendant quelques mois (50 à 100 grammes sont en général obtenus, dans ce cas). «Le consommateur, qui ne peut plus ou ne veut plus se rendre au Pays-Bas, préfère cultiver chez lui. Donc là, c'est un peu monsieur tout le monde, le consommateur lambda, sérieux, qui contrôle sa consommation » (Groupe focal maintien de l'ordre). Les reventes sont assez rares, ou alors revente d'un gramme de temps en temps ; il s'agit davantage de dons fait à d'autres consommateurs.

Industrielles : recherches de profits et d'une place sur le marché de cannabis, au niveau local/européen (et non pas constitution d'un petit stock d'herbe, comme le feraient de simples consommateurs) ; conséquence : recul des importations de shit marocain en région au profit de l'herbe cultivée localement.

Et il y a un deuxième type de plantations chez nous, ce sont les plantations industrielles, où là, il y a plus de 1000 plants. On a fait, fin décembre, 10 000 plants chez nous, sur l'arrondissement, où là ce sont des organisations criminelles. Et là, les plants, les récoltes retournent au Pays-Bas pour alimenter le commerce européen. On a également une autre tendance, les organisations criminelles du Nord de la France qui louent des habitations chez nous pour y installer des plantations (Police fédérale de Tournai).

De plus, il y a eu une ouverture courant 2013 d'un nouveau magasin dédié à cette activité à Lille, ce qui porte à 4 le nombre de ce type de boutiques, qui se revendiquent « spécialistes de la culture d'intérieur ». L'information sur les techniques appropriées est largement accessible par internet, comme nous le disions, et un novice peut se lancer dans la production pour moins de 500€.

Culture de cannabis : méthode en terreau (source : notes ethnographiques)

2 plantes qui poussent sur les 4 graines achetées initialement. Le breeder (fabricants de semences de cannabis) est censé ne sélectionner que des graines correctes, mais il arrive tout de même que ça ne pousse pas

Pense pouvoir récolter 100 g à peu près

Graines hybrides féminisées, Indica 70% + Sativa

Extracteur d'air pour éviter spores de moisissures

Pulvérisation d'eau à l'aide d'un spray sur les parois de la chambre de culture pour augmenter le taux d'humidité. Ainsi, il arrive que des gouttes d'humidité tombent sur les feuilles de la plante et du coup, la lampe chauffant les plantes, donc les gouttes aussi, il y a comme des tâches de « brûlures » jaunâtres qui apparaissent sur certaines feuilles.

Coût en électricité est anticipé comme étant important, mais celui-ci est de toute façon compris dès le départ dans le coût global de l'entreprise

Fin floraison fin juin : pré-manucure (couper grandes feuilles, celles dont on voit les tiges)

Dans le noir pendant 24 h (encore plantées), puis récolte, séchage, manucure finale, *curing* = affinage (plante qui macère dans les pots pendant 15 jours).

Feuilles coupées serviront à faire du beurre de Marrakech. Conservées au frigo dans un tupperware ; 20-30 g de feuilles qui serviront à faire environ 10 g de beurre).

Volonté de l'usager de s'autonomiser du marché du deal, de ne plus y être lié (coût trop grand)

Des saisies toujours importantes, de grandes quantités retrouvées

Par voie de presse, on peut apprécier l'ampleur des affaires/saisies en région. Il y a eu beaucoup d'affaires répertoriées dans la presse avec des quantités de cannabis allant de quelques dizaines de grammes à 57 kilos, quantité maximum saisie en 2013 (si le plus souvent il s'agit d'herbe, il s'agissait de résine dans le cas de cette saisie-record).

Réunies en groupe focal, les forces répressives de la métropole lilloise et de la proche Belgique ont toutes fait état de quantités saisies en très nette augmentation.

Pour revenir là-dessus, nous on a une quantité d'analyses d'herbe qui est en hausse hallucinante, avec effectivement des grosses quantités » (Groupe focal maintien de l'ordre).

Les participants à ce groupe focal ont décrit des réseaux très bien structurés, avec toujours l'évocation de nourrices, « payées » par les dealers, parfois sur le mode de la soumission (le défraiement peut se faire à l'aide de bien matériels, comme de l'alcool, des appareils électroménagers, ...).

Sur les 23 affaires de saisies de drogues en région cette année dont nous avons pu détailler certaines caractéristiques, 11 concernaient du cannabis : dans 7 cas, l'herbe de cannabis fut

le premier produit retrouvé, et dans 3 cas, ce fut de la résine de cannabis (dans un cas, la forme n'était pas déterminée).

Sur ces 11 cas de saisies de cannabis, dans 6 cas il y avait de l'héroïne et deux fois de la cocaïne ; il n'y a que dans deux cas où il n'y avait pas d'autres produits retrouvés par ailleurs. Certains usagers précaires laissent entendre que la réalité de terrain ne cadre pas tout à fait avec ce constat : si, en amont, les saisies de cannabis s'accompagnent donc d'autres substances, sur le terrain, les marchés semblent séparés : cocaïne/héroïne d'un côté et cannabis de l'autre. Même si les dealers sont côte à côte, il n'y aurait pas de mélange entre ces deux facettes du deal de rue :

Souvent, quand il y a des vendeurs de coke ou héro, pas loin, il y a des vendeurs de beuh (GFU).

C'est l'héroïne qui est le produit le plus retrouvé, en termes de quantités, le cannabis (herbe ou résine) étant le second.

Opiacés

HÉROÏNE

L'héroïne, ou diamorphine, est un opiacé de synthèse obtenu à partir de la morphine, elle-même tirée de l'opium et du pavot (*papaver somniferum*). Synthétisée en 1874, elle est utilisée à partir de 1898 en substitut de la morphine dans le traitement de certaines douleurs. Les dépendances qu'elle entraîne amènent les États-Unis et la Société des Nations à en proscrire l'usage, dans les années 1920, mais ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale qu'elle est exclue définitivement de la pharmacopée mondiale.

Grande disponibilité, surtout via la Belgique

A l'échelle nationale, l'héroïne est une substance psychoactive qui bénéficie d'un statut spécial à Lille et ce depuis de nombreuses années. Sa grande disponibilité est régulièrement décrite par le dispositif Trend et son prix moyen s'est toujours situé parmi les prix les plus bas recensés sur l'ensemble des sites.

En 2013, les constats sont inchangés : l'héroïne reste toujours un produit très disponible sur le marché des drogues, malgré une qualité globalement perçue par les usagers comme étant en baisse (produit coupé), surtout comparé à l'héroïne des années 90 (maintien de la survivance de ce « mythe des années 90 »), souvent prise en référence.

Le prix du gramme est en baisse effective depuis plusieurs années ; le prix le plus communément pratiqué étant de 20€ le gramme. Mais il est possible d'obtenir du produit pour des petites sommes (10€, voire même 7€ pour un « faux-gramme »), et il y a une variété

réputée supérieur à 30€, qui a parfois l'apparence d'une héroïne à points noirs (cf. chapitre suivant).

Les qualités sont décrites comme variables, parfois même sur une même journée et/ou même stock et/ou même dealer.

Q - On trouve de tout... Justement, par rapport à ça, vu ton âge, t'as l'impression que les produits ont changé ?

R - Oh oui, ce n'est plus pareil. Au niveau de la qualité, ça n'a rien à voir. Et puis ce qu'il y a, c'est qu'ils ont pris la sale habitude, c'est que pendant des mois, ils vont te vendre un produit correct et puis après, tu ne sais pas, ils sont en pénurie, donc ils vont se mettre à couper. Alors toi t'as l'habitude de leur acheter, t'y vas les mains dans les poches, et puis ce jour-là, ben tu tombes sur de la merde. Ils le font tous. Et trois jours après, ils retouchent de la bonne came, ils s'excusent (Armelle, 43 ans).

En dehors du marché lillois, l'origine de l'héroïne ou l'approvisionnement direct par certains usagers se fait souvent en Belgique : qualité des produits, prix accessibles, grande disponibilité, proximité de Lille. Certains dealers français peuvent ainsi se rendre dans certaines localités comme Mons, Mouscron, Anvers, Tournai pour vendre leur produit ou bien pour s'en procurer un stock conséquent et le revendre ensuite en Métropole lilloise, voire dans le Nord-Pas-de-Calais (soit des tendances déjà décrites, qui se poursuivent).

Héroïne blanche, héroïne noire

En termes de dénomination du produit héroïne, nous avons eu quelques échos du type d'héroïne appelée « héroïne blanche », même s'il s'agit parfois de récits indirects et/ou passés ; ces témoignages sont surtout révélateurs de l'extrême rareté de ce produit réputé de qualité supérieure (les signalements d'héroïnes blanches sont ainsi comme des « exceptions qui confirment la règle », qui veut que l'héroïne brune soit l'héroïne par défaut).

R1 - Y'avait encore la « thaï », l'héro, la rose. Mais il n'y a plus tout ça.

R2 - Si, une fois, j'en ai eu, je suis tombé dessus ici ! Sur de la « thaï », de l'héro blanche. J'étais étonné.

Q - C'était il y a combien de temps ?

R2 - Cette année. Je me demande si le dealer savait [...] ce qu'il avait comme produit. Parce que attention, ici vous avez des dealers, mais ils ne savent pas ce qu'ils vendent comme produit. Et donc le gars il me présente ce produit. Je prépare un petit poteau et je le sniffe. Je vois que, même le goût et même l'aspect, c'était amer et elle m'a monté direct : [...] directement des gouttes de sueurs ! Et d'habitude ça ne me fait pas ça. A la maison, je regarde et j'me dis, c'est de la « thaï » ! L'apparence elle est grise, rose, assez volumineuse, grasse (Groupe focal usagers).

Un seul usager nous dit que l'héroïne blanche est disponible (bouche à oreilles) ; son prix au gramme peut varier de 50 à 100 € (Questionnaire bas-seuil urbain, Roubaix)

Autre qualité d'héroïne, repérée depuis plus de deux ans : l'héroïne à points noirs. Comme nous le signalions dans le précédent rapport, elle avait été collectée via le dispositif Sintès veille et envoyée en analyse au début de l'année 2013 : le taux en héroïne atteignait 22%, ce qui est au moins le double des taux qui sont actuellement retrouvés parmi les héroïnes issues du deal de rue à Lille.

INCLURE Photo « Point noirs héroïne »

Légende sous la photo : « Les « points noirs » contenus dans une qualité d'héroïne disponible à Lille en 2012 et 2013 »

On pouvait donc, à la suite des représentations des usagers, se demander si ces points noirs avaient un contenu spécifique qui pourrait concourir à expliquer ce taux élevé en héroïne base...

R - Tu l'as en poudre et tu vois pleins de petits points noirs dedans. Tu peux même les enlever distinctement.

[...]

Q - Et toi tu les enlèves ou tu les laisses ?

R - Non, je mets tout avec parce qu'à mon avis, ça doit être ça qui fait que... enfin, j'en sais rien...

Q - T'as une idée de ce que ça pourrait être ?

R - Non (Vincent, 44 ans).

Or, il a été avéré, à la suite de l'analyse réalisée le 06/03/13 par le laboratoire de toxicologie de Lille, que « les points noirs/billes » mis en solution séparément « *ont la même composition et la même teneur que le reste de l'échantillon* ». Ces points noirs sont donc comme une sorte de « caramélisation » qui se serait produite lors de la synthèse du produit en question. Notons au passage que l'appellation « héroïne à points noirs » commence à avoir de plus en plus un aspect commercial, comme un gage de qualité (un peu à la manière de l'« Amnesia » pour le cannabis) ; des vendeurs peuvent ainsi être tentés de vouloir reproduire cette apparence d'héroïne pour appâter les clients potentiels.

R - Dans un certain quartier, à un moment, tous les clients allaient là parce qu'elle était super-bonne, avec les points noirs et donc les autres ont perdu toute leur clientèle [...].

Q - Donc ce truc des points noirs, ça a fait une réputation, finalement, sur certains dealers, certains points de vente... ?

R - Oui. Déjà, même les dealers qui n'ont pas d'héroïne à points noirs, maintenant ils disent : « c'est celle avec les points noirs, hein ! », parce qu'ils savent que tout le monde sait... ! (Vincent, 44 ans).

À ce propos, il faut également préciser qu'une héroïne sans points noirs a été analysée fin 2013 à Lille, et qu'elle affichait un taux bien plus élevé que celui dont nous parlions : 32 % (avec les produits de coupes traditionnels de l'héroïne, soit le paracétamol et la caféine, à hauteur respective de 40,5% et 21%). Ceci constitue le taux d'héroïne le plus élevé jamais retrouvé à Lille dans le cadre de Trend/Sintes ; il nous confirme que des taux différentiels/qualités diverses peuvent être en circulation. Outre ces deux héroïnes déjà évoquées dans ce chapitre, les taux des 3 autres héroïnes (ainsi que les compositions/coupes) que nous avons pu collecter en 2013 ont été les suivants (Les citations sont toutes extraites des bordereaux de collecte Sintes) :

Héroïne : 20%, Paracétamol : 45%, Caféine : 17%, 6-MAM : 1%, Acétylcodeine : 2%, Papaverine, Noscapine (traces)

Collecte à la composition intéressante car on y trouve des traces de 6-monoacétylmorphine (6-MAM), d'acétylcodeine, de papaverine et de noscapine, dont la

présence vient renforcer l'effet de puissance du produit. La teneur du témoignage recueilli par le professionnel/collecteur nous confirme que ce produit s'est révélé inhabituellement fort (consommation par sniff) : *après consommation, la personne s'est levée et a eu un vertige, la tête qui tourne. S'est retenu contre un mur pendant 30 mns. S'est quand même senti bien sous l'effet du produit, mais celui-ci n'était pas du tout ce que la personne attendait.*

Paracétamol : 65%, Caféine : 18%

Produit collecté à Valenciennes, vendu comme héroïne mais dans lequel il n'y avait que de la coupe. L'utilisateur s'était rendu compte de l'aspect inhabituel de ce produit en le travaillant dans la coupelle et ne se l'était donc pas injecté.

Héroïne : 3 %, Paracétamol : 58%, Caféine : 38 %

Produit collecté à Boulogne-sur-Mer ; faible taux d'héroïne. Les effets secondaires sont décrits ainsi (consommation en injection) : *plaques blanches délimitées de rouge, chaudes au toucher. Inflammation autour des plaques. Léger gonflement.*

Profils atypiques de consommateurs

La plupart des consommateurs d'héroïne repérés en milieu précaire ont entre 35 et 45 ans. Ils sont souvent sujets à une grande précarité : sans emploi, sans revenus, sans famille proche d'eux, en proie à des problèmes de santé divers et variés.

En dehors de ces usagers réguliers et bien (re)connus des services médico-sociaux, il y a deux confirmations de profils atypiques déjà décrits en 2012 :

-Un nouveau public de **jeunes** (20-22 ans), qui serait lié à des points de ventes très organisés, où ces jeunes usagers, encore jamais vus des plus anciens, seraient de passage depuis quelques années.

R - C'est marrant parce qu'au début des années 2000, y'a tous les anciens toxicomanes, moi et les autres. Et là, depuis, je ne sais pas, 2009, quand j'allais pécho, je voyais plein de jeunes (20-22 ans) et ça c'est juste ces 3 dernières années, environ.

[...]

Q - Des mecs qui vendaient ou qui tapaient ?

R - Non, des toxicos. Peut-être que c'est aussi à cause des ventes parce qu'avant, il n'y avait pas de point de vente, comme ça, comme à cette porte de métro, où tout est à la chaîne, tout est bien organisé (Vincent, 44 ans).

-La présence de **publics insérés** parmi les usagers d'héroïne. Des publics cachés, qui ne viennent pas forcément de Lille intra-muros, qui sont des gens discrets dans leur manière d'avoir accès au produit et qui ont pour particularité d'en avoir un usage décrit comme « festif », dans une stratégie globale de gestion familiale et professionnelle :

Certains ne sont pas connus et certains n'ont pas un profil de toxicomane pur et dur, comme on pourrait voir, la prostituée ou le marginal : ce sont des gens insérés, qui travaillent, avec un casier vierge, qui achètent par téléphone et qui font la route. Beaucoup de gens du Douaisis, même de Calais, qui viennent, qui consomment vraiment de façon « festive », entre guillemets, chez eux, dans une vie sociale insérée, et qui sont consommateurs d'héro et de coke ! Mais des gens qu'on ne croquera jamais sur un lieu de deal (Groupe focal maintien de l'ordre).

La nouveauté en termes de profils de publics usagers d'héroïne est celle qui concerne des usagers des milieux périurbains/ruraux, avec des incidences concrètes pour ce qui est de la disponibilité de l'héroïne.

Après, ça peut prendre des proportions importantes sur une certaine classe d'âge dans une même petite commune et toucher pas mal de personnes (Groupe focal sanitaire).

R - Par rapport aux usagers qu'on accueille, on a une présence plus importante de l'héroïne sur le territoire. Elle était souvent achetée sur Lille.

Q - Tu disais que l'héroïne « était souvent achetée sur Lille » : ça veut dire que maintenant elle est plus disponible en dehors de Lille ?

R - Oui, il y a moins cette obligation, si les usagers veulent trouver de l'héroïne, de monter « sur les portes » (de métro, à Lille). Auparavant, ils trouvaient une voiture ou ils venaient en train et après, ils consommaient sur place à Lens ; mais là, voilà, c'est possible d'en trouver directement plus facilement sur Lens. Pas en deal de rue, c'est par des petits réseaux quand même (Coordinateur Caarud, Lens).

R - Dans nos 'campagnes', ce qu'on observe, c'est une présence continue d'héroïne, ça doit faire 2 ou 3 ans.

Q - C'est une héroïne qui est trouvée directement sur place ou bien il y a des déplacements ?

R - Il y a un peu de tout... On observe des gens qui viennent à Lille, chercher sur des lieux de deal bien connus. On a des approvisionnements en Belgique, aussi (Groupe focal sanitaire).

Q - Il n'y a pas de gros 'spots' de ventes comme on en voit ici ?

R - C'est compliqué... il y a quelques communes où ça a toujours été ça par exemple, mais c'est compliqué... Après, ça va, ça vient aussi aux rythmes des investigations policières. En campagne, c'est beaucoup d'usages-reventes (Groupe focal sanitaire).

Parmi ces usagers résidants hors de la métropole lilloise, une discussion avait été faite avec J., homme de 26 ans, ancien habitué des raves-party et qui a été consommateur d'héroïne pendant un an, selon lui à cause d'une ex. Il a suivi un traitement à la méthadone, en sirop qui lui a permis de se sortir, difficilement, de cette dépendance.

Les contextes de consommation de l'héroïne sont bien souvent liés aux conditions de vie des publics précaires, à savoir les conditions de vie/de consommations propres aux grands marginaux : sur la voie publique, trottoirs, ruelles, cimetières, toilettes publiques, parcs...

D'autres usagers décrivent des consommations en appartement, quand un des consommateurs d'un groupe donné en possède un. Dans ce cadre-là, l'usage d'héroïne se rapprocherait du contexte d'une consommation d'alcool entre pairs.

R - Moi j'aime bien « taper », écouter de la musique et qu'on soit 2 ou 3, comme un mec qui boit un verre. On a tous notre alu et on tape.

Q - Vous écoutez une musique particulière ?

R - Non. De la musique ou la télé et on parle de ce qu'il y a. Comme des mecs qui boivent un verre de whisky... (Vincent, 44 ans).

Consommation « en fumette »

Le mode de consommation le plus en vigueur pour l'usage d'héroïne est celui pratiqué avec l'aluminium, usage qui est appelé : « en fumette » ou « chasse au dragon ». Pour cette pratique, il faut chauffer de l'aluminium avec la préparation et aspirer la fumée sans toucher le liquide. C'est une méthode que beaucoup d'usagers considèrent comme efficace et festive, contrairement à l'injection, qui renvoie très clairement à un unique but : la défonce.

R - Oui, je fais des « allers-retours »...

Q - C'est une technique qui est rapide, en fait...

R - Oui, c'est plus une technique conviviale. Ceux qui recherchent la défonce vont s'injecter (Vincent, 44 ans).

La méthode du sniff d'héroïne est pratiquée, mais ce n'est pas celle qui est privilégiée en premier lieu.

Enfin, 3 sources professionnelles distinctes (infirmier, médico-social, répressif) mettent en avant la diminution continue des pratiques d'injection d'héroïne en métropole lilloise, qui est de plus en plus en passe de devenir un mode de consommation à la marge.

Les personnes suivies grâce à un traitement de substitution seront tentées de se faire de temps en temps des « extras », ce qui peut s'expliquer par un sentiment de manque de ressenti via l'effet des médicaments : les TSO n'ont pas pour fonction de défoncer, contrairement à l'héroïne, mais d'apaiser le manque.

Ils ont toujours peur d'être jugés par le professionnel, de se faire engueuler... Ils ont peur de ne pas être compris [...] Il y en a qui font des extras pour compléter la méthadone ou le Subutex® parce qu'ils ne sont pas suffisamment dosés, donc ils ne ressentent pas l'effet, mais ça coupe le manque, avec la méthadone (Educateur/modérateur forum, Lille).

Certains usagers nous ont décrit la présentation des stocks d'héroïne, à savoir, à quoi ressemble le produit lorsqu'il est visible chez le dealer : l'un d'eux nous parle de « huit pains entourés d'adhésif marron » ; un autre nous renseigne davantage sur le gabarit de ces stocks : *Donc le fournisseur arrive, il ramène un ou deux kilos. Tu vois, c'est des gros carrés, comme ça : on dirait un bloc de végétaline.*

Représentations sur la composition/coupes de l'héroïne :

Le produit est jugé par une grande majorité comme étant fortement coupé. Il nous a semblé important de reporter ici l'ensemble des témoignages autour de ce sujet :

Tu le sens. La défonce... ça peut être régulièrement coupé à tout et n'importe quoi (Tristan, 35 ans)

Oui. Tu te rends bien compte des effets que ça fait, donc si le produit est coupé, tu le sens vite, forcément, t'as moins d'effets (Tristan, 35 ans)

Mais comme le fournisseur vient et qu'il refile du bon matos (sûrement qu'il le paye cher, vu que c'est un bon produit), ils coupent avec n'importe quoi (Vincent, 44 ans)

Mais il ne le savait pas parce que quand il mettait beaucoup de coupes dedans, il te vendait des grammes à 30€, des boulettes énormes. Comme ça, les toxicos étaient obligés de mettre, comme il n'y avait pas beaucoup de came, c'était plus de la coupe (Vincent, 44 ans)

Monsieur, est-ce que vous prenez de la colle à bois ? ». Il a dit : « non, pourquoi ? », « Parce qu'on a retrouvé ça dans votre sang ». L'héroïne était coupée à la colle à bois (Kader, 47 ans)

Une fois, j'en connais un qui vendait [...], il ne savait pas, ben il avait coupé sa came avec du Subu. Ce qui fait que tous ceux qui prenaient de la métha, qui avaient acheté sa came ce jour-là, ils ont été malade. Il l'a dit carrément le lendemain : « moi, je ne savais pas, il me restait pas grand-chose, j'avais trois boites de Subu, j'ai coupé ce qu'il me restait avec, je suis désolé si vous avez été malades ! » (Armelle, 44 ans)

Ils recourent dix fois. En perquisition, en « ateliers », on a une bonne teneur mais des lieux de deal où ils tournent à 10 000 € par jour, où ça vend au moins 500 grammes/jour au détail, là c'est 1% ! (GFMO)

Poudre marron ; pour un 1 g de pur, il y aurait 2 g de coupes (Collecte Sintes n°1974, 3% d'héroïne)

Mais il existe des signes d'une certaine méconnaissance de la composition de l'héroïne/des produits de coupes :

Q - Et du coup, les produits de coupes, tu sais ce que c'est toi dans l'héroïne ?

R - Non, je ne suis pas un connaisseur. En tout cas, il y a des fois où il y a pas mal de saloperies dedans quand même (Tristan, 35 ans) ?

Q - Après, à voir les produits de coupe : dans ces analyses, il y a le principal produit actif et les coupes, donc en général paracétamol, caféine...

R - C'est quoi ça, le paracétamol ?

Q - C'est comme un Efferalgan...

R - Ah ouais, ils en mettent dedans de ça ? (Vincent, 44 ans)

Au niveau des représentations formulées par les usagers à propos des produits de coupes les plus fréquemment utilisés pour couper l'héroïne, on trouve la mort aux rats et le Subutex®.

Plus généralement, l'héroïne est perçue surtout par les professionnels, relayant les points de vue de leurs usagers, en tant que drogue assez banalisée, moins dangereuse qu'avant, qu'on sait mieux gérer et plutôt secondaire dans la recherche de produits (par rapport à la cocaïne) :

Q - Et quand tu parlais d'héroïne banalisée, quels sont les signes qui montrent cela ?

R - C'est pas le premier produit recherché. Les femmes, c'est : « j'ai déjà mon héro, mais ça, c'est rien, ça je m'en fous, il me faut ma coke ». C'est ça le discours. Elles mettent de plus en plus en avant que l'héroïne, il y a possibilité de se sevrer, alors que la cocaïne, le sevrage n'existe pas et la grosse difficulté qu'elles ont à s'en passer. Il y a une peur moindre avec l'héroïne qu'il y a avec la cocaïne (Educatrice, Lille).

Des discours similaires ont pu être entendus lors des interventions des participants au groupe focal sanitaire et au groupe focal maintien de l'ordre (meilleure gestion, moindre peur).

Ce changement de perception vis-à-vis de l'héroïne est donc aussi lié à l'existence maintenant bien institutionnalisée des traitements de substitution, qui sont ainsi vus comme des possibilités de s'en sortir même si une addiction à l'héroïne venait à se présenter/revenir. Comme on l'a vu dans la citation précédente, l'absence de traitements de substitution pour la cocaïne est mise en avant, lorsqu'on évoque l'addiction à l'héroïne (mise en balance des deux cas : dans l'un, il existe un traitement mais pas dans l'autre) ; sachant que ces deux produits sont très souvent liés dans les habitudes de consommations des usagers précaires :

A l'époque j'ai arrêté 10 ans, grâce à la métha et maintenant, la plupart des toxicomanes, on est sous substitution, mais on tape quand même. Et en l'occurrence, je suis tombée dans la coke, au bout de dix ans d'abstinence, parce qu'il n'y a pas de substitution (Samia, 45 ans, Groupe focal usagers).

Les usagers ne voient pas tous de cet œil assuré le produit héroïne : certains ont bien conscience de l'addiction longue durée qu'elle engendre et des conséquences néfastes qu'une consommation assidue peut entraîner :

C'est un bon décontractant quand t'es stressé, mais c'est une salope, dans le sens qu'elle nous aura tous ! C'est très bon, mais c'est aussi très mauvais... Il ne faut pas tomber dedans, ça devient vite un cercle infernal. C'est un truc à problèmes, trop de répercussions sur la famille (Questionnaire bas seuil, Caarud Roubaix).

D'autres sources nous expliquent qu'il y aurait eu depuis quelques années une évolution dans la manière de consommer l'héroïne, que sa consommation serait plus visible, moins discrète :

J'ai connu l'héro en 80. Déjà, c'était plus discret. Les gens quand ils consommaient, c'était pas comme maintenant : ils montaient au pays, ils prenaient leur petit matos, ils prenaient leur teusch, ils prenaient un peu de matos pour faire un peu la fête, un peu de coke ; ils revenaient, ils consommaient et ça s'arrêtait là. (Groupe focal usagers)

Offre/saisies/arrestations

Deux saisies importantes sont à signaler ici : 1,2 kilo en mars, en l'espace de 3 jours (3 réseaux différents qui vendaient dans un même secteur) et 3,2 kilos en septembre : les douaniers interpellent un homme de 40 ans, endetté, qui empruntait le TGV pour rallier Bruxelles à Toulon.

Dans les saisies réalisées en métropole lilloise, l'héroïne et la cocaïne sont souvent retrouvées ensemble (avec la cocaïne en petites quantités).

Problèmes de santé associés à l'usage d'héroïne

Les problèmes sanitaires perçus liés à l'usage d'héroïne que nous avons pu recueillir cette année sont les suivants :

Abcès, plaques/gonflements/réactions allergiques/taches blanches, hépatites, pertes de mémoire, problèmes dentaires.

Inclure photo : « 1974_Hero_Plaques blanches »

Légende sous la photo : « Apparition de plaques blanches suite à injection d'héroïne ; composition : héroïne : 3%, caféine : 38 %, paracétamol : 58% (provenance : Belgique) »

TRAITEMENTS DE SUBSTITUTION AUX OPIACÉS

Il existe deux médicaments qui sont utilisés dans le cadre d'un traitement de substitution aux opiacés : la buprénorphine haut dosage (BHD) et la méthadone (dont la prescription ne peut être réalisée que dans un CSAPA ou un établissement de soins).

Un troisième médicament est à ajouter depuis 2012 : le Suboxone[®], composé de BHD et de naloxone (la naloxone est un antagoniste d'opiacés, censée réduire les mésusages [La naloxone ne possède pas d'effet lorsqu'on l'administre sous la langue de la façon prévue. Mais si on abuse du médicament et qu'on l'injecte dans une veine, la naloxone agira en bloquant les effets de la buprénorphine, ce qui mènera à des symptômes de sevrage]). Nous évoquerons, plus loin dans cette partie, sa diffusion nouvelle et établirons une synthèse des quelques premiers constats de terrain.

Buprénorphine Haut Dosage (BHD)

La buprénorphine haut dosage est mise sur le marché en 1996 ; c'est la firme Schering Plough qui en a acquis les droits de commercialisation.

Des formes génériques deviennent disponibles dix ans après (Il y en a actuellement 5 : BHD Arrow[®], BHD Biogaran[®], BHD Mylan[®], BHD Sandoz[®] et BHD Teva[®]), qui sont vendues aux mêmes dosages que pour la molécule princeps (à savoir : 0,4, 2 et 8 mg), puis en 2008, ces laboratoires proposeront trois nouveaux dosages de BHD (1, 4 et 6 mg). La posologie maximale recommandée est de 16 mg/jour.

La BHD (soit surtout sa forme princeps, le Subutex[®]) est actuellement le traitement de substitution le plus utilisé en France. Plus de 100 000 personnes (Source : GERS/SIAMOIS/InVS) seraient traitées à la BHD en France, de 13 000 à 15 000 personnes (données qui incluent les patients suivis en médecine de ville ainsi que ceux suivis exclusivement en service d'addictologie) rien que pour la région Nord-Pas-de-Calais (Plancke L., Lose S., Amariei A., Benoît E., Chantelou M.-L., Les traitements de substitution aux opiacés en médecine de ville dans le Nord - Pas-de-Calais, Lille, Granitea Nord - Pas-de-Calais, 2011, 56p.). La BHD n'est pas classée en tant que stupéfiant.

Le Subutex fait toujours l'objet, en 2013, de nombreuses évocations de mésusage, d'achat au marché noir, de consommation par mode détournés (injection, sniff, dosages variés, ...), du côté des professionnels et des usagers.

Le quartier de la gare reste celui où se font le plus de transactions au marché noir de médicaments ; la plaquette de Subutex se vend entre 10 et 15€ selon le dosage.

Le détournement de Subutex peut se faire de différentes manières :

D'abord sur les modalités de consommation : une partie des usagers de Subutex ne le consomment pas en sublingual mais en intraveineuse. Il semble que ce soit surtout le geste, le rituel qui est important pour les usagers injecteurs : « Si je le prends en IV, c'est surtout par habitude » (Questionnaire bas seuil, usager, Le Relais, Roubaix).

Ensuite, pour les usagers suivis médicalement pour leur TSO, une partie d'entre eux ne se conforme pas à la prescription médicale. Cela peut être en termes de dosages : en prendre moins pour en vendre une partie ou, au contraire, en acheter au marché noir pour augmenter son dosage. Certains patients peuvent également ne pas être réguliers dans la

prise de leur TSO : certains vont, par exemple, continuer de temps en temps à consommer de l'héroïne, quand ils en ont les moyens, et revenir au Subutex après, pour combler le manque.

Quand je vois le nombre de patients qu'on récupère ici en file active, qui sont sous BHD, qui viennent vous voir pour vous dire : « ça ne va pas, la bupré, je suis toujours en sevrage et je continue à consommer... ». Et quand on fait juste un petit point d'analyse, en disant : « la bupré, vous prenez combien par jour et comment ? », « Bah... des fois je prends 6, des fois 10, 2 le matin, 4 le midi, puis parfois 8 le soir. Soit je l'avale, soit je la laisse fondre, je la sniffe, je l'injecte... ». Les bonnes pratiques, dire que c'est une monoprise, vous devez le prendre comme ça, ça ne se dit pas (Infirmière, Lille).

Cette année encore, des professionnels nous ont relaté des cas d'usagers primo-injecteurs avec du Subutex, donc qui consomment en dehors de tout suivi médical.

Enfin, en termes de représentations, il existe encore (confirmation des années précédentes) une image dépréciée de la buprénorphine générique par rapport au Subutex® (forme princeps) dans les discours des usagers substitués :

- Et le générique du Subutex®, c'est moins recherché, comme on l'entend souvent ?

- Il y a quelques petits soucis qui sont remontés. Il y a des personnes à qui ça va très bien et beaucoup de personnes trouvent par exemple qu'il fond trop vite en bouche : qu'il te fait une grosse pâte dans la bouche, qu'est pas terrible par rapport au Subutex®, et qui apparemment serait moins bien dosé (Spiritek).

Q - Est-ce qu'il y a une image dépréciée du générique par rapport au Subutex® ?

R - Oui, pour plusieurs raisons : au marché noir, ça se vend moins bien, c'est plus difficile à casser pour se l'injecter, et pour le sniff, c'est pareil. Donc ça n'a pas la même image. Et après, tu as l'image générale du générique qui fonctionne moins bien que le princeps [...] Quand on parle de génériques, c'est genre « oh, non pas les génériques » (Professionnel Caarud, Lens).

Cependant, certains services qui ne délivrent que des génériques ont vu leurs usagers s'y habituer et commencer à se détacher de cette perception précédemment décrite.

Q - Et c'est la même chose encore sur la BHD ?

R - Ils se sont un peu calmés par la force des choses, parce que de toute façon, je leur dis que je ne peux pas leur délivrer du Subutex®, je n'en ai pas. Ici, on a que des génériques.

Q - Donc les constats ont changé par rapport aux dernières années ?

R - Oui, on est en train de passer sur l'idée que la buprénorphine, c'est la même molécule et que ça marche aussi bien (Infirmière, Lille).

Méthadone

La méthadone fut employée durant la seconde guerre mondiale au sein de l'armée allemande pour pallier le manque de morphine. Elle est ensuite utilisée dans le cadre de sevrages, aux Etats-Unis, avant d'y être employée comme traitement de substitution, à partir des années 1960.

En France, la méthadone a été utilisée à titre expérimental en 1973 et plus largement à partir de 1994, lorsque les centres spécialisés de soins aux toxicomanes reçoivent l'autorisation de la délivrer aux héroïnomanes dans le cadre d'un protocole médical formalisé.

A partir de 2008, la méthadone est également devenue disponible sous forme de gélules (dosées 1, 5, 10, 20 ou 40 mg) ; elle est préconisée pour des patients stabilisés et traités antérieurement sous la forme sirop (disponible en 5, 10, 20, 40 et 60 mg). Elle reste prescrite en première intention par un médecin travaillant en service d'addictologie (hospitalier ou médico-social), les médecins généralistes intervenant en second temps, après un relais en ville.

Les usagers de méthadone sont le plus souvent des individus provenant du milieu urbain, non insérés en situation de précarité sociale. La méthadone leur est normalement délivrée dans le cadre d'un parcours de soins, avec suivi médical, comme substitution à un usage d'héroïne. Or il est très fréquent que les usagers de méthadone n'aient pas totalement cessé leur consommation d'héroïne et qu'ils utilisent la méthadone pour réguler le manque d'héroïne, en fonction de la disponibilité du produit ou de leurs finances.

La méthadone est réputée non injectable (même si, les années précédentes, nous avons eu confirmation de pratiques d'injection de la forme sirop), contrairement au Subutex. C'est pourquoi elle est fréquemment prescrite aux individus qui détournent le Subutex, soit en le sniffant, soit en se l'injectant, et qui souhaitent arrêter et normaliser leurs pratiques. De plus, elle est souvent consommée en polyusage, c'est-à-dire avec d'autres produits simultanément, comme l'alcool, les médicaments ou d'autres drogues illicites. Pourtant, la méthadone n'est pas sans risques. En effet, elle est un dérivé d'opiacés et, à ce titre, le consommateur risque une intoxication grave en cas de surdosage, voire des dépressions respiratoires en cas de mélanges avec des médicaments de type benzodiazépines, les deux pouvant entraîner la mort.

Il y a une personne qui est décédée à l'Armée du Salut, qui a pris de la métha, qui n'était pas sous traitement, qui n'en avait jamais pris de sa vie. Il a trouvé le flacon, il était un peu bourré, il y est resté. (Matthieu, 37 ans).

Aussi la prescription de méthadone est censée être très strictement encadrée et contrôlée par une équipe médicale. Malgré cela, elle reste un produit très fréquemment rencontré au marché noir, en forme sirop comme en forme gélules ; cette dernière forme semble toujours moins se vendre, même si depuis quelques années elle est de plus en plus présente en deal de rue. Certains usagers n'hésitent d'ailleurs pas à diminuer leur prise de méthadone ou à demander une augmentation de leur traitement au personnel soignant afin de pouvoir en revendre une partie. Comme pour les médicaments, le lieu de vente privilégié de la méthadone est la gare de Lille.

Mais cette année, lors de nos échanges avec les services de police lillois, un policier en charge de la brigade des stupéfiants nous a affirmé qu'un dealer avait été arrêté en possession d'une centaine de flacons de méthadone, en plus de produits vendus habituellement.

Dernière remarque, ces vendeurs vendent également des produits de substitution, sur le même marché. C'est-à-dire qu'on prend un gars avec 1 kg, on le prend aussi avec 100 flacons de méthadone. Chose qu'on ne voyait pas avant. Avant c'était plus anecdotique, côté gare, où c'était un marché à part. Là le gars disait, je ne vendais pas, je l'ai trouvé. On a plus de mal à prouver pour les produits de substitution, mais des quantités comme ça, sur un vendeur... Un gars avec un sachet avec une centaine de flacons sur lui, le même gars qui a un kilo d'héro, enfin 900 et quelques grammes et 300 de coke et du cannabis. Avant, c'était des marchés séparés, là ce sont des supermarchés où ils vendent. (Policier, brigade des stupéfiants de Lille, Groupe focal maintien de l'ordre)

C'est la première fois qu'un produit de substitution sort du réseau de revente de médicaments « classiques » c'est-à-dire celui des usagers-revendeurs, pour se retrouver sur le marché du deal de rue et des cités avec d'autres produits comme l'héroïne ou la cocaïne.

La forme gélule continue sa progression et semble de plus en plus prescrite : elle est plus pratique à transporter que la forme flacon (notamment pour les usagers devant voyager à l'étranger ou s'absenter quelques temps) et elle semble beaucoup mieux tolérée par les usagers diabétiques ou en surpoids (la méthadone en sirop est très sucrée). La gélule est donc, elle aussi, présente sur le marché noir à Lille :

Q - Et la méthadone, ça se vend à Lille ?

R - La méthadone ça commence, depuis qu'il y a les gélules [...] on commence à en voir partout (Vincent, 44 ans).

Certains usagers plébiscitent ce traitement de substitution parce qu'il leur permet de stabiliser leurs consommations, de normaliser leur comportement et donc d'avoir une vie sociale.

Généralement, les usagers qui suivent un traitement méthadone expliquent que c'est long et contraignant [...] mais que ça leur permet de vivre « normalement », de travailler, de restaurer les liens familiaux. (Questionnaire bas seuil, Caarud, Roubaix)

Mais outre les risques effectifs liés à la consommation de méthadone, les usagers pointent quelques désagréments induits par la prise de ce traitement. D'abord, pour beaucoup, la méthadone ferait grossir (d'où parfois l'intérêt pour la forme gélule). Ensuite, les individus consommateurs de méthadone relèvent le problème que leur pose le remplacement d'une addiction par une autre (héroïne puis méthadone), addiction qui induit un manque plus fort, selon certains, que le manque d'héroïne.

– Je voudrais revenir sur la métha. Moi la métha m'a aidé à arrêter l'héro, ok. Mais après, pour arrêter la métha...

– Moi j'ai picolé !

– Mais ça, on t'en parle pas au début.

– Le manque de métha, il est pire que le manque d'héro hein ? (Groupe focal usagers)

Enfin, le traitement de substitution à la méthadone leur semble souvent long et contraignant :

Q - Les raisons qu'ils avancent pour dire qu'ils veulent arrêter ?

R - Au niveau méthadone, ce sont les difficultés à en avoir, c'est-à-dire que pendant une bonne période tu dois aller la chercher tous les jours, après tu es limité à des ordonnances de 14 jours (Modérateur Psychoactif)

Et beaucoup se plaignent de la durée du traitement et/ou s'interrogent sur le temps qu'il faudra prendre la méthadone avant d'être totalement « soigné » de son addiction à l'héroïne. Or il semble que les représentations du soin où le seul but serait l'abstinence totale est quelque peu en opposition avec un traitement de substitution aux opiacés par la méthadone qui, lui doit plutôt être envisagé sur du très long terme, représentation encore difficilement acceptable par certains individus.

C'est aussi une chose à prendre en compte car j'ai l'impression qu'on leur met une pression dans la tête, comme quoi le sevrage et l'abstinence, c'est absolu, il faut en arriver-là. Or, il y a des personnes qui vivent très bien sous méthadone alors que ça fait plus de 10 ans, avec des hauts et des bas certes, mais ils se sont stabilisés et intégrés dans la société. Beaucoup n'arrivent pas à voir le temps que ça va durer et faut comprendre que le temps, ça peut être à vie (Modérateur Psychoactif).

TSO : autres molécules (génériques)

Suboxone

Le Suboxone est composé de buprénorphine et de naloxone. Il est un traitement substitutif de la pharmacodépendance aux opioïdes. Composé de buprénorphine, comme le Subutex, il contient en plus de la naloxone, antagoniste des récepteurs aux opiacés destiné à empêcher le mauvais usage du produit par voie intraveineuse.

Contrairement à ce qui est avancé par le laboratoire qui le commercialise, à savoir qu'administrée par voie intraveineuse, la naloxone antagonise les effets de la buprénorphine, produisant un effet de manque et dissuadant donc les usagers d'un usage détourné par injection, il nous a été rapporté que certains usagers sniffaient ou injectaient quand même le Suboxone. Cela ne leur aurait pas occasionné d'effets désagréables.

- *Sinon, dans le Suboxone®, il y a de la Naloxone, qui « normalement », empêcherait les injections, mais ça ne semble pas être le cas.*
- *Tu disais l'année dernière que ça limiterait « de 60 à 70% les risques d'injection ».*
- *Voilà, ça diminue mais c'est pas du 100%.*
- *C'est-à-dire qu'il y a des gens qui l'injectent quand même. (Groupe focal sanitaire)*

Le Suboxone est généralement moins apprécié des usagers qui lui préfèrent très souvent le Subutex. Outre les propriétés de la naloxone, c'est aussi parce que, en cas de préparation à l'injection du Suboxone avec un Sterifilt®, le produit obtenu n'est pas transparent, il reste des particules, ce qui incommoderait les usagers injecteurs. Pour ces raisons, le Suboxone vendu au marché noir est moins recherché et donc moins cher que le Subutex.

Du côté des professionnels, il est tout de même rappelé que le Suboxone est intéressant notamment parce qu'il permet des prescriptions à des dosages plus élevés que le Subutex.

- *Je connais un médecin qui ne le prescrit pas pour éviter l'injection. Le seul truc intéressant qu'il trouve, c'est pour les gros dosages parce que tu peux aller jusqu'à 24 mg/jour, je crois, alors que le Subutex®, c'était 16 maxi. Et en plus, tu peux arriver à une prise tous les deux jours.*
- *Même tous les 3 jours ; 24 mg tous les 3 jours, éventuellement, pour quelqu'un qui est à 8 mg par jour, par exemple (Groupe focal sanitaire).*

Autres opiacés (Suboxone®, sulfates de morphine, Néocodion®)

Skénan-Moscontin

Skénan® et Moscontin® sont des sulfates de morphine utilisés pour les douleurs intenses et/ou rebelles aux autres antalgiques. Classés comme stupéfiants, ils peuvent être utilisés comme médicaments de substitution aux opiacés dans des conditions particulières et avec accord préalable d'un médecin-conseil de l'assurance-maladie. Ils sont parfois utilisés par certains usagers opiacés-dépendants en automédication substitutive.

De faibles observations et de rares cas d'usages

On a pu avoir, directement ou non, quelques évocations d'individus qui utilisent les sulfates de morphine (des usagers de Skénan bien déterminés sont parfois connus des services médico-sociaux du secteur). Mais ces délivrances se font de manière plus vigilante (dans une affaire du trafic de Skénan® dans le Ternois, des sanctions ont été prises contre des médecins généralistes, des pharmaciens (qui ont finalement été relaxés en mai 2014) et des usagers). Il faut ajouter à cet état de fait le constat selon lequel les dérivés codéinés semblent maintenant davantage diffusés :

Le Néocodion®, on en voit moins ; ça reste pour certains mais ce n'est plus ce qui ressort en tête de liste. On est plus sur des antalgiques codéinés (infirmière, Csapa, Lille).

L'accessibilité à ces substances se fait via des gens qui viennent de Paris (voire d'autres régions) et qui vont les proposer à de rares occasions à des usagers lillois. Mais une nouvelle fois, il n'y a pas un réel marché noir dédié aux sulfates de morphine qui soit décrit.

Il y a un nouveau truc que j'ai entendu, et j'en ai vu à Lille, c'est le Skénan®. A ce qu'il paraît, c'est de la morphine, en cachet mais ils la shootent, et à Paris, ça fait des ravages. Enfin, je ne l'ai pas vu à Lille, mais la nana qui m'en a parlé m'a dit qu'elle en prenait quand elle était en manque d'héro ; c'est un mec qui lui avait ramené une gélule de Skénan® (Samia, 46 ans. Groupe focal usagers).

Le mode d'utilisation en automédication substitutive a toujours été décrit comme rare par le dispositif Trend sur le site de Lille. Si quelques pratiques de ce type surviennent parfois, il faut aussi voir que certains ont une appétence spécifique pour de tels médicaments.

Ils ne savent pas trop si c'est des usagers d'opiacés qui s'auto-substituent ou si c'est des gens qui sont directement accrochés au Codoliprane® ou au Néocodion® (Chef de service Caarud, Lens. Groupe focal sanitaire).

En 2013, seuls quelques cas sont évoqués, par injection notamment, le plus souvent chez des personnes originaires d'autres régions. Les gens qui arrivent sur Lille et qui cherchent des réseaux de Skénan® (comptant sur la proximité avec Paris) sont souvent décrits.

Et souvent, c'est des sudistes ; c'est-à-dire que ce sont des gens qui arrivent sur Lille, et qui du coup cherchent des réseaux de Skénan® parce que à Paris, il y en a un peu aussi... (Educateur, Caarud, Lille).

Les profils généraux des quelques consommateurs de Skénan® n'ont pas changé : des injecteurs et usagers substitués, précaires, tous consommateurs de longue date.

Un à Roubaix qui est décédé d'ailleurs. Il était à 260 mg de méthadone, et 10 injections de Skénan® par jour. Il arrivait trois fois par semaine comme un zombie... Il avait quand même derrière lui 20 ans de consommations (Infirmière, Caarud, Roubaix).

En 2013, dans le secteur du Ternois, les usagers qui étaient connus pour leur recours au Skénan® n'y ont soudainement plus eu accès il y a deux ans : « *donc ils se sont mis à l'héro, mais ils témoignent de beaucoup de déception... Déjà, c'est pas le même effet : le flash de morphine et d'héroïne, c'est pas du tout pareil* » (Chef de service Caarud, Lens. Groupe focal sanitaire).

Parmi les médicaments codéinés, seul le Néocodion® (antitussif disponible sous forme de sirop ou de comprimés) était décrit par certains intervenants, ou retrouvé à proximité des lieux fréquentés par les usagers de drogues (emploi occasionnel, ne donnant pas lieu à des trafics). Il semble que ce soit encore moins le cas en 2013, d'autant plus que les prix semblent avoir augmenté en officines, selon un usager interrogé.

Pour ça, tu peux aller à la pharmacie. Même s'ils ont un peu augmenté. Je vois les Néocodion, par exemple : 4,50€ la boîte, c'est un peu abusé, quoi ! Avant, elle était à 2,50€ (Tristan, 35 ans).

Une des explications avancées pour expliquer la très faible diffusion du Skénan (et les médicaments de la même famille) sur la métropole lilloise, comparativement à certaines autres villes du réseau Trend (Bordeaux, Metz et Marseille notamment), est la très grande disponibilité de l'héroïne et son faible prix. Les usagers d'opiacés n'ont donc pas besoin de chercher une alternative au manque d'héroïne, comme cela peut être le cas ailleurs.

MEDICAMENTS PSYCHOTROPES NON OPIACES

Trihexyphénidyle (Artane®)

Le trihexyphénidyle (THP) est un antiparkinsonien de synthèse doté d'une activité anticholinergique, prescrit dans le cadre du traitement de la maladie de Parkinson. En France, il est commercialisé sous le nom d'Artane® : en comprimés de 2 ou 5 mg ou en solution buvable ou injectable. Ce médicament possède le plus important potentiel d'abus et de dépendance parmi sa classe notamment parce qu'il procure de l'euphorie et un effet psychostimulant qui donne au sujet un sentiment de toute-puissance, accompagnés parfois d'une désinhibition favorisant le passage à l'acte.

Très peu d'évocations d'Artane détourné cette année, du côté des professionnels comme des usagers. Il semble que très peu d'usagers soient donc spécifiquement consommateurs et/ou dépendant à l'Artane mais qu'il s'agisse plus de « gros consommateurs », de polysagers ayant une appétence spécifique pour les médicaments, appelés parfois les « gloutons » par les professionnels, qui en consomment occasionnellement, parmi une multitude d'autres substances, si l'occasion se présente.

Dans son usage détourné, l'Artane aurait des effets hallucinatoires et désinhibants. A forte dose, il entrainerait également des amnésies momentanées. Aussi, certains individus donneraient de l'Artane à d'autres en vue de les détrouser, en profitant de cet effet d'amnésie, voire, quand il s'agit de jeunes femmes, de les agresser sexuellement.

- *Aujourd'hui, j'ai l'impression que c'est plus un produit qui est distribué dans la rue pour détrouser les autres.*
- *Pour détrouser les autres ?*
- *Le dernier cas, c'est quelqu'un à qui on avait donné de l'Artane®, donc gratuitement, et en fait le mec s'est retrouvé sans son sac, etc... Certains donnent de l'Artane® et profitent que la personne soit perchée...*
- Comme une soumission chimique (Groupe focal sanitaire).

[Chez nous], on a 4 ou 5 cas où t'as des jeunes filles qui se sont faites, séquestrées, violées, torturées, avec l'Artane®. Les personnes disent qu'elles ont consommé de l'Artane®, après, est-ce que c'est volontaire ou non ? (Chef de service structure avec hébergement, Lille).

En dehors de ces quelques évocations par des professionnels, la majorité des individus rencontrés (professionnels et usagers) s'accordent à dire que l'Artane est très peu présent actuellement sur le site de Lille.

BENZODIAZÉPINES

Les benzodiazépines (BZD) sont une classe de composés chimiques formés d'un cycle de diazépine fusionné avec un cycle de benzène. Elles forment une classe de médicaments psychotropes utilisés dans le traitement de l'anxiété, de l'insomnie, de l'agitation psychomotrice, des convulsions, des spasmes, ou dans un parcours de soins en addictologie. Les benzodiazépines agissent sur les neurotransmetteurs des neurones du système nerveux central en augmentant leur activité inhibitrice. À cette fin, les benzodiazépines sont utilisées afin de provoquer un état de sédation ou pour leurs propriétés hypnotiques, anxiolytiques, antiépileptiques, amnésiantes et myorelaxantes.

Les benzodiazépines, si elles peuvent être prescrites et consommées dans un parcours de soins, elles sont également souvent détournés de leur usage (surdosage, consommation hors prescription, ...) et sont alors vendues sur un marché parallèle et/ou font parfois l'objet d'un troc entre usagers.

Le principal lieu de revente de médicaments à Lille, connu et identifié comme tel par les usagers, est la gare de Lille. Ces médicaments seront vendus soit au comprimé, soit en plaquette entière.

Les benzodiazépines détournées sont principalement consommées en milieu urbain, par des populations précarisées ; elles se retrouvent parfois également en milieu festif, le plus souvent pour gérer les effets négatifs de la descente de stimulants (principalement des hypnotiques, moins souvent des anxiolytiques). Enfin, on nous a signalé plusieurs fois la fréquente circulation et l'existence d'un marché de benzodiazépines en prison.

Les benzodiazépines les plus citées cette année sont : le Xanax, le Valium, le Tramadol, le Lexomil, le Rivotril, le Rohypnol, le Stilnox et le Lyzanxia.

A noter :

le Rohypnol n'est plus commercialisé en France depuis le 30 septembre 2013

la législation a été durcie pour les formes orales de Rivotril

AUTRES MÉDICAMENTS

Tramadol

Plusieurs évocations de Tramadol en 2013: il s'agit principalement de cas d'individus hospitalisés ou mis sous Tramadol par un médecin, pour ses propriétés antalgiques et parce que le potentiel addictif de cet analgésique semble plus faible qu'avec les morphiniques. Or, il semble, selon les témoignages recueillis cette année auprès d'usagers de Tramadol, qu'une dépendance puisse s'installer progressivement.

Médicaments codéinés (Klupal, Néocodion, ...)

Les médicaments codéinés semblent de plus en plus présents au marché noir, et de plus en plus recherchés par les usagers. Cette affirmation sera à vérifier plus en détail les années suivantes :

Q - D'autres classes de médicaments ? Je pense particulièrement au Tramadol®, j'en ai beaucoup entendu parler cette année, de la part des professionnels.

R - Non par contre, on fait une enquête avec les pharmaciens et on me signale assez souvent du Codoliprane® ; des gens qui viennent acheter une à deux boîtes, plusieurs fois par semaine, voire tous les jours. Les pharmaciens mettent tout de suite en avant la toxicité pour le foie (Chef de service Caarud, Lens. Groupe focal sanitaire).

RIVOTRIL® (CLONAZÉPAM)

Le Rivotril® est une benzodiazépine à visée antiépileptique. C'est un médicament qui est traditionnellement apprécié pour ses effets, notamment dans le cadre de mésusages par certains usagers de rue.

Peu d'infos disponibles cette année, mais il y a tout de même quelques faits marquants qui sont à relever concernant la diffusion et l'usage de Rivotril®.

Tout d'abord, au niveau national, il faut bien sûr relever qu'une nouvelle loi a été promulguée, suite à de nombreux trafics et abus. En effet, dans le but de mieux contrôler les usages abusifs/détournés et de mieux encadrer les conditions de prescription et de délivrance de ce médicament, le Ministère de la santé a inclus le clonazépam à la réglementation sur les stupéfiants.

Le Rivotril® a été légiféré il y a un an à peu près, sa prescription est soumise à un suivi neurologique. Donc ça, ça a calmé le jeu tout de suite.

Une fameuse affaire de trafics, dont le procès a eu lieu courant mai 2013, a d'ailleurs eu un lien avec des personnes agissant en métropole lilloise/dans le département du Nord : un trafic à base de fausses ordonnances signées par des médecins algériens, et dont les médicaments étaient destinés à la revente en Algérie. Des acheteurs, collecteurs et convoyeurs vers l'Algérie ont donc été sanctionnés.

La présence de cette molécule, sa visibilité en milieux précaires est donc largement moins grande en 2013, en métropole lilloise.

De rares cas de soumissions chimiques ont par ailleurs été signalés (sans autres précisions contextuelles).

Diazépam (Valium®)

Le diazépam (Valium®) appartient à la classe des benzodiazépines et est utilisé dans le traitement symptomatique des manifestations anxieuses ainsi que dans le cadre de la prévention et du traitement du delirium tremens (sevrage alcoolique). Il possède une action myorelaxante, anxiolytique, sédative, hypnotique, anticonvulsivante, amnésiante. En France, il est commercialisé par les laboratoires Roche sous le nom de Valium® : en comprimés de 2, 5 ou 10 mg ou en solution buvable ou injectable.

Médicament régulièrement prescrit par les médecins généralistes et spécialistes dans le cadre des sevrages alcool.

Le Seresta® et le Valium®, c'est des molécules avec lesquelles on travaille toujours et sur lesquelles on fait des diminutions progressives, des sevrages en continu (infirmière, Lille)

Le Valium® est également toujours en vente au marché noir à Lille, notamment dans le secteur de la gare. Il est donc fréquemment retrouvé en milieu précaire ; il peut aussi faire l'objet de dons de la part de connaissances. Les plaquettes de Valium® sont souvent retrouvées dans la rue, à terre, comme un signe indirect et imprécis de leur présence en milieu urbain.

Il est consommé en grande majorité par des publics précaires, en association avec l'alcool. L'effet recherché est de se sentir bien (effet calmant).

En termes de risques, si un arrêt brutal survient, des témoignages laissent à penser qu'il y a un risque de crise d'épilepsie.

Les représentations en vigueur sont les mêmes que sur certaines classes de médicaments : le diazépam (générique) serait le « faux » tandis que le Valium® (princeps) serait le « vrai » médicament.

Stimulants

Cocaïne

La cocaïne est obtenue par transformation des feuilles de cocaïer, arbuste cultivé dans les pays andins (Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie). Cinq formes doivent être distinguées :

La **feuille de coca**, d'usage ancestral, est mâchée (le plus souvent), fumée ou infusée ; elle contient entre 0,1 et 0,8% de cocaïne.

La **pâte** est obtenue par mélange des feuilles avec un produit alcalin (le plus souvent du bicarbonate de sodium), un solvant organique (comme le kérosène) et de l'eau. Le mélange est agité et l'alcaloïde est extrait dans le solvant organique. Feuilles et eau sont ensuite jetées, alors qu'une addition supplémentaire de bicarbonate de soude permet d'obtenir une substance solide : la pâte de coca.

Le **chlorhydrate de cocaïne** est obtenu par dissolution de la pâte de cocaïne dans de l'acide chlorhydrique et de l'eau ; l'ajout d'un sel de potassium permet l'élimination des impuretés. Un apport d'ammoniaque provoque la précipitation du chlorhydrate de cocaïne, qui peut être récupéré et séché.

La **freebase** ou cocaïne basée est obtenue par chauffage d'une solution aqueuse chlorhydrate de cocaïne et ammoniaque (ou bicarbonate de soude) ; la forme basée est considérée comme plus pure par les usagers car débarrassée des impuretés contenues dans la poudre.

Le **crack** est obtenu par dissolution de la poudre dans une solution de bicarbonate de sodium ou d'ammoniaque et d'eau ; elle est chauffée et se forme alors un dépôt solide, le crack, qui est séparé et séché. D'une grande pureté en cocaïne (75 à 90%) il est ensuite découpé en cailloux. Le crack fait son apparition dans le nord de Paris à la fin des années 1980 ; sa disponibilité sous cette forme n'est signalée que dans le nord de la capitale et dans certains territoires d'outre-mer.

La dernière édition de *Drogues, Chiffres clés* (OFDT, Drogues, chiffres clés, Saint Denis, OFDT, 2013) de l'OFDT, parue en juin 2013, confirme que la cocaïne est le produit le plus consommé en France après le cannabis. On estime à environ 1,5 millions le nombre d'expérimentateurs parmi les 11-75 ans et, parmi eux, 400 000 en ont consommé dans l'année. Si l'on se penche sur les jeunes de 17 ans (enquête Escapad de l'OFDT), on apprend que le taux d'expérimentation a fortement progressé entre 2000 et 2011, passant de 0,9% à 3% mais qu'une baisse s'est tout de même amorcée à partir de 2008, puisque ce taux était alors de 3,3%. Enfin, l'édition de *Drogues et addictions, données essentielles* (OFDT, Drogues et addictions, données essentielles, Saint Denis, OFDT, 2013, 399 pages) de 2013 (OFDT) nous permet de préciser quelque peu : si l'expérimentation en population adulte (18-64 ans) frôle les 4% en 2010, c'est au sein de la population des 26-34 ans que le taux d'usage de cocaïne atteint son maximum : 8%.

Une typologie des publics difficile à réaliser

Il est très difficile de dresser une typologie des publics usagers de cocaïne tant ils sont hétérogènes. Tout au plus peut-on faire une distinction entre usage festif et usage urbain ; cette distinction permet tout de même de déceler des tendances quant aux contextes d'usages, aux modalités de consommations ainsi qu'au niveau des conséquences sanitaires et sociales induites par la pratique.

Les usagers de l'espace festif consomment la cocaïne à des fins essentiellement récréatives, c'est-à-dire pour faire la fête et dans des temporalités liées au temps de la fête, c'est-à-dire principalement le week-end. S'ils apprécient ce produit, c'est notamment pour ses propriétés stimulantes, qui leur permettent de ne pas ressentir les effets de la fatigue durant la nuit ni les désagréments liés à la consommation d'alcool (ivresse, perte d'équilibre, difficultés d'élocution, ...). L'alcool est d'ailleurs une substance psychoactive intimement liée à la cocaïne en milieu festif puisque très rares sont les consommateurs de cocaïne qui ne boivent pas simultanément de l'alcool. En effet c'est souvent l'alcool qui va donner ensuite l'envie de prendre de la cocaïne.

Mais par ailleurs, lorsque l'on regarde leur usage de drogues (alcool, tabac et cannabis exclus, tant ils sont une constante en milieu festif), ces individus sont, plus souvent que les autres, des consommateurs de cocaïne uniquement. C'est-à-dire que, parmi eux, il semble y avoir une plus forte prévalence d'individus ne consommant qu'une seule substance (parmi les drogues parfois qualifiées de « dures », donc). Pour expliquer cela, deux hypothèses. D'abord la cocaïne est une substance chère, aux effets assez doux, assez subtils ; or ces effets risqueraient d'être « gâchés », par l'adjonction de produits plus forts qui masqueraient ceux de la cocaïne. Ensuite, la cocaïne, surtout quand elle est consommée par les franges plus âgées de la population concernée, c'est-à-dire les trentenaires et quarantenaires, arriverait dans le parcours d'usage à un moment où le produit n'est plus consommé dans une optique de défonce, d'où la volonté de ne pas mélanger plusieurs produits.

Bien sûr, cela ne concerne pas tous les usagers de cocaïne et certains récits cette année font encore état de consommation de cocaïne associée à la MDMA, au speed et/ou aux produits hallucinogènes.

En milieu festif, la cocaïne est consommée principalement en sniff. Certains peuvent également l'inhaler, sous forme de free base mais cette pratique est assez peu répandue et reste cantonnée à certains moments spécifiques, comme les afters, ou certains types d'évènements alternatifs comme les festivals. D'abord parce que l'usage du free base est souvent perçu comme une pratique solitaire, de défonce donc à l'opposé de l'aspect récréatif des pratiques festives, ensuite parce que son mode de préparation est complexe et peut difficilement être pratiqué en soirée. Pour les mêmes raisons, l'injection est quasiment absente du milieu festif.

En milieu festif, les individus préfèrent acheter à un dealer qu'ils connaissent (souvent avant la soirée ou pendant une soirée privée) plutôt qu'à un inconnu en soirée, comme c'est plus souvent le cas pour les ecstasys ou la MDMA (où l'achat se fait plus volontiers à l'opportunité, sur le lieu de fête). Le dealer de cocaïne correspond alors plus à la figure du

« dealer-ami », repéré par les réseaux Trend depuis déjà plusieurs années, dealer qui se déplacera sur le lieu de fête, dans les soirées privées (d'où le nom parfois donné de « dealer d'appartement ») et qui pourra également participer à la soirée.

L'usage de cocaïne concerne toutes les tranches d'âge lorsqu'il s'agit de consommation occasionnelle. Lorsque l'usage est régulier, il semble plus présent parmi les populations plus âgées, plus insérées, notamment parce cela nécessite un capital financier plus conséquent. L'aspect financier est d'ailleurs le principal problème relevé par les usagers festifs. La cocaïne étant un produit cher (environ 80€ le gramme), il n'est pas rare que ses consommateurs se mettent en difficultés financières du fait de cet usage.

Après, sur Lille, sur la coke, moi je connais des gars insérés socialement qui sont en train de se mettre dans une merde monumentale au niveau financier... (Professionnel Caarud, Lens).

Les autres conséquences sanitaires et sociales ne sont que rarement évoquées par les personnes concernées, non pas qu'elles n'existent pas mais plutôt qu'elles sont plus souvent associées, dans leurs représentations, au mode de vie festif en général, qu'au produit seul. Ces individus fréquentent donc rarement les institutions et professionnels du soin puisqu'ils considèrent très souvent ne pas avoir de problèmes en lien avec leur consommation.

Les usagers de cocaïne de l'espace urbain sont dans un rapport différent au produit.

D'abord au niveau des modes de consommation : le sniff est quasiment absent. Sont privilégiés des modes d'usages induisant des effets plus forts comme l'inhalation (en « fumette », free base, en pipe, ...) ou l'injection. Mais il s'agit également de modes d'usage à plus fort potentiel addictif. De ce fait, beaucoup d'usagers urbains mentionnent, en interview, des difficultés à gérer leur usage de cocaïne, usage pour lequel il n'existe pas de substitution ou de thérapeutique adaptées. D'ailleurs, en milieu urbain, il est fréquent que les individus évoquant ces difficultés de gestion soient des anciens consommateurs d'héroïne, avec une consommation d'opiacés relativement stabilisée par les traitements de substitution mais consommant par ailleurs de la cocaïne.

Comme il nous a été affirmé du côté de la police : « *Par contre, il y a des gens qui ne prennent que de la coke, mais des gens qui ne prennent que de l'héroïne, on en a quasiment plus [...]. Le consommateur d'héroïne, quand il peut, il a toujours ce truc en plus* » (Police Lille, Groupe focal maintien de l'ordre).

De même, un usager nous apporte la même idée : « *Ce que j'ai remarqué c'est que beaucoup de gens qui étaient héroïnomanes sont passés à la coke* » (Groupe focal usagers). Cette idée de *switch*, de passage d'un produit à un autre, déjà repérée les années précédentes, se confirme cette année.

Tout autant que le *craving* et l'état de dépendance, les conséquences financières d'une telle pratique posent également problème. En effet, face à une population précarisée, voire très précarisée, l'addiction à un produit dont un gramme vaut environ 70 € (mais peut parfois dépasser les 100 €) entraîne des difficultés financières et donc fréquemment des problèmes de délinquances liés. Dans la revue de presse quotidienne, effectuée pour documenter Trend, il est fréquent de voir traitées, dans les tribunaux, des affaires liées à des vols et autres actes de délinquance commis par des individus, souvent multirécidivistes, et dont le mobile était le besoin d'argent pour financer cette consommation.

Enfin, selon les professionnels du soin, la population cocaïnomane est plus difficile à « accrocher » : comme il n'existe pas de thérapeutique adaptée, les usagers restent peu

dans la filière du soin encore majoritairement opio-centrée. Et si certains restent, c'est surtout du fait de leur traitement de substitution, méthadone ou BHD (l'héroïne est souvent consommée pour atténuer les conséquences négatives de la descente de cocaïne).

Une qualité variable, des représentations qui s'opposent

Les 3 analyses de cocaïne effectuées en 2013 via le dispositif Sintes de l'OFDT font état de taux de pureté très variables : une cocaïne à 21% mais avec 5 produits de coupe différents (phénacétine : 12%, caféine : 7%, hydroxyzine : 3%, levamisole : 1%, lidocaïne : 0,5%), une autre à 54% de pureté ; enfin une dernière analyse fait état de 89,3% de pureté (précision utile : l'usager avait déjà « travaillé » sa cocaïne en vue de l'injecter, voir photo ci-dessous).

INCLURE PHOTO : « veille_1976_cocaine »

Légende sous la photo : « Collecte Sintes n°1976 : Mélange de cocaïne base (majoritaire) et chlorhydrate : 89,3 % équivalent base. Traces de lidocaïne. Traces d'acide borique »

Les analyses Sintes sont en général effectuées suite à des demandes spécifiques d'usagers ou de professionnels indiquant que le produit en question induit des effets indésirables ou inhabituels. Les taux retrouvés ne préfigurent donc pas des taux moyens de la cocaïne en circulation à Lille mais représentent a priori plutôt des cas à la marge.

Depuis quelques années, la cocaïne est souvent présentée comme étant un produit très coupé et de qualité jugée inégale. Cette année encore, des usagers évoquent notamment le cas de cocaïnes coupées au Subutex. Aussi, il est à noter que cette suspicion de coupe au Subutex est évoquée uniquement par les individus du milieu urbain, jamais par ceux fréquentant le milieu festif. Est-ce parce que, pour les usagers, les suspicions de coupe le sont uniquement avec des produits qui circulent dans leur entourage ou existe-t-il réellement deux marchés de cocaïne distincts, avec deux filières de transformation du produit ? A ce jour, nous n'avons pas encore retrouvé de Subutex dans les produits de coupe lors des analyses effectuées via le dispositif Sintes.

Au niveau national, c'est le lévamisole (soit un antiparasitaire utilisé en médecine vétérinaire) qui est de plus en plus retrouvé, et ce à partir de 2005, dans les analyses de cocaïne faites via les saisies policières et qui tend à supplanter aujourd'hui d'autres produits de coupes comme la caféine ou encore la lidocaïne. Administré sur le moyen/long terme, le lévamisole peut engendrer des réactions allergiques et neurologiques.

INCLURE figure : « cocaine coupes »

Source : base de données nationale S.T.U.P.S /INPS

La perception de la qualité évoquée par les usagers n'est jamais basée sur des preuves tangibles, mais sur des impressions, des ressentis, des a priori. Les usagers, en dehors des stands de testing présents dans certains festivals ou en Belgique, n'ont pas de moyen de vérifier le taux de pureté d'un produit qu'ils consomment. Aussi, les impressions recueillies auprès de consommateurs au cours de l'année peuvent diverger en tous points. Par exemple un professionnel nous rapportait ces impressions antagoniques de deux usagers rencontrés lors d'interventions en milieu festif : pour le premier, quand la cocaïne n'a « pas trop de

caillou », donc qu'elle est plutôt poudreuse, « il y a de fortes chances qu'elle soit de bonne qualité ». Quelques temps plus tard, un autre usager affirmait : « *moi je ne prends de la coke que sur un gros caillou parce que sinon, c'est de la mauvaise qualité* ».

Dans certaines villes du réseau Trend, dont Lille, on a pu remarquer depuis 2010 une évolution négative dans la perception de la cocaïne, notamment en lien avec la baisse de son rapport qualité/prix et l'augmentation de la présence de produits de coupe potentiellement dangereux. Pourtant, pour d'autres, comme elle est un produit cher, elle conserve son image de produit d'exception, de produit « à part ». C'est pourquoi, en 2013, la cocaïne est une drogue toujours très présente sur le marché, très disponible donc mais également toujours très recherchée, que ce soit en milieu festif ou en milieu urbain.

Un produit qu'on trouve « à tous les coins de rue »

La cocaïne est toujours très disponible à Lille. Sur les 23 affaires policières avec saisies de stupéfiants repérées cette année, 15 rapportent des saisies de cocaïne. Ces saisies ont quasiment toujours lieu en milieu urbain ; ceci est sans doute le fait de l'activité policière, essentiellement centrée sur ce milieu, du fait des nuisances publiques engendrées.

Nous on prend ça par un seul côté de la lorgnette, qui est le sale côté parce que comme on nous demande d'éradiquer le plus de deals de rue, on entend cette clientèle-là. Donc on passe peut-être à côté d'autres. On a peu d'infos sur les boîtes, les milieux festifs/privés. Ça existe peut-être chez les banquiers, etc... mais nous, ceux qu'on voit, ce sont les mêmes toxicomanes et quelques fois des gens sur des listings tél. un peu plus insérés socialement, qui en prennent pour une fête entre copains (Groupe focal maintien de l'ordre).

En milieu festif également, les avis convergent vers une forte disponibilité. A propos de sa présence à Lille en général, un professionnel rapporte : « *La cocaïne est extrêmement présente sur Lille. Elle est visible dans certains cafés, dans plein de secteurs différents* » (Coordinateur Caarud).

Un usager fait à peu près le même constat : « *C'est vraiment le truc le plus banalisé qui soit. Apparemment, on est la ville de France où on en consomme le plus... Franchement, je suis impressionné de voir la facilité d'accès* » (Marc, 25 ans).

La cocaïne se vend principalement au gramme ; le prix le plus fréquemment rencontré est 70 € pour un gramme. Il nous est souvent rapporté que le gramme vendu ne pèserait pas un gramme mais en réalité 0,7 ou 0,8 gramme.

En milieu festif, nous l'avons vu, comme le produit est cher, les consommateurs préfèrent acheter à un dealer qu'ils connaissent ou qui leur a été recommandé par des amis. Le dealer en milieu festif ne vend quasiment jamais en dessous d'un gramme ; c'est pourquoi, certains consommateurs pourront se mettre à plusieurs pour diminuer la charge financière de l'achat. Le dealer se déplacera alors sur le lieu où se trouve l'acheteur potentiel/le groupe d'amis pour venir vendre son produit. C'est pourquoi ce type de deal est appelé « deal d'appartement » parce qu'il se passe souvent au domicile des acheteurs. Cela contribue notamment à rendre le deal invisible aux yeux des forces de police.

En milieu urbain, les dealers de rue se sont adaptés à leur clientèle précaire et proposent des quantités plus petites que le gramme ; à Lille, la vente au demi gramme est possible. Elle peut aussi se faire en fonction du budget de l'acheteur : les consommateurs parlent d'un « 20 € » voire même moins :

Ce que je sais, c'est que maintenant, tu peux avoir de la coke pour 20 €. Certes, tu n'as pas grand-chose, mais ça existe. A tous les prix. Et t'as même des dealers où tu vas avec 8 € et ils te servent un 0,2 d'héroïne (Armelle, 43 ans)

Les dealers font donc baisser le prix en même temps que la quantité servie. Autre manière de faire baisser le prix et donc d'augmenter sa clientèle potentielle : faire baisser la qualité. Un policier de la brigade des stupéfiants de Lille affirme : « A un boulevard, ils arrivent à retomber à 30€ le « gramme », qui fait, en fait, 0,7 g, coupé 3 fois, donc le prix ne veut pas dire grand-chose, parce que s'ils l'ont recoupé X fois et qu'ils vendent un 0,8, il y a en fait un 0,4... personne ne revérifie ». Du côté des usagers, on parle plus volontiers de 60, 70 voire 80 € le gramme, en moyenne.

Les dealers de cocaïne de rue vendent généralement d'autres produits qu'ils proposent en même temps (comme de l'héroïne).

La cocaïne est donc toujours un produit très présent à Lille ; deuxième drogue illicite consommée après le cannabis, elle se trouve en milieu urbain, comme en festif. Cela contribue à une certaine banalisation de son usage ou, tout du moins de sa présence. Aujourd'hui, même les non-consommateurs en parlent comme d'une constante dans les événements festifs qu'ils peuvent fréquenter. Et, en milieu urbain, rares sont les usagers de drogues qui n'ont pas au moins une fois expérimenté le produit.

Comme le disait un consommateur, lors de discussions informelles, au sujet de la cocaïne : « C'est vraiment le truc le plus banalisé, quoi ! »

CRACK – FREE BASE

De la cocaïne au crack/free-base : La poudre de cocaïne peut être modifiée après dissolution dans de l'eau et adjonction d'un agent alcalin comme le bicarbonate de soude ou l'ammoniac. Le crack est préparé en amont de la vente, le plus souvent avec du bicarbonate de soude, tandis que le free-base désigne la préparation artisanale de la poudre de cocaïne pour la transformer en caillou de cocaïne basée, le plus souvent à l'aide d'ammoniaque. De nombreux usagers pensent que crack et free-base sont des produits différents. Certains peuvent consommer du free-base, tout en ayant une représentation péjorative du crack. Pourtant, crack et free-base sont bien deux produits identiques. [Source : *Usage de cocaïne basée, crack, free base. Guide de prévention destiné aux professionnels*, Ss dir. de AIRDDS Bretagne et GRVS, Décembre 2013]

Corrélation difficile entre crack et free base

Toujours très peu de liens sont établis, par les usagers, entre la cocaïne basée et le crack. Ces deux produits sont considérés comme des produits différents et renvoient donc à des systèmes de représentations différents.

L'appellation crack draine un ensemble de prénotions et de stéréotypes négatifs auprès des usagers de drogues ; les commentaires des individus interviewés sont souvent sans appel : c'est un produit « dangereux », dont il est « difficile de gérer la consommation », « ça fait des dégâts » ou encore « c'est violent, t'as une addiction très très rapide ».

Pour la quasi-totalité des usagers rencontrés, le crack serait un produit déjà vendu travaillé dans les réseaux de deal classiques et le free base serait le résultat de la cocaïne travaillée par l'usager lui-même avant de la fumer.

Lorsqu'ils fument de la cocaïne, qu'ils fréquentent les milieux urbain ou festif, les consommateurs parlent donc de coke basée, c'est-à-dire « travaillée » pour la fumer, ou de free base. Mais, ne faisant pas le lien entre les deux produits, ils ne parlent jamais de crack au sujet de leur consommation de cocaïne fumée.

Le crack correspond à un ailleurs, souvent lointain, ou à des situations dramatiques dont ils ont « entendu parler ». Dans la même tendance, certains affirment que la différence entre la cocaïne basée et le crack repose sur la méthode de préparation de la cocaïne : la cocaïne basée serait obtenue en travaillant le produit avec de l'ammoniac alors que le crack serait obtenu quand cette préparation serait effectuée au bicarbonate de soude. Cette différence, créée par certains usagers, leur permet donc également de mettre à distance le crack de leurs pratiques d'usage puisque, habituellement, les usagers urbains qui préparent leur cocaïne pour la fumer le font avec de l'ammoniac (mode de préparation moins compliqué qu'au bicarbonate). Selon eux, ils se préparent donc de la cocaïne basée. Le mode de préparation au bicarbonate, plus fastidieux et nécessitant une plus grande technicité et une plus grande expertise, est souvent l'apanage des dealers notamment parce que la méthode au bicarbonate se réalise plus facilement avec des grandes quantités de cocaïne.

- Vous basez avec quoi ?

- De l'ammoniac

- Le bica, ça fait du crack après.... (Groupe focal usagers)

En milieu festif, l'usage de cocaïne fumée, en free base donc, est une pratique considérée comme peu festive. D'abord parce que sa préparation complexe nécessite « *du temps, de la concentration, un certain matériel et [qu'elle] dégage des émanations d'odeurs fortes et importantes* » (*Spiritek*) peu compatibles avec un usage en bar ou en discothèque. Ensuite parce que les représentations associées à la cocaïne fumée sont à l'opposé de celles liées à un usage festif, récréatif : plus considéré comme une « recherche de défonce », un « délire solitaire », qu'un moment de partage entre amis. C'est pourquoi la pratique du free base ne se rencontre pas dans tous les milieux festifs. Relativement confidentiel dans le milieu festif commercial, le free base est tout de même plus présent en milieu alternatif (notamment lors de festivals puisque les individus disposent de camions ou de voiture où consommer) et également lors de soirées privées. Pour autant il s'agit tout de même d'une pratique à la marge, la cocaïne en sniff restant le principal mode de consommation en milieu festif.

En milieu urbain, au contraire, l'inhalation de la cocaïne reste le mode de consommation le plus fréquent (Ena-Caarud/OFDT). Pour préparer de la base, la majorité le fait à l'ammoniac : ne sachant pas comment baser au bicarbonate, ils ont peur de rater la préparation et donc

de gâcher un produit cher. Beaucoup d'usagers indiquent ne pas rincer leur caillou après l'avoir travaillé à l'ammoniac. Cela induit alors des risques d'endommagement des voies aéro-digestives supérieures et notamment des risques de broncho-pneumopathie chronique obstructive (BPCO). En 2013, conscients de ces risques aggravés pour le public qui inhale ces produits (cocaïne mais également héroïne), un collectif de professionnels de terrain a mis en place un groupe de réflexion sur la question des BPCO et travaille à la réalisation d'un document de réduction des risques de la BPCO à destination de ce public [voir également partie « Espaces et usagers / Environnement urbain »]

Le « crack » absent mais la cocaïne fumée semble en augmentation

Du côté des professionnels, aucun témoignage ne signale de présence de crack vendu comme tel dans la métropole lilloise. Du côté des usagers, mis à part quelques rares évocations non circonstanciées de présence de crack (vagues évocations d'amis qui en « auraient trouvé à Lille »), la quasi-totalité affirme qu'il n'y a pas de crack à Lille. Cette non-présence tient sans doute, comme le rappelle l'OFDT aux représentations négatives associées au produit (OFDT, *La cocaïne basée en France métropolitaine : évolutions récentes*, in *Tendances*, Saint Denis, OFDT, 2013) :

Il est probable que la faible expansion du crack en France et son incapacité à s'enraciner durablement hors de Paris tiennent à l'image négative de cette substance, chez les usagers comme chez les non-usagers (OFDT).

Les usagers interrogés proposent une hypothèse complémentaire pour expliquer la non diffusion du crack : ils affirment qu'ils n'auraient aucune confiance à acheter un produit déjà travaillé (doute sur la composition et la qualité) et préfèrent le faire eux-mêmes et n'achèteraient donc pas ce qu'ils appellent du crack (cocaïne déjà basée).

Certains dealers ont pourtant bien compris que la majorité des usagers précaires qui leur achètent de la cocaïne souhaitent ensuite la fumer. Aussi, selon des professionnels de terrain, « ils donneraient des petites fioles d'ammoniaque en vendant leur cocaïne. Pour fidéliser le client » (professionnel d'un Caarud).

En termes de réduction des risques, du côté des professionnels intervenant sur le terrain, d'avis général, on observe une augmentation du nombre de pipes à crack distribuées. Pour certains Caarud cependant, cette distribution était une pratique nouvelle en 2013 : les professionnels concernés ont alors vu émerger une demande nouvelle. Pour d'autres, ils se sont rendu compte qu'une partie de leur public détournaient déjà, avant distribution des pipes à crack, les kits sniff (ou d'autres matériels distribués) pour en faire des pipes.

Ecstasy – MDMA

Synthétisée en 1912, la MDMA constitue le principe actif de l'ecstasy ; elle a probablement été testée au sein des troupes allemandes durant la première guerre mondiale, pour ses propriétés anorexigènes et stimulantes. Tombée ensuite dans l'oubli, elle est de nouveau utilisée, dans une perspective récréative cette fois, à partir des années 1990 en France, où elle est classée stupéfiant depuis 1986.

Accessibilité continue et large

Les cristaux de Mdma semblent très consommés chez les 18-25 ans. Il est par contre difficile d'établir une estimation des âges des consommateurs d'ecstasy, tant son usage/sa disponibilité sont peu décrits.

Les cristaux de Mdma s'avèrent toujours autant recherchés, si ce n'est plus, par les festifs : image positivée, diverses manières de la consommer, rapport qualité-coût-défoncé satisfaisant.

Q - C'est ce que tu retiens en premier : qu'il y a pas mal de Md qui circule ?

R - Oui, c'est surtout la drogue qui tourne ici ; les gens veulent pas mal de Mdma... ou du LSD (Philippe, 23 ans).

Il existe aussi un important effet de mode au sein des milieux festifs, et pas uniquement dans la région Nord - Pas-de-Calais. D'un côté on assiste depuis quelques années à une augmentation des usages de MDMA en milieux festifs tandis qu'en parallèle les médias s'emparent de plus en plus du phénomène.

Donc, confirmation de la présence de plus en plus grande de Mdma en cristaux en milieux festifs, car si la molécule est recherchée, elle est également très disponible. A l'analyse des témoignages, on peut estimer que la Mdma est devenue de plus en plus accessible à Lille (moins en métropole, plus à Lille intra-muros) depuis environ 4 ans, soit depuis environ 2009, en milieux festifs électro principalement.

Les contacts se font bien souvent par le réseau d'amis ou par connaissances interposées : comme pour d'autres drogues festives comme la cocaïne, il y a un aspect confiance qui est à prendre en compte dans l'acte d'achat, que la proximité affective, même indirecte, entre usagers seraient en mesure d'assurer.

La particularité de l'accessibilité de la Mdma – mais ce n'est pas la seule substance concernée par cette remarque - réside dans le fait que celui qui veut en trouver dans certains lieux festifs électro, pourra assez facilement arriver à ses fins, tout comme celui qui s'y prend à l'avance et prévoit son achat dans la semaine ou quelques jours avant. Ceux qui s'y prennent à l'avance le verbalisent comme suit :

La MD, faut quand même demander 48h avant. Tu n'appelles pas comme ça ; faut prévoir (Natasha, 43 ans).

Mes plans drogues, je les ai trouvés souvent lors de ces soirées-là : si les gens n'en avaient pas sur eux, ils m'ont filé leur numéro, et m'ont dit : "à la prochaine soirée, tu feras tes courses chez moi" (Francky, 23 ans).

Une des spécificités de la Mdma, c'est la vente au parachute (« para ») : ce sont de petites quantités (100 à 150 mg, en moyenne), emballées dans du papier (le plus souvent des

feuilles à rouler pour cigarettes) pour être directement ingérées, et vendues plus chères, proportionnellement, que si la substance était vendue au gramme sans préparation préalable. Donc cela peut ne pas être rentable pour le consommateur, mais en contrepartie, ces paras de Mdma sont « prêts à consommer » : rentabilité pour le vendeur, facilité de prise pour l'usager. Ainsi, celui qui s'y prend à la dernière minute devra à coup sûr se procurer des paras. Mais s'il s'y prend à l'avance, il aura peut-être accès à un vendeur avec plus de stock et donc à des cristaux non encore réduits à l'état de poudre, ce que préfèrent certains usagers, dans la mesure où le produit se présentera dans sa forme brute et qu'ils pourront de ce fait le travailler eux-mêmes. Un autre avantage perçu est que cet accès « anticipé » au produit permet également de réaliser un pot commun entre plusieurs consommateurs, d'augmenter les quantités achetées, et donc logiquement, de faire baisser son prix au gramme.

Ces pratiques d'acquisition de la Mdma ne sont donc pas sans favoriser les reventes d'une partie de la substance via cette mise en paras ; pas/peu de bénéfices sont envisagés, il s'agit plutôt d'un financement de sa consommation. Ainsi, tout se passe comme si on assistait à un phénomène nouveau, celui de la multiplication des mini réseaux de deal, qui ne sont pas pensés comme tel par les personnes concernées : on est davantage dans une perception de rationalisation de ses achats, avec le sentiment de simplement rendre service aux amis. Le petit trafic de Mdma peut se faire par le biais de ces usagers-revendeurs : des consommateurs plus ou moins réguliers qui achètent, par exemple, 1 gramme de Mdma et qui font des paras pour en consommer sur un week end/plusieurs week end, et qui en revendent une partie. Comme sous-entendu, quand il s'agit de petites sommes, le bénéfice est nul, mais on peut facilement imaginer qu'il devient d'autant plus grand que les quantités augmentent, tant il est vrai aussi que le consommateur, dans les conditions d'une soirée festive, ira rarement ouvrir son para pour juger de la quantité présente (ou a fortiori la peser).

L'effet de défonce, suite à l'ingestion de Mdma, qui engendre une notion du temps et de l'espace confuses peuvent mener à perdre sa Mdma ; aussi, l'accessibilité au produit peut aussi se faire par ce moyen fortuit. Enfin, des dons et des trocs/échanges sont aussi parfois observés :

Même une fois je me suis fait payer une trace alors qu'au début je ne voulais pas (Philippe, 23 ans).

C'est mon voisin qui me l'a offerte. Il est venu, il a fait : « merci de m'avoir filé ton bang quelques fois pour que je coule mes douilles, tiens je t'offre un peu de Md, des champis » (Philippe, 23 ans).

En ce qui concerne les trafics, deux arrestations d'importance à signaler :

En juin, trois individus de Singapour sont arrêtés avec 3,2 litres de Mdma (provenance Rotterdam) :

C'est dans le TGV à hauteur de Tourcoing qu'ils sont repérés et c'est lors de l'arrêt à Lille-Europe qu'ils sont obligés de descendre du train: les douaniers viennent de remarquer, par transparence, des corps en suspension dans six bouteilles de vin et une d'eau minérale. 3,2 litres de MDMA, une puissante amphétamine, ont été mélangés au vin (La Voix du Nord).

Et arrestation d'un Ukrainien avec 315 g, en décembre (produit en transit : la source journalistique ne le précise pas).

Modes d'usage variés

La Mdma est une substance qui se prend majoritairement en « para » (ingérée), elle peut également être diluée dans un verre d'eau ou d'alcool, ou mise sur le doigt en buvant quelque chose après. On peut observer plus rarement des usagers s'en mettre sur les gencives, souvent pour tester le produit, avoir son goût. Le sniff est moins pratiqué que le para (même s'il est tout de même observé), mais peut par exemple se pratiquer lors des afters, lorsque tous les mécanismes de contrôle social propres aux lieux publics ne sont plus présents.

Il y a eu une évocation de la pratique de la chasse au dragon.

Certains groupes de consommateurs qui ne fument pas de cannabis ont pu être observés lors des befores/apéros ; ils ont un usage quasi exclusif de Mdma et d'alcool. La Mdma pouvant être prise pendant une soirée (lieu de la fête) et/ou en after (lieu privé/appartement). Mais tandis que certains fumeraient du cannabis pour patienter avant de pouvoir accéder à la Mdma, ces groupes-là ne sont pas dans la même logique.

La forme spécifique en para peut donc engendrer un raisonnement en termes de « nombre de doses » et non pas en quantités réellement ingurgitées ; d'ailleurs les consommateurs ne savent souvent pas la quantité qu'il y a réellement dedans (pas d'intérêt et pas les moyens de le peser).

Des évolutions dans la manière de consommer ce produit sont avancées par les usagers : d'une part, il y a un modèle qui se caractérise par des premiers usages modérés, en termes de fréquence et de dosages, puis ensuite, après prise de confiance envers ce produit, des prises plus régulières et éventuellement une augmentation des quantités consommées.

Je suis toujours prudent avec un produit que je ne connais pas. Je vais déjà prendre une moitié ou un quart. Là maintenant, c'est autre chose, je suis plus expérimenté sur la chose, donc je consomme autrement. Mais à la base, j'étais toujours prudent avec ce que je prenais, parce que je n'étais pas sûr (François, 23 ans).

A l'inverse, un autre schéma consiste pour certains usagers à pratiquer des usages massifs dès l'expérimentation (*c'est une drogue que j'ai perçu différemment avec le temps. Au début c'était un peu, Noël avant l'heure en fait (Joe, 23 ans)*), puis à ralentir par la suite, se sentir moins étonné par les effets/s'habituer (phénomène de tolérance aux drogues) ou encore en prendre moins, par une sorte de discipline, qui peut être dictée par des obligations familiales/professionnelles/scolaires ou encore par une prise de conscience de l'abus que cette consommation représente.

Et ça a évolué, quand j'ai commencé à avoir une sorte d'accoutumance, à en prendre de plus en plus souvent, j'ai plus fait des trips perso en fait, j'étais plus dans ma tête, avec des pensées noires qui m'arrivaient, un état de descente beaucoup plus rapide en fait. Alors que j'étais toujours perché, je me prenais des montées mais je devenais introverti. Avant, ça me rendait extraverti et puis après, j'ai perdu le sentiment d'osmose du début. Et c'est vrai que ça a pas mal évolué comme ça, puis j'ai voulu me calmer parce que j'avais peur pour mon état physique (Joe, 23 ans).

Les effets de la Mdma ont déjà bien été décrits depuis plus de 10 ans grâce au dispositif Trend : ses propriétés empathogènes, entactogènes, son action psychostimulante notamment. Le fait que cette molécule agisse sur le neuromédiateur de la sérotonine lui confère également des propriétés hallucinogènes (à des dosages hauts) : *la Mdma est un agoniste des récepteurs de la sérotonine, provoquant de surcroît la libération de ce*

neuromédiateur, l'inhibition de sa synthèse et bloquant sa recapture par les neurones présynaptiques, ce qui prolonge son action (Source : Richard D., Les drogues, Armand Colin, Paris, 2005).

Le fait de se sentir heureux/ouvert, de pouvoir parler avec tout le monde, de ressentir du plaisir sont des manifestations ostensibles de cette action sérotoninergique : *Une amie qui a pris un para entier de MDMA ne se contrôle plus : elle câline tout le monde, parle à tout vitesse, passe du coq à l'âne dans ses dialogues mais semble prendre un plaisir phénoménal. Ses yeux partent dans tous les sens, et elle veut aimer bien plus que sa condition humaine ne lui permet (Responsable d'observations en milieu festif).*

Des liens très forts entre les effets de la Mdma et la musique électro ont été décrits, comme si la substance et la musique ne faisaient qu'une seule et même molécule, que la dimension « psychotrope » et la musique électronique devenaient indissociables. Tout se passe comme si ces deux éléments se nourrissaient l'un de l'autre.

Quand j'ai pris la MD c'était en free party et du coup il y avait ce contexte musical aussi qui me portait, qui a fait que j'ai vraiment kiffé parce que j'étais devant un mur de son. Il y avait cette ambiance un peu, ces basses qui te soutiennent, qui te portent (Joe, 23 ans).

Nous avons donc pu observer qu'un certain nombre d'utilisateurs de Mdma profitent des effets hédonistes de ce produit : plaisir dans les effets ressentis et dans le partage de cette expérience éphémère et artificielle avec les autres consommateurs présents. Mais, dans le même temps, ils ont bien conscience des risques d'abus et de dépendance, et ce, quels que soient leur âge ou leur situation sociale. D'où les volontés affichées de faire des pauses, de tenir à distance le produit, c'est-à-dire de ne plus en acheter durant un laps de temps indéterminé et/ou de s'éloigner des consommateurs réguliers lors des sorties festives, avec des répercussions en termes de fréquentations.

Le problème, c'est que j'ai l'impression, moi, d'être regardée différemment, parce que je ne tape plus. Donc je suis moins invitée, on me propose moins de choses et c'est dommage (Natasha, 43 ans).

Pour ceux qui souhaitent ralentir ou arrêter, la démarche est difficile à mettre en œuvre du fait de la très forte disponibilité de la MDMA dans certains milieux festifs.

La MD, je ne vais pas en chercher forcément mais s'il y en a, je vais être plus tentée à en prendre que de la cocaïne. Parce que j'ai envie de faire la fête et ça m'aide. Enfin, ça, c'était avant, j'ai envie de m'amuser autrement maintenant (Natasha, 43 ans).

Les apparences des cristaux de Mdma se sont avérées diverses, notamment en termes de couleurs : « cristaux ronds/blancs/translucides, semblables à du verre poli ; odeur assez forte : anis, amphétamine, typique de la Mdma », « cristaux couleur cassonade », « cristaux beige clair », « cristal noir violacé, forte odeur d'anis », « poudre, de couleur brune », « cristaux blancs », ou encore des couleurs variées.

Les consommateurs déclarent des couleurs allant de transparent à blanc/beige, jaune, orangé, marron ou encore rosé. Souvent comparé visuellement à du sucre Candy pour le décrire à des non-initiés (Spiritek).

Inclure photo : « 2155_Mdma_1 »

Légende sous la photo : « Collecte Sintex n°2155 – Mdma à 54% »

Pilules : incertitude/coupes, cristaux : sécurité/pureté

En 2012, en termes de représentations, nous faisons le constat de la poursuite d'opinions assez tranchées sur les deux formes de la Mdma : les cachets étaient perçus comme étant régulièrement l'objet de coupes et les cristaux étaient plutôt réputés « purs », sans coupes et engendrant des effets forts et longs sur la durée, en lien avec des prix plus élevés (en moyenne, un cachet d'ecstasy se vendait alors autour de 5€ et un gramme de cristaux de Mdma à 40€, ou 50€, selon les quantités achetées et les prix pratiqués par le vendeur). Pour ce qui est des observations 2013, on peut affirmer que ces représentations au sujet des deux formes de cette molécule sont en tous points les mêmes.

On peut affirmer que l'usage de Mdma, particulièrement chez les jeunes d'une vingtaine d'années, commence à se banaliser. Ses usages sont en effet de plus en plus perceptibles et pour certains, très réguliers. La Mdma en cristaux jouit d'une bonne réputation, c'est une substance qui est réputée comme forte : la récurrence des discussions et le contenu des discours, à propos de ce dérivé amphétaminique en sont des indices ethnographiques prégnants. La rentabilité du produit est mise en avant pour les usagers.

40 €, ça me suffit : 10 € le para, 10 € les bouteilles pour l'apéro, trois verres en soirée et c'est bon t'es bien. C'est moins cher, les effets sont « kiffants », c'est un meilleur rapport qualité-prix-défonce! (Francky, 23 ans).

Cet usage de la Mdma plus visible, plus fréquent, c'est-à-dire qui n'est plus seulement réservé à une occasion spéciale, serait une tendance actuelle, qui ne se serait pas vue auparavant.

Q : Tu parlais en début d'entretien de popularisation de certaines molécules comme l'ecstasy ; tu parlais d'un « passage obligatoire » : qu'est-ce que tu voulais dire par là précisément ?

R : [...] Après, je ne suis pas dans la tête des gens, peut-être qu'ils se disent : « voilà, je vais juste tester cette fois-ci, pour voir ce que ça fait », ça se trouve, ça ne leur plaît pas du tout et ils ne recommencent plus jamais. Je trouve que c'est plus commun qu'avant, quoi. Avant, tu prenais de la drogue, y'a de ça 10 ans... t'étais un ouf, quoi ! T'étais considéré comme...

Q : Un marginal ?

R : Oui, c'est presque ça et aujourd'hui, ça s'est carrément généralisé (Marc, 25 ans, DJ).

Bien que la MDMA continue de jouir d'une réputation de produit pur et fort, un échantillon de MDMA vendu en cristaux, analysé via le dispositif SINTES, s'est avéré au final ne contenir que du sulfate d'aluminium et du sulfate d'ammonium (constitutifs de la pierre d'alun, qui par son apparence, peut se confondre avec certains cristaux translucides). L'utilisateur qui a cédé le produit se doutait, en le faisant, qu'il ne s'agissait pas de Mdma en ayant constaté l'absence d'effets.

A l'inverse, on peut affirmer que dans l'ensemble, les représentations sont plutôt négatives à propos des pilules d'ecstasy (confirmation d'une tendance passée) : peu recherchées, perte d'intérêt et doutes sur la composition. L'association Spiritek confirme cette vision des choses, à l'occasion d'une enquête qui portait sur ces deux formes de la molécule : « Les gens nous disaient que leur choix allait plus vers la MDMA pour une question de pureté et d'effets ; ils étaient surs d'avoir l'effet voulu, avec la MDMA, alors qu'avec une pilule, tu ne savais pas trop » (Spiritek).

De plus, il apparait que le logo présent sur les pilules d'ecstasy n'est plus perçu comme un critère de jugement de la qualité de la substance a priori (tout comme la couleur du comprimé): « Avant les logos étaient gages de qualité, de référence. Cependant, actuellement, beaucoup de consommateurs gobent sans porter attention aux logos » (Spiritek).

La méconnaissance du produit Mdma (composition, dosages, effets, risques) est mise en avant tant par des professionnels que par des usagers.

R - D'ailleurs j'ai rencontré des personnes qui ont achetées directement un parachute, à 10€ et la personne était incapable de me dire le dosage approximatif. Je disais : « ok tu as eu ces effets-là, mais il t'a mis quoi : un 0,2 ? Un 0,1 ? ». Mais aucune idée, il me disait juste : « c'était bien ! J'en ai eu pour mon argent ! » [...]

Q - Ah donc, il y a une méconnaissance là-dessus ?

R - Oui et un désintéressement, parce que c'est une question de confiance aussi un peu. « On m'a dit que c'était un trip, donc c'est un trip. Je n'ai pas besoin de savoir ce qu'il y a dedans » (Spiritek).

Q : Alors selon toi, avec la Mdma, c'est quoi le souci ? Il y a des gens qui en consomment trop... enfin comment ça se passe ?

R : Déjà, surtout, en fait, ils ne savent pas ce que c'est la Mdma, ni les effets que ça procure (Philippe, 23 ans).

Bien souvent, une manifestation de cette absence de connaissances se traduit par l'absence de lien perçue entre la Mdma et l'ecstasy (considérées comme deux drogues distinctes) : *Depuis 5 ans on observe une confusion des consommateurs sur le terme MDMA en tant que molécule et MDMA en tant qu'appellation pour les cristaux : « Moi je prends des taz mais j'ai jamais essayé la MDMA » (Spiritek).*

En milieu urbain, certains précaires nous ont affirmé que les pilules circulent dans des milieux totalement opposés au leur, destinées à des individus dans lesquels ils ne se reconnaissent pas.

S'il y en a qui font autre chose, c'est vraiment dans les autres milieux, pour les « minets ». Les pilules c'est plus les milieux des minets, quand ils font des soirées. (Vincent, 36 ans).

Pilules d'ecstasy : fortement dosées ou coupées

Pour ce qui est des pilules d'ecstasy, il y a eu peu de visibilité donc peu d'informations pour le dispositif lillois. La plupart des infos qui nous sont parvenues concernaient le milieu festif belge. Par rapport à la disponibilité des pilules d'ecstasy, on observe un retour de certains types de pilules - soit fortement dosées, soit coupées - à certains moments de l'année. Un retour progressif, surtout en Belgique et/ou lors de teknivals/festivals et/ou lors de grands événements. L'association Spiritek évoque cette tendance ainsi que la perception des messages d'alerte, dans la note qu'ils ont produite pour Trend :

Sur l'année 2013, beaucoup de messages d'alerte nous ont été relayés par diverses institutions, l'OFDT, l'OEDT, Eurotox (Association collaborative de la Communauté Française de Belgique), mettant en garde quant à des pilules d'ecstasy fortement dosées en MDM (parfois plus de 270mg).

D'autres messages d'alerte concernaient des pilules vendues comme ecstasy mais contenant de la mCPP (meta-Chlorophenylpiperazine) ou du PMMA (para-methoxy-N-méthylamphétamine).

Ces messages d'alerte sont relayés dans des lieux dédiés aux usagers de ces produits ou par le biais des réseaux sociaux.

La difficulté des messages d'alerte sur des produits surdosés en MDMA se situe au niveau de la contre-information et de l'éventuel intérêt qu'ils peuvent susciter au sein de la population usagère : « *ah enfin un produit dosé comme avant* », « *donc ces pilules-là, c'est sûr qu'il y a de la MDMA dedans* ».

Ces messages peuvent être justement l'occasion pour certains amateurs et usagers réguliers de MDMA de chercher spécifiquement ces produits car ils connaissent les dosages qui les amèneront à une potentialisation des effets.

A l'inverse, d'autres usagers nous font part de leur refus d'acheter des pilules qui sont présentées sur les messages d'alerte, préférant jeter les produits qu'ils ont et qui sont considérés comme dangereux par les centres d'analyse. Ces messages ont donc une influence duale qui n'est pas à négliger.

Pour remédier à cette dualité, à Spiritek, nous sommes attentifs à ces « Early warning » et avons décidé d'adapter les messages : nous les diffusons sans stipuler le dosage de MDMA contenu dans ces pilules pour éviter les mauvaises interprétations des usagers « Ah ouais donc si le taz il est dosé à 200mg si je le prends par moitié c'est bon ! ».

Concernant les messages qui avertissent sur la présence de mCPP au lieu de MDMA, certains usagers ne considèrent pas cela comme un problème : « quoi ? C'est bien aussi la mCPP, faut juste les prendre par quart », « si t'es mal et que tu dégueules c'est que t'en as trop pris ».

En effet, la mCPP est vue pour certains consommateurs non-réguliers comme une nouvelle drogue à part entière.

Du fait de cette proche présence de pilules réputées comme fortement dosées ou, au contraire, très coupées, c'est par des prises fractionnées que les usagers ont décrit leur manière de consommer (prendre un quart ou un demi, puis attendre les premiers effets). « *Apparemment, vu ce qui tourne récemment... tu prends un comprimé : c'est chaud, quoi !* » (Marc, 25 ans), comme le dit un de nos interviewés.

Associations de produits et fonctions associées

En termes de régulation, voici les différentes associations dont nous avons pu avoir le signalement :

Le mélange avec l'alcool a tendance à accroître les risques liés à la consommation de Mdma. Il s'agit d'une association qui est courante et assez banalisée dans le milieu festif lillois : elle pourrait faire l'objet d'une attention particulière de la part des acteurs de la réduction des risques.

La prise associée de LSD et de Mdma en cristaux apparaît comme fréquente, surtout en milieu festif électronique alternatif. Le nom donné à cette « *association explosive* », comme le dit un usager, est *Candy flip*, et provoquerait une forte excitation, une empathie et une grande énergie. L'action double sur la sérotonine des deux molécules tendrait à expliquer l'impression d'une défonce « inédite ».

Après 1 an de consommation, j'ai commencé à mélanger la MDMA et le LSD, parce que les deux combinés, j'aimais beaucoup, c'était très différent des effets que je pouvais avoir de l'un ou l'autre. [...] Je pense que c'était pour ça aussi la drogue à la base, quand j'en ai pris c'est parce que j'avais un peu envie de découvrir de nouveaux états de conscience, et de voir en fait où mon cerveau pouvait aller, vers des choses que je ne connaissais pas en fait, auxquelles je ne pouvais pas avoir accès naturellement (Joe, 23 ans).

Le nom qui correspond à l'association Mdma + champignons hallucinogènes est *Hippie flip* ; cette pratique n'a cependant pas été l'objet d'observations précises en festif cette année à Lille.

Sinon, on remarque que l'usage associé de cannabis a pour but de relancer les effets et aurait tendance à y apporter un côté plus psychédélique ; il peut aussi être utilisé en descente.

Pour ce qui est de la cocaïne, son usage par sniff serait, pour certains, comme un prélude à la consommation de Mdma, comme un premier tremplin avant d'attaquer le second, la Mdma étant décrite comme plus forte en termes d'effets, comme nous l'avons vu (mais nous avons aussi vu que certains préfèreront un usage exclusif de cocaïne + alcool, pour ne pas voir les effets de la cocaïne être masqués par quelque chose de plus fort) : « *Tu prends un peu de coke avant pour te mettre dans l'ambiance. Et après, à un moment donné, tu tapes la MD* » (Natasha, 43 ans).

A ce sujet, en termes d'appétence, il est un fait intéressant qu'on a pu recueillir dans les discours : la mise en balance de la Mdma avec la cocaïne. Des préférences se feraient de plus en plus pour la Mdma pour des questions de calcul rationnel (calcul coût/effets au profit de la MDMA), ce qui constitue une poursuite des tendances déjà observées depuis un ou deux ans.

Ils prennent de la coke aussi ces gens-là, mais ils préfèrent la MD comme moi. Mêmes raisons, meilleur rapport qualité-prix-défonce, et les effets sont plus kiffants aussi, ils sont plus forts parce qu'avec la coke, tu te sens presque sobre, les effets sont subtiles, alors qu'avec la MD, tu te sens perché (Francky, 23 ans).

Certains aussi mettent en avant uniquement les différences d'effets. Mais là encore on comprend que la Mdma provoquerait des effets bien différents, avec une certaine plus-value de par la sociabilité qu'elle engendre.

T'es dans une euphorie totalement différente de la coke. T'es beaucoup plus sociable, moins nerveux, moins speed, t'es love. T'es love, tout est beau, t'as envie de discuter, tu dances... Alors que la coke, en général, t'es beaucoup plus speed, beaucoup plus personnel (Natasha, 43 ans).

Enfin, la relance des effets peut aussi se faire plus simplement avec un peu de Mdma (*redrop*, pour « relancer le trip », comme le dit un usager), soit avec environ 50 mg (un peu moins qu'une demi-dose « standard »).

De nombreux risques pour la santé, soit immédiats, soit différés

Pour ce qui est des problèmes sanitaires/effets indésirables signalés cette année, nous avons pu recenser ceux-ci : tout d'abord, les dangers des associations courantes et répétées avec l'alcool, (parfois en grande quantités) ; cette association tend à se répéter au cours du déroulement de la soirée (qui peut durer plus de 10 heures, s'il y a after) + mélanges des alcools + épisodes d'alcoolisations massifs.

Les trous noirs / amnésies sont décrits par de nombreux usagers, qui ne se souviennent plus d'une partie de leur soirée. Ensuite, des tensions de la mâchoire, des mimiques (bruxisme) sont fréquentes, tout comme des maux de tête et/ou la vision floue. Une importante déshydratation peut survenir.

La multiplication des prises sur des courtes périodes fait que certains peuvent ne pas se remettre de leur défonce et subir des descentes trop violentes. La déprime, la fatigue, un certain état anxieux peut survenir en descente (le lendemain). Aussi, une irritation, voire une ablation de la cloison nasale peut survenir si le produit est sniffé de façon régulière. Des réactions allergiques (lèvres, gorge, visage...) sont parfois décrites, tout comme des crampes musculaires (au lendemain d'une consommation). Des effets délirrogènes/hallucinations peuvent survenir à partir de certains dosages (à partir de 400 mg) et si pas (peu) de tolérance au produit. Enfin, des effets neurotoxiques, à moyen/long terme sont également des symptômes possibles.

Amphétamines (speed)

Produit phare de l'espace festif électro, l'amphétamine, plus communément appelée « speed », est un psychostimulant qui masque la sensation de fatigue, provoque une insomnie, un sentiment de vigilance, de concentration et d'euphorie. Synthétisée dans les années 1880, son utilisation thérapeutique est aujourd'hui limitée au traitement de l'hyperactivité de l'enfant (Ritaline®), alors que ses emplois dopants et festifs se sont développés, depuis les années 1990 pour les usagers festifs.

Il n'y a pas de grandes nouveautés à relever en ce qui concerne l'usage de speed à Lille, que ce soit en termes de représentations, de profils, de pratiques, de diffusion ou de composition.

Interrogations sur les risques de dépendance

Le speed a une forte disponibilité, en forme poudre, en Métropole lilloise, même s'il est encore plus présent en Belgique (« *C'est vraiment culturel en Belgique, les amphétamines* », affirme François, 23 ans). Il est vendu en moyenne à 10€ le gramme. C'est un produit à usage festif, qui continue d'être toujours utilisé en polyusage ; il a pour fonction principale de stimuler, d'empêcher de dormir. Spiritek ajoute qu'il permet aussi à certains usagers d'être plus communicatifs (effet empathogène semblable à l'ecstasy).

Les effets du speed peuvent durer jusqu'à environ 5 heures, durée au-delà de laquelle les usagers expliquent « redescendre » (fatigue, irritabilité, tremblements, insomnie, ...). Cependant, le speed permet une consommation d'alcool sans pour autant ressentir une ivresse importante : les amphétamines (comme les stimulants en général) vont masquer les effets de l'alcool, ce qui est aussi une stratégie de certains consommateurs.

Les crispations de la mâchoire et les grincements de dents sont des effets souvent rapportés par les consommateurs. Des descriptions de prises répétées lors d'une même soirée sont souvent évoquées (certains consommateurs fractionnent un gramme de speed en 4 à 10 prises). La dilatation des pupilles est flagrante avec la consommation de cette substance.

Le fait qu'il n'y ait pas ou que peu d'effets perturbateurs, contrairement à l'ecstasy (« effet love ») ou encore au LSD (hallucinations), rassure les usagers sans pour autant évacuer les questions de la paranoïa et de la dépendance avec cette substance. Certains usagers se questionnent sur leurs usages et il n'est pas rare que les consommateurs s'interrogent sur les risques de la consommation régulière lors des weekends (« est-ce que c'est dangereux de consommer tous les weekends ? »).

Pour ce qui est des effets propres à la descente, ils semblent être ressentis différemment selon les consommateurs.

Le speed est consommé surtout en sniff mais cette année, plusieurs évocations de consommation en « para » ont été faites.

Une seule analyse a été faite dans le cadre de Sintes veille : un speed dont la teneur en amphétamines était de 41%, ce qui en fait un produit assez fortement dosé, avec une teneur en caféine toujours aussi grande que dans d'autres analyses passées (58%).

Pour ce qui est de la perception de cette substance, il existe des usagers de drogues pour qui le speed est la substance de prédilection, notamment parmi ceux qui fréquentent les boîtes

de nuit du côté belge. Cependant, ces usagers n'ont pas été directement approchés par le dispositif Trend Lille, mais plutôt par Spiritek, partenaire du réseau Trend, lors de leurs interventions. En général, c'est surtout son côté fonctionnel (être maintenu en éveil actif de longues heures par le produit) qui est le plus présent dans les discours des consommateurs occasionnels ou « opportunistes » (occasion de consommer via un don) et aussi le plus valorisé. Mais de nombreux témoignages vont aussi dans le sens d'une drogue peu appréciée, et ce pour différentes raisons, comme affirme cet usager :

Et vu que le speed c'est de la merde, ça diminue la taille de ton sexe, ça donne des gaz et des sales serremments de mâchoire, ça te ronge les narines, ça te ronge les dents (Francky, 23 ans).

Spiritek rapporte que son flyer de RDR sur le speed a connu une importante diffusion sur leurs stands de prévention en milieux festifs.

Certains problèmes de santé liés à l'usage de speed ont été cités :

Saignements de nez/irritations des cloisons nasales

Douleurs aux gencives

Descente difficile à gérer (utilisation du cannabis pour pallier ces effets de descente)

Bruxisme

Irritabilité, paranoïa et dépression (à forte dose/grande fréquence d'usage).

Méthamphétamine

Drogue historiquement consommée aux USA, elle y est appelée *meth*, *crystal meth*, *crystal*, *ice* ou encore *Tina* (*yaa baa* en Thaïlande, sous forme de comprimés). En France, ainsi que dans le Nord-Pas-de-Calais, il est très rare de pouvoir atteindre les consommateurs de méthamphétamine. Ce manque de discours et d'observations est directement à relier à la rareté de ce produit, qui, s'il est accessible, est vendu à plus de 100€ le gramme.

En 2013, des échos ont été relayés par l'association Spiritek à propos d'usages de métamphétamine durant des afters (sans plus de précision ou de détails : des « bruits de couloir »).

Cette substance a aussi été mentionnée comme présente dans deux festivals de musiques électroniques alternatifs, dans le Nord et en Belgique (lors d'un festival tribe. **La tribe est un genre proche de l'Acid techno ou de la Techno hardcore, elle est directement issue du mouvement Free Party).**

Le site Trend de Lille reste donc attentif à cette question et à la possible présence de méthamphétamine sur son territoire.

Hallucinogènes

LSD

En 1943, le chimiste suisse Albert Hofmann (décédé en 2008, l'inventeur du LSD en avait encore vanté les utilisations thérapeutiques possibles lors d'un symposium organisé à Bâle en 2006 à l'occasion de son 100^e anniversaire) isole et teste le LSD 25 tiré de l'ergot du seigle, un champignon parasite. Il vient de découvrir le puissant hallucinogène qui connaîtra un franc succès dans les années 1960, pendant la vague "psychédélique".

Le LSD (trip, acide, buvard, carton, toncar, goutte, gélatine, gélat') est diffusé sous forme de buvard, carré de papier sur lequel une goutte est déposée, de gélatine ou gel (vendue sous une fine pellicule se délitant une fois placée en bouche) et de goutte (forme liquide).

Une diffusion qui reste circonscrite...

D'un point de vue global, les usages de LSD à Lille semblent conserver un certain dynamisme ; on le retrouve dans les discours des usagers, même s'ils n'en prennent pas, ils en parlent : c'est une substance qui possède une forte mythologie associée à son image, ses effets, la « philosophie » qui gravite autour. La disponibilité du produit est assez grande, comme nous allons le voir. Néanmoins, malgré l'engouement certain qu'il ne manque pas de véhiculer, on ne peut pas non plus parler de « retour du LSD », car les observations de terrain n'ont pas donné lieu à des variations marquantes cette année : son usage se poursuit au sein de groupes qui ont à peu près les mêmes caractéristiques sociologiques et culturelles (même si une interrogation sur sa possible diffusion à d'autres publics, plus inhabituels en termes de profil, pourrait être soulevée et mériterait une attention particulière, au même titre qu'un produit comme la kétamine, par exemple).

En termes de disponibilité du LSD, il a pu être montré par le passé qu'elle était assez inégale, et marquée par des variations saisonnières : en fonction de la typologie des événements (concert, festival, événement populaire...), le type de soirée/musique (moins d'accessibilité en milieu électro commercial, accès à des réseaux plus propices en soirée trance/goa) ou encore selon certaines périodes de l'année (plus de LSD en été, période de grands festivals en plein air).

C'est un produit qui reste pourtant globalement disponible, davantage sous la forme de buvards/cartons déjà préparés qu'en gouttes (moins visibles, même si des observations ont pu se faire tout de même). La provenance des gouttes de LSD/cartons la plus citée est celle des Pays-Bas, notamment Rotterdam (voire parfois aussi Amsterdam).

L'achat et l'usage se font bien souvent en groupe : quelques usagers décident à l'avance qu'une soirée serait propice à l'usage de LSD (critères : type de soirée/musique/lieu). L'un d'eux a un ou des contacts susceptibles d'en vendre et c'est donc lui (parfois seul ou accompagné des autres) qui va aller directement au domicile de ce vendeur (usager-revendeur dans beaucoup de cas) et acheter autant de cartons que commandés par les membres du groupe. Bien souvent, celui qui effectue l'achat est également celui qui va

ensuite prodiguer des commentaires (rapporter le discours du vendeur sur l'origine du produit, sa puissance présumée, son dosage...), conseils d'usages du carton, à ceux qui s'y connaissent moins.

Les appellations des cartons de LSD les plus entendues en 2013 : Dauphins bleus / Hoffmann / Gandalf / Shiva / Alice / Nintendo / Buddha.

Il a pu être déterminé que le dosage le plus répandu des cartons de LSD à Lille serait de 90/100 microgrammes ; en fin d'année 2013, plusieurs sources laissaient penser que des cartons fortement dosés circulaient à Lille et étaient accessibles assez facilement. Aussi, une notion importante est apparue, surtout en termes de représentations : celle de « bien prendre les cartons au milieu » de la feuille de buvards, car c'est dans cette zone qu'ils seraient les plus concentrés en principe actif :

Comme le premier carton n'a « rien fait », le vendeur lui fait cadeau du suivant. Il précise pour les cartons choisis : "je les ai bien pris au milieu" (Notes ethnographiques, décembre).

... à certains usagers des milieux électro alternatifs

Les consommateurs de LSD sont traditionnellement des usagers de drogues qui fréquentent les milieux festifs psychédéliques (où sont diffusés des sous-genres d'électro comme la psytrance, la goa, la full-on...). Il est difficile de décrire les consommateurs en termes d'âge, car il peut s'agir autant d'usagers d'à peine une vingtaine d'années que d'individus bien plus âgés, mais qui ont souvent pour point commun d'avoir déjà expérimenté d'autres drogues auparavant, que ce soit du cannabis, des amphétaminiques (speed, Mdma) ou des hallucinogènes (champignons hallucinogènes, mescaline, cactus...).

Le LSD est généralement consommé par un public ayant déjà consommé d'autres produits (alcool ou cannabis au minimum), il est extrêmement rare de rencontrer une personne qui essaie le LSD avant toute autre chose ou une personne qui ne consomme que du LSD. Cependant, il est difficile de décrire un consommateur type dans la mesure où jeunes et vieux, garçons et filles, étudiants, chômeurs ou travailleurs en consomment (Spiritek).

Ainsi, en 2013, nous avons pu rencontrer majoritairement des personnes d'une vingtaine d'années, mais aussi certains à peine majeurs, qui l'ont expérimenté ou qui en poursuivent l'usage avec une fréquence modérée, mais aussi des trentenaires qui reconsumment des « cartons » après plusieurs années d'arrêt (3 exemples de ce cas de figure cette année).

Le statut social de ses adeptes est lui aussi large : cela va de l'étudiant en université au chômeur de longue durée en passant par le salarié doté d'une vie professionnelle insérée. Cependant, c'est tendanciellement auprès des étudiants fréquentant les milieux festifs alternatifs que nous avons pu obtenir le plus de témoignages pour ce rapport.

En termes de préférences musicales et culturelles, on trouve des usagers de LSD dans beaucoup de milieux électroniques (même si ce milieu de l'« acide » était connu pour être aussi lié aux punks anarchistes dans les années 70/80) ; les milieux psytrance étant les contextes festifs électro les plus propices à l'intérêt pour le LSD.

Je pense que c'est une drogue qui touche un petit nombre de personnes mais issues de pleins de milieux différents, ça ne touche pas que les gros teuffeurs qui vont écouter de la hardtek mais aussi, je ne sais pas, des intellectuels, des gens qui veulent arriver à une certaine

réflexion, qui veulent un peu sortir de leur état de conscience habituel pour pouvoir réfléchir d'une nouvelle manière. Donc je pense que c'est une drogue qui touche beaucoup plus de... une plus large catégorie de population, mais assez restreint quand même (Joe, 23 ans).

Le réseau TREND décrit les usagers de LSD comme étant intégrés à des groupes de connaisseurs : des gens qui se caractérisent par une appétence spécifique pour l'ensemble des hallucinogènes, qui ont accès à de micro-réseaux d'usagers-revendeurs, qui n'ont généralement pas énormément de « clients » (même si ce terme ne correspond pas à la relation qu'entretiennent généralement celui qui procure le carton et celui qui le consomme), et qui savent anticiper l'acquisition du produit. En effet, il est rare d'avoir des opportunités récurrentes et immédiates d'accès au LSD ; cela se fait plutôt sur commande, quelques jours à l'avance.

Q - *Et ça, le retour du LSD, c'est récent quand même ?*

R - *Je ne sais pas si c'est un retour parce que ce n'est pas comme si c'était en masse non plus, mais ça reste disponible. C'est pas quelque chose qui va forcément être en soirée. En général, dans la soirée même, c'est plus quelqu'un qui va arriver : « venez, j'ai plein de MD, qui en veut ? ». C'est plutôt rare que ce soit : « j'ai plein de LSD, qui en veut ? ». Par contre, sur commande, tu peux en avoir facilement. C'est plus dans ce sens-là (Spiritek).*

Si certaines drogues semblent pouvoir être consommées sans contexte défini préalablement, comme cela semble être le cas pour un stimulant comme la cocaïne par exemple, le LSD fait plutôt partie des substances dont l'usage est généralement encadré par le groupe : une ambiance musicale spécifique, un contexte environnemental favorable, la présence d'amis proches en contexte privé seront autant d'éléments qui pourront motiver la prise de LSD.

Les amphét' et la MD c'est différent, mais le LSD tu peux en prendre dans un milieu qui est posé, plus calme, mais du coup c'est pas pour les mêmes raisons. Le LSD tu peux en prendre en milieu festif, il y a la musique qui fait que tu débordes pas de ton trip mais tu le kiffes quand même, alors que dans des milieux qui sont plus posés là c'est vraiment axé sur le visuel, ce qui va se passer dans ta tête et comme il n'y a pas de musique qui bloque un peu tes pensées, tu laisses libre court à ton imagination, et du coup tu pars plus loin mais tu vis pas du tout le même trip. Le LSD, je pense pas que ce soit une drogue à consommer, les premières fois, en milieu festif (Joe, 23 ans).

Certains préféreront prendre ce produit en milieu clos, tout seul, pour vivre une expérience plus introspective et mentale.

Mais les conditions décrites comme étant les plus satisfaisantes par rapport à l'usage de ce produit restent les contextes extérieurs, en festival ou en vacances, en contact avec la nature, près d'un plan d'eau... Ce sont des conditions pensées comme idéales par un grand nombre de consommateurs de LSD.

Dosages et sentiment de contrôle

Les discussions avec les usagers de LSD sont sans équivoque : c'est la prise fractionnée qui est la plus usitée. Le carton est consommé par quart, ou par demi ; Spiritek apporte des éléments d'explications sur ce constat :

Q - Est-ce que les prises fractionnées des cartons sont fréquentes ou souvent c'est : le carton ou rien ?

R - Le côté fractionné est très très fréquent. Je pense même que les gens qui prennent le carton en entier sont plus rares que ceux qui les fractionnent.

Q - Ok, et c'est la même chose que tu sois expérimentateur ou habitué ?

R - La différence va se faire entre le quart et le demi, en général. Je rencontre moins de gens qui prennent le carton en entier, surtout dans le milieu festif en général ; c'est vrai que les gens ont quand même une certaine méfiance vis-à-vis du LSD et ils savent qu'un carton en entier peut être difficile à gérer, par rapport à la foule. Par petits bouts, c'est plus facile à maîtriser.

C'est donc cette sensation de gestion des effets qui serait la raison principale de cette modération des prises. Ce type d'usage peut être qualifié de rationnel : peu de produit suffit à prolonger les effets psychotropes recherchés par la personne.

C'est sûr que ça fait un peu genre je me la pète mais quand je vois les gens qui sont tout déchirés, qui reprennent des trucs, moi j'ai juste pris deux cartons et pendant deux jours, je fais la fête tout en pouvant continuer à parler, à avoir des idées claires, de la motivation, sans vouloir reprendre du speed ou je ne sais pas quoi... (Philippe, 23 ans).

Mais en réalité, il est un peu difficile pour l'utilisateur de savoir et de pouvoir dire qu'il a vraiment pris un « vrai quart » ou un « vrai demi » : le carton de LSD est de petite taille et donc l'utilisateur en arrache un bout avec ses dents, et lorsqu'il n'en reste que ce qui est censé être « un demi », par exemple, il n'est pas rare que la personne prenne le reste, sans se soucier d'en encore le diviser (lorsqu'elle avait prévu de tout prendre au cours d'une session de consommation).

A l'inverse, certains consommateurs de LSD espèrent mieux contrôler la quantité qu'ils prennent, dans la mesure où ils se retrouvent dans un environnement privé - en appartement, entre personnes connaisseuses, dans une soirée festive où le contrôle social est inexistant - pour pouvoir découper leur carton avec un mini-ciseau, de manière beaucoup plus précise.

L'usage fractionné de l'acide est donc perçu comme étant la façon raisonnable de faire (à l'échelle de cette drogue dosée en microgramme). La maîtrise de son état est un élément important, or l'usage de LSD a tendance à mettre à mal ce sentiment : « *J'aime pas quand je ne maîtrise pas* » (Pierre, 26 ans).

Les appréhensions dues à la méfiance, peuvent disparaître au bout de quelques expériences, si bien que le recours au LSD peut devenir plus fréquent et son usage moins ritualisé.

Parce que ça a des effets quand même bien particuliers et quand, à la suite de quelques expériences ça a plu, il n'y a plus cette crainte que peuvent avoir certains avec le LSD, donc après, ça devient un produit intéressant pour eux. Je connais des petits groupes de personnes qui sont à la recherche assez fréquemment de ça, quoi (Spiritek).

Dans le même ordre d'idée, il y a effectivement des usagers plus habitués aux effets du LSD et qui vont en consommer un carton en entier, voire parfois plusieurs d'un coup. Ces consommateurs sont dans une recherche de sensations extrêmes, qui peuvent aussi relever d'une volonté d'introspection, vécue comme une sorte de guérison de l'esprit, comme l'explique bien cet usager, dont le LSD est la substance de prédilection :

T'as conscience d'être trippé, mais c'est pas délirant pour un sou... enfin si : quand tu te prends vraiment beaucoup de cartons d'un coup, il y a une grosse montée, on va dire que pendant quelques heures, t'existes pas, quoi. Tu fonds réellement, tu n'as plus d'ego, tu peux te remettre en question à fond. C'est ça le truc : à petites doses, c'est amusant, à plus grosses doses, ça permet de répondre à des questions internes (Philippe, 23 ans).

Dépersonnalisation, dissolution de l'ego, forte remise en question, interrogations existentielles : pris dans ces proportions-là, le LSD peut faire entrer dans une autre dimension, où les effets habituels, ressentis avec un quart ou un demi-carton, vont ici être amplifiés. Dans ce contexte mental, la frontière avec le fameux « bad trip » est mince.

Enfin, il y a les personnes que nous pouvons qualifier de « pac man ». Elles usent et abusent du produit sans méfiance et en combinaison à d'autres substances (principalement l'alcool) jusqu'au point où elles ne gèrent plus. Ces « pac man » recherchent l'état de déconnexion totale avec la réalité (Spiritek).

Ces usages chroniques/répétés (notion de *redrop*, comme c'est le cas pour d'autres drogues) sont toutefois très peu présents dans les observations de terrain. Pour ceux-là, le caractère exceptionnel de la prise n'existe plus ; ces individus habitués dédramatisent, désacralisent totalement la prise de ce produit. Il faut aussi préciser ici que la tolérance au LSD est particulièrement forte, et que celui qui en fait un usage répété va devoir augmenter les quantités prises pour en ressentir pleinement les effets.

L'unité de compte ne se fait pas seulement en termes de nombre de cartons, mais aussi par rapport à la forme en goutte (plus rare, en termes de visibilité), où une prise de deux gouttes équivaut peu ou prou à deux cartons. Une perte totale des repères est décrite ci-dessous :

R a choisi d'avalier 2 gouttes en une seule fois. 3 heures plus tard, devant la puissance des effets, il s'est incliné : ne sachant plus percevoir ni interpréter la réalité, il s'est mis à pleurer et à agir comme un enfant effrayé (Responsable d'observations en milieu festif).

Observée durant l'année auprès de groupes (étudiants ou non) d'une vingtaine d'années, la pratique du « totem » ou « verre magique » (soit deux appellations employées par deux groupes distincts qui ont pu être entendues) consiste à mettre des buvards et/ou gouttes dans une bière qu'on fait tourner dans un groupe.

Dilution de 2 cartons de LSD dans un verre de bière + 2 gouttes. Remettre de la bière au-dessus à 3 ou 4 reprises pour que la consommation collective puisse se poursuivre (pour une dizaine de personnes, certains en buvant plus que d'autres) (Notes ethnographiques, soirée de la Braderie de Lille).

On comprend bien que la dose ingérée est, avec cette technique, très difficile à évaluer, l'impression de contrôle est donc moins évidente et les effets peuvent surprendre l'usager.

D'autres usagers affirment qu'une fiole de LSD, une fois vidée après consommation, peut être remplie avec de l'eau deux à trois fois et faire encore effet (qui est moindre, mais qui existe).

Effets psychédéliques et cycliques

D'après les observations et les témoignages, le LSD procure une attention accrue, une sublimation des sens et des sensations. Il permet de ressentir les énergies ambiantes, les « bonnes » et les « mauvaises ondes ». La longueur de ses effets est variable, mais cela peut durer jusqu'à 24h. Ses effets stimulants (voire euphorisants) sont à la fois d'ordre personnel/mental et ouverts aux autres (ambivalence). Une certaine lucidité/clairvoyance est décrite : l'utilisateur conservera des souvenirs des événements de la soirée, si tant est que le LSD soit pris sans autres produits autour.

Selon un enquêté, il y a une légère différence entre les effets de la goutte et du carton :

Le carton ça va faire une montée vachement plus cash qu'une goutte. Une goutte c'est un peu plus long à s'installer mais c'est plus long aussi à descendre, enfin tu vas sentir que t'es perché plus longtemps qu'avec un carton. Un carton il va monter cash, pendant deux heures tu vas être content et après tu vas vachement plus redescendre, tu vas faire : « bon là j'en reprends un autre, allez c'est parti ! ». Alors qu'une goutte... bon, si c'est pareil, enfin ça va monter mais ça s'installe progressivement (Philippe, 23 ans).

Le LSD provoque différents types d'hallucinations : visuelles, sonores, mentales...

Un des membres hallucine sur une tâche sur un mur, il prévient son ami qui a aussitôt une vision similaire. L'hallucination est très précise et élaborée : un visage de profil qui se retourne, sourit et place son doigt devant sa bouche. L'effet les prend un peu de cours mais reste plutôt "mental" (Responsable d'observations en milieu festif).

Ainsi, Paul, 32 ans, dans un trip report, affirme qu'il fait plus « attention à la musique » et qu'il ressent mieux la « subtilité des sons électro-dub ». Ce rapport à la musique est très présent ; il est un élément important du trip à l'acide.

Q - Le rapport à la musique ? Il y a quelque chose qui change ?

R - Oui toujours, l'impression de... Je ne sais pas comment dire... Ça sublime les sens, un peu... On va faire beaucoup plus attention à plein de petits détails, dans la musique, où alors on va beaucoup plus facilement entrer en transe ou l'impression de monter... (François, 23 ans).

Le LSD a la capacité de faire accéder à un nouveau niveau de conscience/nouvel état d'esprit.

A Lille, j'ai vraiment pris une claque, parce que j'avais jamais testé du LSD aussi fort [...] ça m'a fait découvrir des trucs, réfléchir à des trucs auxquels j'avais jamais pensé avant. Ça m'a ouvert les portes de la conscience, pour reprendre Aldous Huxley. Enfin, ça m'a ouvert de nouvelles perspectives un peu dans la découverte des choses, ma vision du monde en fait (Joe, 23 ans).

Ce qui est clairement décrit et qui est une des caractéristiques des effets du LSD, c'est le côté « cyclique » de ceux-ci, imprévisible : ça vient, ça repart (effet « montagnes russes »), c'est-à-dire que l'utilisateur croit en être sorti mais l'effet semble toujours revenir.

Et parfois je revenais à moi et j'étais là : « c'est bien, je suis revenu », mais deux secondes après je repartais, c'était incontrôlable, je pense que pendant 4-5 heures ça été vraiment incontrôlable (Joe, 23 ans).

On a aussi souvent entendu cette année que le carton consommé « n'a rien fait » (pas d'effets ressentis). Cela interroge souvent les usagers pour deux raisons : d'abord le LSD a la réputation d'être un produit non coupé, pur. Ensuite et surtout il est connu pour ses effets forts et très longs. Aussi, l'absence d'effets est souvent l'objet d'interrogations, d'un réel étonnement.

Une des explications émanant des usagers pourrait être que les gouttes doivent normalement être appliquées/dispersées sur l'ensemble de la feuille de buvards et que certains n'en auraient pas été imprégnés, d'où l'absence d'effets (d'où cet intérêt de les prendre au milieu de la feuille). D'autres modes de confection sont décrits, comme celui de plonger la feuille dans le liquide, contenu dans un bac, avant de la ressortir.

Lors d'une prise de LSD, le caractère aléatoire des effets peut résulter, pour certains, d'appréhensions, d'interrogations ; or cette appréhension, en ce sens qu'elle provoque une tentative de contrôle des effets, peut être à l'origine d'un bad trip. C'est pourquoi beaucoup avancent l'idée que c'est le lâcher prise qui permet d'éviter ce bad trip et surtout de profiter pleinement des effets. Les deux citations ci-dessous illustrent ces deux attitudes opposées :

Je me dis que je ne reviendrais jamais [...] je pensais tout le temps à ça et une partie de mon cerveau a essayé de lutter contre les hallucinations, alors que c'est impossible [...] à partir du moment où tu te poses cette question, je pense que tu peux vraiment finir très mal [...] ça tourne en boucle, ça s'amplifie, et du coup tu flippes en fait, c'est pour ça que beaucoup de gens ne reviennent pas de leur trip (Joe, 23 ans).

Souvent au LSD, le truc c'est qu'il faut avoir confiance, donc il faut les voir les signes et... rouler dedans ! Et quand tu te laisses bercer par le LSD, tu passes une putain de soirée (Philippe, 23 ans).

Drogue souvent utilisée en polyusage, le LSD n'en est pas moins décrit comme une drogue qui « fait l'effet de toutes les drogues », c'est-à-dire dont les effets sont si envahissants et qu'ils engendrent une expérience si forte pour l'utilisateur (notion de *trip* : l'utilisateur est plongé dans une sorte de film pendant plusieurs heures) qu'ils pourront suffire au sentiment de plaisir ressenti par celui-ci.

Les effets du LSD se suffisent à eux-mêmes, c'est une « omnidroque » : à peine bu quelques gorgées d'alcool (bière) et fumé 3 taffes de cannabis en l'espace de 4 heures... Même pas l'envie. Reposer des space cake après avoir cru que c'était des gâteaux "normaux" (trip report, Paul, 32 ans).

Le rapprochement des effets du LSD et des champignons hallucinogènes est souvent mis en avant ; ici un usager y voit tout de même des différences notables :

Q - On rapproche souvent le LSD des champignons hallucinogènes. Est-ce que tu dirais la même chose ?

R - Oui et non [...]. Parce que les champotes, ça fait vraiment un trip guidé : ça commence, t'as un truc qui t'envahit... C'est les champotes qui viennent faire leur délire, quoi. Alors que le LSD, c'est : tout vient de toi ; c'est toi qui crée le délire, c'est même toi qui crée le fait de ne pas tripper (Philippe, 23 ans).

En prise combinée, ces deux substances - LSD et champignons hallucinogènes - auraient pour effet de potentialiser leurs effets visuels et sonores respectifs.

L'association avec la MDMA (appelée *Candy Flip*, et dont nous avons déjà parlé dans le chapitre consacré à la MDMA) s'avère assez pratiquée ; un usager souligne l'attention particulière qu'il faut accorder au ratio de l'un et l'autre de ces produits :

Je sais que la MD et le LSD c'est une bonne combinaison pour moi, mais je pense qu'il faut savoir les doser, ne pas faire son malade, c'est-à-dire que si tu sais que tu vas consommer les deux, t'évites de prendre un carton entier de LSD et puis te déglinguer avec 0,2 de MD derrière. Tu vas faire ça avec plus de parcimonie. Soit tu prends plus de LSD, soit plus de MD, ou l'équivalent des deux petit à petit, mais tu ne vas pas mixer les deux comme un bourrin (Joe, 23 ans).

L'avant et l'après LSD

Le LSD est une drogue dont l'expérimentation marque un passage dans la « carrière » du consommateur, un moment-clé : est décrite la sensation d'« *un avant et d'un après* ». Une expérience marquante pour nombre de consommateurs. En effet, comme nous l'avons vu, le LSD possède une place à part dans la panoplie des drogues, statut entre autres acquis par son image de « drogue qui fait peur » (peur de rester bloqué, peur du bad trip), comme l'a déjà montré le dispositif Trend par le passé.

Les manières de penser ce produit sont multiples.

Le LSD peut être perçu comme une drogue du partage au sens propre : peu de rapports monétarisés, beaucoup de dons observés....

Il prévient les autres membres du groupe, puis d'autres amis d'un groupe extérieur, achète pour tout le monde et distribue aux volontaires. Il "aime faire plaisir aux gens, être le papa, un peu", selon ses dires. Ce que tout le monde apprécie. A présent, chaque membre du groupe a sa drogue en poche (Responsable d'observations en milieu festif, soirée électro/trance).

...mais aussi au sens figuré : partager des moments avec des proches (sorte de communion) : « *tripper avec des gens* » « *faire plaisir* » « *Sans doute mis en confiance par une bonne ambiance, ou parce qu'un grand nombre de ses amis étaient présents* », sont par exemple des expressions qui ont été dites.

Cette idée de communion n'est pas sans rappeler le côté enthéogène/spirituel de cette substance, qui est également relevé.

Il y a les consommateurs qui considèrent le LSD comme une substance qu'il faut respecter de par son côté spirituel. La notion de voyage est souvent évoquée, certains consommateurs considèrent même le bad trip comme une expérience riche d'enseignement (Spiritek).

Le LSD, ça m'a presque fait croire en Dieu [...] Quand tu es en montée de carton, tu les vois les choses [...]. C'est des trucs qui ont l'air un peu spirituels ou des signes (Philippe, 23 ans).

Risques associés

En dehors des effets néfastes, d'un point de vue psychologique, certains autres risques, notamment en lien avec la consommation d'alcool associée sont relevés :

Comme pour le cannabis, nous avons pu observer des problèmes légers comme des baisses de tension ou de glycémie, pouvant aller jusqu'au malaise et une perte de connaissance.

La majorité des problèmes observés sont pour des consommateurs ayant pris du LSD en combinaison avec l'alcool. Lors d'une consommation combinée d'alcool et de LSD, nous avons pu observer des problèmes comme des pharmaco psychoses, des bouffées délirantes, de la paranoïa, et des bad trips de manière générale. On observe plus de problèmes lorsque le LSD est combiné à d'autres substances, ou lorsque le consommateur n'a pas d'expérience ou a consommé une trop grande quantité de produit. Le manque de sommeil est aussi un facteur de bad trips (Spiritek).

L'association avec l'alcool a aussi tendance à flouer l'intensité des effets propres au LSD ; à placer la personne qui la pratique dans un « entre deux », puisque l'alcool qui aura tendance à masquer les effets du LSD.

Enfin, il y a aussi les risques d'états de choc, suite à un bad-trip, qui doivent être intégrés et pris en compte dans la manière de consommer.

On ne consomme pas des psychédéliques comme on consomme une drogue plus classique : les risques de faire une expérience désagréable à l'extrême, avec traumatismes à moyen et long terme, ne sont pas négligeables (Responsable d'observations en milieu festif).

D'autres consommateurs, qui ont vécu ou qui connaissent quelqu'un qui a fait un bad trip se méfient de la substance au point de ne plus vouloir en prendre dans le futur. Ceux-là préféreront généralement la MDMA ou des substances un peu plus facile à gérer du point de vue psychique (Spiritek).

CHAMPIGNONS HALLUCINOGENES

Les champignons hallucinogènes, aussi appelés « champis », « champignons magiques », ou encore « magic mushroom », sont des champignons possédant des propriétés hallucinogènes et enthéogènes. Il existe de nombreuses variétés de champignons hallucinogènes dont la plus commune est le psilocybe. On en trouve en France, à l'état sauvage, mais ils sont le plus souvent importés de l'étranger. Ils sont consommés pour leur capacité à provoquer des hallucinations visuelles, auditives, tactiles ou synesthésiques (Phénomène neurologique par lequel deux ou plusieurs sens sont associés : par exemple, les sons sont vus, les images sont entendues.)

En 2013, il n'est pas à noter de nouveauté concernant les champignons hallucinogènes. Ils sont toujours consommés occasionnellement par des amateurs d'expériences psychédéliques, souvent des consommateurs d'hallucinogènes par ailleurs. Cette minorité d'utilisateurs en faisant usage provient principalement du milieu festif alternatif et sont plutôt jeunes (entre vingt et vingt-cinq ans environ).

Les noms relevés cette année sont à peu près identiques -mexicains, hawaïens, équatoriens, colombiens, cubensis, « golden teacher », ...- et correspondent à ceux vendus sur les smart shops sur internet ou à l'étranger. Des témoignages d'utilisateurs de truffes ont également été relevés.

Les champignons seront plutôt consommés comme un « extra » pendant une soirée. Une attention particulière est accordée au contexte dans lequel se fait l'usage, afin qu'il soit propice à une gestion aisée des effets. C'est pourquoi, cet usage se fait le plus souvent dans un cadre privé, entre amis. Dans ce cas, une fois les effets installés, une attention particulière sera accordée aux éléments de décors.

Puis après les éléments extérieurs nous ont vite débordés, donc on s'est rapatrié à l'intérieur de la maison, on a mis un bon CD [...], c'était la compilation « Buddha Bar ». Et donc la grosse montée, la décoration de chez moi était assez... on ne va pas dire psyché mais on voyait pas mal d'illusions, derrière, il y avait des tableaux assez abstraits et là... Les tableaux, avant, l'art en général mais l'art abstrait plus particulièrement, ça me passait au-dessus, vraiment je n'y comprenais rien. Je me disais : "moi aussi je peux faire la même chose et le vendre cher". (Francky, 24 ans)

D'autres avancent que l'expérience de consommation de champignons hallucinogènes est à faire en extérieur, à la campagne ou en forêt afin de profiter au mieux des effets du produit. Cet attrait pour l'usage en pleine nature est à rapprocher des représentations liées aux champignons : en opposition totale avec les drogues de synthèse et les NPS, les champignons sont considérés comme des produits naturels, donc sûrs dans leur composition. Ils sont appréciés des individus proches de la nature et beaucoup parlent régulièrement d'aller effectuer des cueillettes dans les campagnes flamandes (où on peut les trouver relativement facilement), mais en réalité, peu de jeunes lillois le font effectivement, notamment parce que cela nécessite une connaissance technique des différentes sortes de champignons présents dans nos écosystèmes.

Les perceptions concernant les truffes sont quant à elles en opposition dans les discours : certains affirment que les truffes sont « dangereuses », parce que beaucoup plus puissantes que les champignons et d'autres, au contraire, affirment que les truffes « ce sont les variétés les moins fortes ».

Bah c'est des truffes, des granulés de champotes. Et moi je trouve que c'est plus fort que les champignons. [...] Parce que les champignons, c'est de la psilocybine, qui à l'intérieur est dégradée en psilocine et donc on trippe à la psilocine et dans les truffes, il n'y a pas de psilocybine, c'est 100% psilocine. [...] C'est pour ça qu'aux Pays-Bas, ils vendent 15 g de truffes fortes, qui sont une bonne variété, ça fait à peu près 2 ou 3 g de champotes. En champis frais, ça ferait à peu près 20 g voire 30 g de champotes. J'en ai déjà parlé avec des gens, on s'est dit : « les truffes, c'est dangereux ! Ca bombarde trop loin ». Surtout que la montée est vachement cash, donc directement, t'es mentalement pris. Là tu sens vraiment le délire qui s'installe ; c'est la grosse différence avec les champis. [...] Les truffes je me rappelle que c'est avec ça que j'ai badé les premières fois : t'entends vraiment ton inconscient qui te parle et il te tabasse la gueule pendant 3 heures... ! (Philippe, 23 ans).

D'après certains usagers, les truffes ne valaient pas le coup car il fallait en manger une importante quantité pour ressentir des effets (Responsable d'observation milieu festif, soirée en festival)

Pour se procurer des champignons hallucinogènes, ou des truffes, les usagers mobilisent principalement leur proche réseau festif ou en achètent directement sur internet. Dans de rares cas, certains en ramènent de voyages aux Pays Bas. Enfin, une minorité –mais ce cas nous a été plusieurs fois rapporté en 2013- s'est procuré sur internet un kit permettant de faire pousser directement chez soi. Le prix est abordable et la technique semble relativement simple : sur les sites spécialisés, il est possible d'acheter un kit « tout compris » de « champiculture » pour une somme allant environ de 20 à 80 € selon le type de matériel fourni et la variété de champignons désirée.

Pour donner un exemple, voici le descriptif d'un kit premier prix à 22 € :

Ce petit kit de culture pour champis mexicains est un des kits de culture les plus faciles actuellement disponibles sur le marché. Avec ce kit vous pourrez cultiver vos champis sans connaissances supplémentaires ou équipement spécifique. Le kit comprend un sachet de substrat colonisé avec les fameux champis mexicains, une des variétés de champis les plus consommées dans le monde. Pourvu que vous suiviez bien les instructions, ces champis peuvent produire plusieurs récoltes permettant d'obtenir une récolte totale de 200 à 300 grammes.

Le descriptif laisse bien espérer une récolte aisée et conséquente, quel que soit le niveau du futur « cultivateur ».

Q - Du coup, il n'y a pas vraiment de bénéf pour le mec qui vend ça ?

R - Si !

Q - C'est vrai ?

R - (Rires) Si, il se fait des couilles... !

Q - En fait, ça vaut que dalle, quoi ?!

R - Avec un gros kit, qui coûte 40€, il peut en tirer un kilo de champotes frais. Souvent c'est 500/600 grammes.

Q - Les kits en vente sur internet ?

R - Oui.

Q - En fait, c'est quasiment aussi rentable que vendre de la cocaïne ?!

R - Oui, c'est même plus rentable. Parce qu'en plus, il y a une technique qui existe c'est le PF-TEK (pour « Psilocib fanaticus technics »), où c'est toi qui fais tout, c'est toi qui fait le pain, qui colonise, qui stérilise, et ça coûte 50% moins cher et tu peux faire des trucs comme ça, qui font 10 kg de champotes (Philippe, 23 ans).

Trip report (récit d'expérience) aux psilocybes cubensis présumés "colombiens"

Set: Je suis un homme de 23 ans et je pèse 60kg. J'étais avec un ami (G) ayant un an de plus et pesant environ 70kg. J'ai pris 2g de champi (achetés et non pesés) et mon ami en a pris la moitié. Je suis un habitué des psychédéliques (plus d'une trentaine de trip, comprenant beaucoup de fois les champis et le LSD, parfois un 2cx ou un -DMT), et des stimulants (MDMA principalement).

Setting: Une soirée psytrance/hardcore, dans une cave, puis un after, le tout en ville. Nous connaissons peu de gens, à part quelques uns de nos amis qui nous accompagnent. Nous sommes déjà bien alcoolisés (certainement plus d'1g/l de sang) au moment de l'ingestion.

1h30: Nous achetons et mangeons 1g de champi chacun, une heure avant la fin du son. J'achète un autre gramme que je garde pour plus tard, car 1 seul gramme de cubensis procure un effet assez léger et j'ai bien envie de pousser le trip un peu plus loin.

2h: Je commence à ressentir une légère euphorie et un début de bodyload (tension physique) quand le son s'arrête. Une "pote de potes" nous propose d'aller en after à l'autre bout de la ville. Nous acceptons, sachant que d'autres de nos amis seraient là-bas. La route me paraît très longue et très confuse, et G et moi commençons à débiter des conneries à la pelle. Mon œil droit pleure comme jamais et G a une épaule plus haute que l'autre. Je ris intérieurement de ma propre constatation.

2h45: Nous arrivons à l'after, les hôtes écoutent du hardcore et du métal à fond. Des « métalleux » avec de la peinture fluo sur le visage nous traitent de puceaux, ce qui nous place entre incompréhension et hilarité. Un pote me tend une bière, et ce geste me paraît d'une bonté sans limite. J'ai très peu de souvenirs de l'heure qui suit, si ce n'est des discussions sur la drogue, la musique et sur un canapé qui aurait le pouvoir d'aspirer et de démotiver quiconque s'assoit dessus. Curieux.

3h30 (environ): J'attaque mon deuxième gramme de champi. Une amie me signale avoir remarqué que moi et G passions notre temps à "grignoter". L'image d'un rongeur sous hallucinogène me vient immédiatement à l'esprit. Nous continuons de déambuler dans la maison et le deuxième gramme commence à monter comme un troupeau de buffles galopant dans les steppes. Les gens que je ne connais pas me paraissent bizarres ou hostiles, et j'ai du mal à engager la conversation avec eux.

5h: Devant la puissance de la montée, je propose à G de partir, ce qu'il approuve totalement. 2 de nos amis nous accompagnent. Je n'arrive pas à déterminer si nous sommes 5 ou 7 dans le groupe. Le ciel est jaune, les rayons de lumières tourbillonnent dans une avalanche de pois violets et verts. On marche environ 5h en faisant des pauses de 2h toutes les 5 minutes. Devant l'absurdité de la situation, je propose des solutions d'une laborieuse inutilité, ce qui bloque l'irrationalité des raisonnements de G. Dans de courts moments de lucidité, nous reconnaissons certains des endroits traversés, ce qui nous permet de nous situer dans la ville. Mais la police est sans doute à nos trousses et nous devons faire vite.

5h30 ou 6h: Nos amis nous ont quittés, et nous nous retrouvons à 2 sans aucun point d'ancrage avec la réalité. Nous nous empressons de rentrer à l'appart et de mettre un mix de trance goa. Une faim illusoire nous tenaille. N'importe quoi ferait office de repas à cette heure. Une vieille courgette défraîchie traîne dans un coin du frigo, et me fait de l'oeil. Je la coupe en deux, lui mets un bon coup de tête et la dévore à pleine dents. Toutes ses molécules de bienfait circulent en moi, et une impression de fraîcheur précède le goût bien

dégueulasse du légume rassis. Chacun de ces actes insensés déclenche un florilège de pensées fractalisées, elles-mêmes faisant parties d'une gigantesque spirale cognitive. Je suis extrêmement loin de mon état normal et pourtant, tout paraît incroyablement clair.

6h12: L'heure la plus significative du trip. Le joint fumé nous procure un buzz d'énergie. Le son psytrance nous fait vriller, métaphysiquement parlant. Les plus insignifiants détails de mon environnement sont directement perçus par ma conscience et intégrés dans un schéma de pensée sans aucun aboutissement utile. Des symboles géométriques complexes apparaissent dans les reliefs des surfaces visibles.

7h: Les effets sont moindres, mais toujours présents. Nous entrons dans la chambre de mon frère (absent), et le désordre qui y règne nous apparaît comme une image pleine de sens. Tout semblait parfaitement à sa place, comme sur une photographie d'art: le moindre grain de poussière flottant dans un rayon de soleil, la plus petite toile d'araignée donnaient un aspect sordide à la scène. Nous étions à ce moment là beaucoup moins actifs que les heures précédentes, mais beaucoup plus lucides et aptes à discuter.

8-9h: Après une heure et demi de discussions et d'analyses intéressantes quoi qu'improductives, G a décidé de rentrer chez lui pour dormir. La sublimation des sens à petit à petit laissé place à une importante fatigue physique et mentale, et à une forte introspection jusqu'au moment du sommeil.

KÉTAMINE

La kétamine est un anesthésiant utilisé en médecine vétérinaire et humaine. Ses propriétés hallucinatoires ont amené des usagers à le détourner pour en ressentir les effets. En tant que drogue récréative, c'est un dissociatif psychédélique.

La kétamine a fait l'objet de nombreux témoignages en 2013 mais surtout au sein de la population festive alternative. C'est principalement lors de festivals, de free parties ou de soirées liées au milieu alternatif que le produit est consommé et apprécié.

Il y en a qui ont une appétence pour ça. Après, ça reste assez underground quand même, quoi, mais pas forcément des publics à la rue, désocialisés. (Spiritek)

Comme l'année dernière, la disponibilité de la kétamine semble assez importante dans les milieux festifs alternatifs. Son prix de vente le plus répandu est de 40€ le gramme. Sa disponibilité n'est évidemment pas comparable à celle de la cocaïne sur Lille, puisqu'elle est circonscrite à un milieu spécifique, d'initiés ; dans ces milieux alternatifs, elle semble de plus en plus facilement proposée et de plus en plus recherchée. La kétamine semble donc moins faire peur qu'avant ; elle sort progressivement de l'usage exceptionnel, pour s'insérer de plus en plus dans les pratiques régulières de certains individus festifs (d'où également sa diffusion hors de la sphère privée).

La consommation de kétamine ne se limite donc plus aux soirées privées, aux afters, aux moments plus intimistes, comme ça a pu être le cas dix ans en arrière à Lille, mais tend depuis quelques années, à être recherchée et consommée en clubs et en bars également.

- *Et il y a une dizaine d'années, la kéta, c'était en after.*

- *C'était craint, en fait, à la limite ! Avant la kéta, c'était : ouais, non, la kéta, c'est pour les teuffers, c'est pour les arrachés, et du coup, il y avait une sorte d'angoisse un peu. (Spiritek)*

Et je trouve qu'on en propose plus qu'avant. Je connais ça depuis quatre, cinq ans. Là, ça fait deux ans que j'entends qu'on propose de la kéta. (Natasha, 43 ans)

Les consommateurs expérimentés parlent de différentes sortes de kétamine : il y aurait la kétamine « vétérinaire » (avec l'idée répandue d'« anesthésiant pour chevaux »), réputée pour être anesthésiante, et la kétamine « indienne » qui, comme son nom l'indique, proviendrait directement d'Inde et qui aurait des propriétés plus hallucinogènes. Lors du traditionnel Teknival du 1^{er} mai, dont l'édition 2013 s'est déroulée dans les environs de Cambrai, les intervenants de Spiritek ont plusieurs fois recueilli le témoignage d'utilisateurs relatant la présence de personnes venues spécifiquement d'Inde en camion pour l'occasion et vendant de la kétamine fabriquée là bas. C'est principalement sous forme de poudre blanche qu'elle est observée. La forme liquide fait, elle, l'objet de très peu de récits et ceux-ci sont peu vérifiables (Spiritek). C'est donc principalement en sniff qu'elle est consommée.

Les autres publics festifs, et notamment le public « clubber », ne sont pas (hormis quelques expérimentateurs) consommateurs de kétamine. Plutôt amateurs de stimulants, ils ne comprennent souvent pas l'intérêt de l'usage de ce produit sur les pistes de danse, parce que jugé peu approprié, et considèrent parfois ces utilisateurs comme des « fous inconscients », consommant un « produit dangereux », « destiné aux chevaux » (Spiritek).

La kétamine étant réputée être un produit fort, la plupart de ses consommateurs sont des individus ayant déjà expérimenté par ailleurs d'autres produits dont souvent des substances hallucinogènes et des stimulants.

Elle semble prisée par des hommes majoritairement mais surtout par des usagers initiés qui ont, pour beaucoup, déjà expérimenté d'autres substances comme le LSD, les amphétamines, l'ecstasy, ... (Spiritek).

Pour autant, le site Trend de Lille est actuellement vigilant, compte tenu de l'essor actuel du produit et de sa diffusion dans l'espace festif lillois, quant aux possibilités pour des individus non initiés à l'usage de kétamine de vivre une expérience à risques avec le produit, du fait de la méconnaissance de ses propriétés (problèmes de dosages, de confusion avec d'autres substances sous forme de poudre, k-hole [à fort dosage, la consommation de kétamine peut provoquer une sensation de trou noir, avec des troubles cognitifs et amnésiques et une perte totale du contact avec la réalité], etc...)

Lorsqu'elle est sniffée, la kétamine fait effet rapidement, en quelques minutes, et les sensations sont fortes et durent de 10 à 40 minutes. En revanche, lorsqu'elle est avalée, les effets sont plus longs à venir, mais peuvent durer jusqu'à 4h. Mais ce mode de consommation est moins prisé dû à l'acidité du produit mais également à la baisse des effets psychotropes.

En termes d'effets recherchés, les usagers actuels ne cherchent plus forcément l'état de « k-hole », comme ça a pu être le cas précédemment mais plutôt à profiter des effets dissociatifs, anesthésiants, voire hallucinogènes du produit.

Q - Pour revenir à la salvia, ce qui est souvent décrit c'est, par exemple, le contact avec un canapé où la main fait corps avec l'accoudoir...

R - Ça me le fait souvent avec la kétamine, ça. L'autre fois, j'étais sous kétamine et je savais même plus si j'étais debout, assis ou accoudé sur quelque chose (Philippe, 23 ans).

Les effets les plus fréquemment décrits sont : effets « planants » et « cotonneux », des déformations et des hallucinations visuelles. Puis en augmentant la prise, la kétamine peut amener à un état dissocié (sensation de se détacher de son corps), un état comateux et hallucinatoire : « j'étais en plein 'voyage astral' », nous avait révélé un usager régulier. Enfin, pour les usagers ayant consommé des dosages importants, le phénomène de décorporation (se percevoir en dehors de son propre corps) peut être vécu comme un choc émotionnel se traduisant parfois également en bad trip (Spiritek).

La kétamine est un produit pour lequel on a pu recueillir, plus fréquemment que pour d'autres, des récits de bad-trips, de mauvaises expériences et/ou de surdosages. Du côté des professionnels, c'est notamment lors du Teknival de Cambrai que les récits ont été les plus fréquents :

Lors du Teknival 2013 à Cambrai, des consommateurs de kéta, pourtant habitués au produit, ont été surpris par le surdosage de celle-ci et pour la plupart, ils n'ont pas su gérer et se sont retrouvés malgré eux en relax zone après des états de semi-coma importants. Et c'est en se réveillant de cet état qu'ils se sont présentés au stand, complètement paniqués, en voulant être reçus par un médecin, ou quelqu'un qui connaissait bien le produit et pouvait les rassurer par rapport à ça. Au réveil, ces personnes présentaient des amnésies, elles ne savaient pas où elles étaient ni comment elles étaient arrivées en relax zone (Spiritek).

Du côté des usagers, les récits de mauvaises expériences sont souvent de deux types. D'abord se pose le problème du dosage lors de la prise, souvent faite rapidement, dans des conditions ne permettant pas d'estimer correctement la quantité consommée d'où des problèmes récurrents de surdosage et donc les expériences parfois difficiles de certains.

U. se voit proposer de la kétamine par quelqu'un, et accepte d'en priser une dose plutôt hasardeuse directement dans le pochon (le sachet). Le troisième larron dépose donc un peu de poudre sur un appui de fenêtre, à l'extérieur du bar. Manque de bol, un coup de vent balaie le tout et de la substance est perdue. Complètement dégoûté, B. récupère ce qu'il peut et le met dans une enveloppe en papier. Il propose alors de taper à même l'enveloppe. Ils prennent donc, chacun leur tour, un bon sniff puis un deuxième selon les sollicitations de B. Curieusement, ils ne remarquent qu'une dizaine de secondes plus tard qu'ils viennent de priser un amas de poudre assez conséquent. A semble s'en être aperçu aussi (Responsable d'observations en milieu festif).

Ensuite, certains usagers, surtout lors de soirées, peuvent parfois se tromper sur le produit qu'ils consomment, du fait de sa forme poudre, pensant qu'il s'agit de cocaïne alors qu'il s'agit de kétamine. Or les effets de la kétamine étant beaucoup plus forts, à doses

consommées égales, les épisodes de bad-trips dans ces cas-là sont alors fréquents. De même, avec la diffusion actuelle des NPS dans l'espace festif, certains usagers pensent parfois acheter de la kétamine alors qu'il s'agit, en réalité, de méthoxétamine, aux effets plus tardifs (le consommateur peut être amené à en reprendre, pensant que le produit n'agit pas et donc risque un surdosage ensuite), mais aussi plus puissants et plus longs que ceux de la kétamine (voir le chapitre sur les NPS pour de plus amples précisions sur ce sujet).

D'une manière générale, les conseils de réductions des risques sont plutôt fréquents à ce sujet entre usagers expérimentés en produits psychoactifs. Les interrogations actuelles se portent plus sur cette diffusion progressive de la kétamine –et plus largement des produits hallucinogènes également- dans l'espace festif et les risques induits par un usage chez des individus novices, peu expérimentés et donc peu enclins à appliquer les conseils basiques de réduction des risques pour toute expérimentation d'une nouvelle substance.

Récit d'expérience d'un usager

Malgré nous et notre propre volonté, nous ne pouvons que nous extirper de cette situation beaucoup trop festive pour notre état à venir, laissant ici nos amis non informés de la situation.

Nous marchons ainsi dix mètres, puis quinze, puis dix-sept. Mes jambes sont comme encerclées d'une couche de plomb, et il m'est impossible de continuer à marcher seul. J'ai alors les idées claires, et suis complètement euphorique. L'effet me rappelle celui de l'ether consommé en surventilation dans un sachet: le corps est dissocié, le monde interprété semble former une boucle ou un immense "déjà-vu", etc. Puis, assez rapidement, je me mets à divaguer hors de la réalité.

La sensation de boucle se transforme en une espèce de rembobinage en avance rapide. Le temps recule, et je me sens rajeunir. Ma vision forme un tunnel au bout duquel une faible lumière s'immisce. Je fixe le bout et perçoit une fenêtre sur le monde réel. Je me retrouve comme un enfant, seul face à mes démons, incapable d'interagir avec le monde extérieur. Je sens des forces physiques autour de moi, qui me rappellent que je dois tenir bon et suivre la lumière. Mais rien ne peut m'aider, j'ai voulu jouer au con et voilà l'ultime trip. Je me dis que la fin est arrivée, que je serai réveillé par une piqûre d'adrénaline ou par un psychiatre. Car il est impossible qu'une drogue seule fasse cet effet. Je suis tout et rien à la fois, je perçois l'infinie grandeur et l'insondable petitesse de l'univers. Les hallucinations visuelles, auditives et tactiles fument dans tous les sens et s'associent de manière totalement illogique avec ma conscience. J'assiste à des scènes d'une absurdité incroyable, confondant des passages de mon vécu et des idées délirantes aléatoires; cela tient autant du clip d'Aphex Twin que de l'épisode de Tex Avery. Le semblant de raison qu'il me reste me susurre que je l'ai bien cherché avant de disparaître. J'ai à la fois envie de baiser, de boire, de dormir. Plus rien n'a de sens. Je ne suis plus qu'un animal mourant.

Mon seul contact avec la réalité est la personne qui me tient debout et me parle, c'est à dire soit A, soit mon frère. J'entends leur voix, et ils me parlent normalement. S'il y a un espoir, je ne peux m'en remettre qu'à eux. Je voyage à travers mon passé, mon présent et mon avenir, et les deux autres sont mes guides et m'aident à décrypter ma propre folie. Durant quelques instants, j'essaye de reprendre conscience et de me reconnecter à la réalité. Et me voilà

maintenant face à ce vide, ou plutôt, être ce vide, sans aucune enluminure. Je repars dans un délire complet. Ma vision est séparée en deux, et la moitié du monde est à l'envers. Je regarde A, sa tête se déforme en largeur en haut et en bas, son visage est une espèce de caricature de lui-même. Il ressemble à un monstre des bandes-dessinées "Kid Paddle", sans le côté drôle. Je tente de parler: "ARgeuf stuplé on restla niarfff". On se pose, entre deux voitures. Je m'allonge, et entends "yadégenkonpissé", alors je me relève, et c'est reparti pour un tour. Tout ce que je peux faire, c'est me laisser traîner. Chaque geste habituel que je tente me paraît complètement impossible; les lignes droites n'existent plus, les dimensions sont un concept. Mes jambes se superposent au dessus de mon torse, et j'essaye de marcher sur le capot d'une voiture. Je suis contraint de m'abandonner là, de jeter ma fierté aux oubliettes et de regarder mon « inconsistance » droit dans les yeux. Je n'arrive pas à déterminer si je ris ou je pleure, certainement les deux à la fois. Je ressens plusieurs émotions en même temps. Mes pensées sont informes, et s'enchaînent à 2000 lieues de la raison.

Puis, petit à petit, les morceaux se recollent. Je reconnais la rue, puis mon couloir, puis mon appartement. Je m'étaie sur le canapé comme une loque. Maintenant, il redevient possible de marcher, de parler et de penser.

AUTRES SUBSTANCES HALLUCINOGENES NATURELLES

Salvia divinorum

La *salvia divinorum* (ou sauge divinatoire) est une substance hallucinogène issue de la plante du même nom, originaire du Mexique (région d'Oaxaca). Cette espèce a été répertoriée en botanique en 1939. Son principe actif est la salvinorine A.

Pas de changements notables à signaler sur le site de Lille relatifs aux contextes, aux pratiques ou aux consommations de *salvia divinorum*. Sa consommation ne semble se limiter qu'à des sessions d'expérimentation et ne pas donner lieu à des usages chroniques.

Le principe actif de la *salvia* ne semble pas en soi créer de tolérance. A ce sujet, un usager rencontré cette année affirme qu'il y aurait un phénomène de tolérance inversée avec cette substance, c'est-à-dire que contrairement aux drogues en général, il n'y aurait pas nécessité d'augmenter les dosages au fur et à mesure des prises mais au contraire, plus elle est consommée, plus les effets se font ressentir (sur certains forums internet, cette idée n'est pas ressentie de la même manière et est donc contestée) :

Q - Tu disais avant « bien prendre la salvia » : c'est quoi bien la prendre ?

R - Souvent, j'entends dire par des gens que la salvia ne marche pas. Déjà, il faut savoir que la salvia est le seul produit au monde à avoir une tolérance inversée : plus t'en tapes, plus t'es réceptif, c'est-à-dire moins il t'en faut pour « partir » (Philippe, 23 ans).

En termes de profils, les consommateurs appartiennent en majorité aux milieux psychédéliques, parfois férus exclusivement de substances végétales et non synthétisées, ou des connaisseurs d'autres substances (et même de RC).

La *salvia* est davantage consommée en bang ; le mélange avec le tabac serait réputé pour avoir tendance à détruire la salvinorine A. Les prises enchainées dans une même soirée ne sont pas rares, dans le cadre de consommations en groupe. Les effets sont décrits comme (très) puissants/violents (forte montée) ; l'usager se trouve dans un état de demi-conscience, entre le rêve et la réalité, ainsi, beaucoup de personnes suite à leur trip, disent qu'on leur a raconté ce qu'ils ont fait, mais qu'eux ne s'en souviennent plus :

Ça fait vraiment effet trop fort, parce que je vois qu'il me regarde, il était près de moi, et sa tête, elle fait [imite le bruit de tranches qui se coupent] : « tac tac tac tac », bien en découpé et là je tombe dans un trou et là je sens des messages, vraiment [voix de sorcières/monstres] : « qu'est-ce que tu fais là !? Vas-t-en !! »... Je sentais que c'était trop louche autour de moi, là je fais : « waouh, c'est fini, c'est fini » et en disant « c'est fini », mon pote se rematérialise devant moi en mode par tranches et là tout de suite – on était au même endroit où j'avais vu la voiture dans le plafond – et je fais : « attends, j'ai pas tapé ma douille ici ?! » et en fait, j'avais tapé ma douille en face et pendant le temps où j'étais dans mon trip mon corps bougeait tout seul... [...] je me suis levé, j'ai chopé des objets, je les ai lancés, même à un moment, j'ai regardé mon pote, je me suis tapé une barre, je le touchais, je m'assurais de sa réalité, j'étais là, je rigolais... [...] J'ai attrapé la poutre, comme ça j'avais, je me suis rassis, j'ai commencé à rouler sur moi, à faire des trucs et tout... (Philippe, 23 ans).

La nécessité d'un *sitter* (au moins une personne à jeun, ou du moins pas sous *salvia*, qui veille au moment où une autre en consomme) a été démontrée dans de nombreux témoignages et c'est un fait issu du protocole autour de la *salvia* qu'a maintes fois montré le dispositif Trend dans ses recherches de terrain.

Changa

Dans les observations 2013, il y a eu une seule évocation d'une plante très rare, en termes de présence et de diffusion en France : la *changa* (décrite comme un mix d'*ayahuasca* et de DMT) :

La changa c'est un peu particulier parce que j'en ai pas pris beaucoup, c'est quelque chose qui n'est pas très connu, principalement fumée en Asie, un peu un truc chamanique si j'ai bien compris. Et moi j'en ai fumé une moitié de dose, et j'avais pas mal consommé de drogue avant du coup je pense que ça a été atténué, par rapport à ce que j'aurais pu ressentir si j'avais été sobre, mais de ce que j'ai entendu, c'était plus proche de la DMT que de l'ayahuasca. J'ai eu beaucoup de visus, des sortes de déconnexions, comme avec toutes les drogues, mais ça ressemblait énormément aux psychédéliques. L'effet de boucle des pensées, par exemple. Mais c'est quelque chose qui dure pas longtemps, j'avais pris qu'une demi dose, c'était assez soft, un quart d'heure environ. Donc ce n'était pas grand-chose mais après j'étais un peu dans le brouillard à ce moment-là donc je me rappelle pas de tout, je ne pourrais pas décrire vraiment ce que j'ai vécu. Mais je pense que si t'en consommes une dose entière, ça doit être très intense quand même (Joe, 23 ans).

AUTRES SUBSTANCES HALLUCINOGENES DE SYNTHÈSE

DMT:

Le DMT (N,N-diméthyltryptamine) se présente sous la forme d'une poudre beige ou marron clair qui se consomme soit en joint, soit en pipe.

En 2013, le DMT a été quasiment absent de la scène festive lilloise. Les professionnels de l'association Spiritek, lors de leurs interventions en milieu festif, nous ont rapporté quelques rares cas d'évocations de DMT artisanal, fait « maison » donc, mais toujours provenant de Belgique. Apparemment, le DMT, bien que substance assez chère à l'achat (jusqu'à 200 € le gramme dans certains smart shop), semble être relativement facile à réaliser, pour toute personne quelque peu entraînée aux expériences chimiques.

Le public attiré par cette substance est surtout composé d'individus connaisseurs, ayant une appétence préalable pour les psychédéliques.

Autres drogues

PROTOXYDE D'AZOTE :

Le protoxyde d'azote (ou « gaz hilarant ») est absent de la scène festive lilloise mais se retrouve surtout en milieu alternatif en Belgique (en festivals, en free party) et sur des événements de grande ampleur comme le teknival de Cambrai. Selon les retours des usagers et des professionnels présents lors du teknival, les ballons chargés de protoxyde d'azote étaient vendus à 10€ le ballon. Ce prix semble très élevé comparé aux prix recensés par les autres sites Trend en France.

GHB - GBL

Produit au statut spécial car à la fois substance naturelle (présente à l'état naturel dans des plantes et chez des animaux), drogue et médicament, le GHB (gamma hydroxybutyrate, synthétisé en 1964 par Henri Laborit) est un sédatif utilisé à la fois en tant que médicament prescrit pour traiter les troubles du sommeil et l'alcoolisme que comme une drogue festive. Il s'agit d'un sel chimique (Na-GHB ou K-GHB), disponible sous forme liquide (petites bouteilles type Flügel, en plastique, ou en capsules), mais on peut également le trouver en comprimés ou en cristaux.

Effets dissociatifs/analogie avec la kétamine

Puissant dépresseur du système nerveux central, doté d'une forte action sur le taux de dopamine dans le cerveau, la prise de GHB entraîne des effets dissociatifs, que l'un des usagers décrit ci-dessous, en faisant un rapprochement avec la kétamine :

R - C'est le même genre que la K : tu vas être un peu mou, un peu trippé, enfin tu vas un peu partir loin.

Q - Tu restes cohérent, dans la manière de parler... ?

R - Euh, pas tellement... ! (rires). C'est l'esprit de dissociation, vraiment, tu vas avoir l'impression que ton corps fait des trucs mais que ton esprit veut faire autre chose. C'est spécial, c'est assez fort (François, 23 ans).

Rareté/absence du GHB en milieux festifs

Une confirmation : il y a une quasi-disparition de ce produit sur le site de Lille. Il est sûrement encore en usage/diffusé en Belgique, dans certains clubs électro alternatifs, mais nous n'avons pas eu d'échos particuliers sur sa disponibilité et ses consommateurs (qui étaient traditionnellement des usagers d'ecstasy ou de kétamine). Il y a peu d'intérêt et de recherches de ce produit de la part des usagers lillois.

Après si, il y a eu un moment donné, maintenant je ne sais pas parce que je n'en entends plus parler, mais il y a eu aussi l'ecsta liquide. Bon, j'ai essayé, mais ça a toujours été essayé. Je ne

suis jamais tombée dedans. Et je sais qu'il y a quatre ans à peu près, t'en trouvais facilement. Aujourd'hui, les personnes autour de moi ne cherchent pas à en avoir (Natasha, 43 ans).

Conséquences sanitaires, overdoses

Une hospitalisation a été relevée lors du Groupe focal sanitaire suite à ingestion de GHB (pas de précisions contextuelles). Même si les phénomènes de consommation de GHB sont donc assez rares, ils peuvent s'avérer plus « techniques » à maîtriser pour les usagers que pour certaines autres drogues, tant il est vrai qu'il est difficile d'en trouver le juste dosage. La différence entre un dosage aux effets ressentis comme agréables et celui qui provoque un « trou noir » (blackout/perte de connaissance) est assez infime.

Une overdose de GHB est donc potentiellement vite arrivée et peut même être fatale (syndrome de dépression respiratoire), notamment avec le mélange avec l'alcool ou d'autres substances à effet sédatif (effet potentialisateur).

A ce sujet, un jeune Lillois réalise un récit indirect d'un décès survenu dans son groupe élargi, dans un tel contexte de mélange alcool+GHB :

R - Non, surtout ne jamais mélanger avec l'alcool. Je connaissais quelqu'un (pas personnellement) qui est décédé justement il n'y a pas longtemps, à cause de ça.

Q - C'était à Lille ?

R - Oui. Il consommait du GHB pour la première fois, il a picolé et il a fait un coma : arrêt cardiaque.

Q - C'était directement lié à ça ?

R - Oui.

Q - Une personne de ton âge, donc... ?

R - Oui (François, 23 ans).

Enfin, nous avons eu vent de rumeurs non-fondées sur une observation de formes en comprimés du GHB (dans le cas de l'hospitalisation que nous évoquions avant).

POPPERS

Les poppers sont des vasodilatateurs (médicaments destinés à dilater les vaisseaux sanguins), contenant des nitrites. Synthétisé dès 1844 par le chimiste A.J. Balard, le nitrite d'amyle - qui peut être l'un des composants du poppers - fut ensuite utilisé en cardiologie (cas d'angines de poitrine). Cette substance se présente comme un liquide transparent (couleur ambre/brune). Son usage détourné/festif date des années 70, où il est visible dans les milieux homosexuels.

Le poppers est toujours présent épisodiquement en milieu festif à Lille en 2013. Il se retrouve principalement en milieu gay, où il est apprécié pour ses propriétés décontractantes et euphorisantes et où il est implanté depuis de nombreuses années.

Bon, ça reste quand même souvent dans le milieu gay, comme je fréquente pas mal de gays. Et en after. En soirée aussi, de temps en temps, ils ont leur petite fiole et du coup ils te la passent comme ça, dans la soirée. Mais en after, ils aiment bien en avoir (Natasha, 43 ans).

Autre population où on retrouve plus fréquemment du poppers : parmi les plus jeunes. En effet, l'usage de poppers ne nécessite pas de préparation particulière, il est inhalé par le nez

directement après l'ouverture du flacon qui contient le solvant, et ses effets sont très courts, de l'ordre de quelques secondes. Les effets étant plutôt euphorisants, instantanés et « amusants ». Le poppers ne fait pas référence, dans les représentations de ces jeunes, aux drogues dites dures comme la cocaïne, l'ecstasy et cela les rassure quant à la visée récréative de cet usage. De plus, les usagers peuvent se passer la fiole de main en main lors d'une soirée et, compte tenu des effets courts, ils peuvent multiplier les prises pendant une soirée. La consommation de poppers est donc plutôt vécue comme une expérimentation festive, occasionnelle et récréative plutôt qu'amenant à un usage régulier.

Enfin, il est à noter que le poppers est une substance légale, donc en vente libre ; il s'achète principalement dans les sex-shops ou sur internet pour 10€ la fiole (en moyenne).

La consommation de poppers ne semble pas réalisée dans une stratégie de polyconsommation.

Elle est un petit plus au-delà des consommations habituelles lors d'une soirée (Spiritek).

KHAT

Le khat est un arbuste de la famille des Celastracées, originaire d'Afrique de l'est (le Kenya et l'Éthiopie sont les principaux pays producteurs). Son usage (mastication lente et prolongée des feuilles) est surtout le fait de populations issues de ces régions d'Afrique, lors de rituels religieux ou familiaux. L'effet est stimulant et euphorisant.

A Lille, ou dans la région, il n'y a toujours pas de deals de rue ou de deals de proximité décrits, ni d'usages festifs/en groupe ; pas de visibilité de cette drogue. A la limite, on peut rencontrer quelques usagers qui vont faire le lien entre le khat et le nom de la famille de drogues « cathinones » (lien avec la méphédronne, notamment, au vu de son exposition médiatique, suite à son classement sur la liste des stupéfiants).

Il y aurait au moins deux variétés qui seraient consommées (dans des contextes à mi-chemin entre le festif et le ritualisé/religieux) à travers le monde : le khat Éthiopien et le Kényan. L'Éthiopien serait plus fort que le Kényan (ce dernier est plutôt utilisé après, pour redescendre ; l'effet est différent). Quoi qu'il en soit, l'utilisateur doit mâcher/chiquer les feuilles pendant des heures pour avoir de forts effets. Ce végétal peut aussi se prendre en décoction/brevage/thé, mais cela se fait plus rarement.

En 2013, de nombreuses saisies sont réalisées en région, comme chaque année : des stocks en transit, à destination ou vers les pays voisins. Le khat est classé sur la liste des stupéfiants dans beaucoup de pays du monde ; l'Angleterre ne l'avait pas encore interdit en 2013, mais en 2014, cela était en passe de se faire. Les Pays-Bas l'ont quant à eux classé en janvier 2014, donc le nombre de ces saisies a encore augmenté, les trafiquants devant trouver d'autres voies de transport (avec une certaine inventivité par rapport aux points de livraison, aux manières de l'acheminer).

On a eu une implosion d'analyses de khat [...] C'est lié par le classement du khat en stupe en Hollande en début d'année 2013. Ils passaient tous par Heathrow et après des camionnettes inondaient l'Europe par le tunnel. Au mois d'avril, je crois qu'ils en étaient à plus de 20T. Avant le khat, c'était marginal, on faisait 10 analyses par an ; là on a multiplié par 10 ou 15 (SCL Villeneuve d'Ascq, Groupe focal maintien de l'ordre).

Le trafic ne se fait pas seulement par voie autoroutière, il peut aussi se faire via les trajets en train. Au mois de septembre, par exemple, un ressortissant letton (homme de 36 ans), travaillant à Londres, avait été arrêté avec 61 kg de khat en sa possession (il disait ignorer le statut légal de cette plante en France, classée comme stupéfiant).

LES NPS (NOUVEAUX PRODUITS DE SYNTHÈSE)

(Etant donné que les observations de terrain sont peu nombreuses à propos de ces nouveaux produits de synthèse, il est difficile d'adopter la méthodologie Trend habituelle, basée sur une triangulation des sources d'informations obtenues. Ainsi, dans ce chapitre, il n'est pas rare, voire très fréquent que nous ayons à faire appel à des cas particuliers/individus isolés, au lieu de faire une synthèse des sources, comme c'est le cas pour les autres produits dits « classiques »). De même, les données prises en compte peuvent aussi provenir de sources nationales (infos internet/forums) et pas uniquement locales, pour faire état d'un phénomène encore extrêmement à la marge).

Les Nouveaux Produits de Synthèse (NPS) « désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets des différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis, etc...) » Lahaie E., Martinez M., Cadet-Taïrou A., *Nouveaux produits de synthèse et internet*, Tendances n°84, OFDT, 2013.

D'autres appellations leur sont données comme Research Chemicals (RC), smart-drugs, party-pills, engrais, designer drugs, sels de bain, encens, legal highs...

Les structures moléculaires de ces nouveaux produits, copiant les substances illicites sans être tout à fait identiques, leurs permettent, le plus souvent, de contourner la législation et de n'être pas encore classés comme stupéfiants. Cependant, depuis quelques temps, il semblerait que les autorités s'attachent désormais à classer une famille de molécules, plutôt qu'une molécule unique, ceci afin de contrer au mieux la croissance exponentielle du nombre des nouvelles substances mises sur le marché.

Inclure l'image « RCscheme »

Source : psychoactif.org

Légende sous la photo : « NPS : les différentes familles de substances et quelques molécules associées »

En termes de visibilité, la particularité de ces nouvelles drogues est d'être en constante évolution année après année. Pour l'année 2013, l'OEDT émet le constat suivant :

Le système d'alerte précoce (EWS) de l'Union européenne a reçu des notifications concernant l'apparition de 81 nouvelles substances psychoactives [...]. Parmi ces substances, 29 étaient des cannabinoïdes synthétiques et une trentaine de composés n'ont pu être classés dans une famille de produits déjà décrite chimiquement. Par ailleurs, 13 nouvelles phénéthylamines substituées ont été déclarées, ainsi que 7 cathinones de synthèse, une tryptamine et une pipérazine [Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, Rapport européen sur les drogues 2014 : tendances et évolutions, Luxembourg: Office des publications de l'Union européenne, 2014 — 80 pp.]

Parmi les substances déjà identifiées, 4 d'entre elles feront l'objet d'une évaluation des risques en 2014 : MDPV (cathinone, première notification en 2008), méthoxétamine (arylcyclohexylamine, première notification en 2010), AH-7921 (opiacé, première notification en 2012), 25I-NBOMe (phénéthylamine, première notification en 2012).

Usages de NPS : entre méconnaissance et confusion

Pour l'utilisateur qui achète un produit ou s'apprête à en consommer, il y a un rapide lien logique à faire entre ce qu'il se représente d'une substance (odeur, couleur, aspect...) et le nom qu'il lui attribue. Certaines drogues sont nommées d'après le nom commun de leur principe actif principal (cocaïne), d'autres par un nom générique du végétal concerné (cannabis), d'autres par un acronyme de leur nom scientifique (Mdma pour 3,4-méthylène-dioxy-méthamphétamine) ou bien encore par une appellation suggérant leur effet (« speed », pour traduire les vertus stimulantes de l'amphétamine). Viennent par suite les noms alternatifs (« petits noms »/surnoms) affublés à ces produits : diminutifs, argot, mot très court/lettre (la « c », la « d », la « ké »).

Ce préluce introductif sur les manières de nommer les drogues a son importance dans ce chapitre portant sur ces « nouvelles drogues » (qui ne sont pas toutes nouvelles d'ailleurs, car certaines ont été synthétisées il y a des années). En effet, les drogues classiques ont toutes maintenant un pendant synthétique. Ainsi, certaines substances peuvent aujourd'hui être vendues en tant que drogues classiques (sous-entendu les drogues déjà connues et classées sur la liste des stupéfiants) alors que ce sont des RC et à l'inverse, des RC peuvent aussi être vendus à l'aide d'une appellation qui va rappeler aux usagers/clients potentiels quelque chose de connu (stratégie consciente ou non, destinée à les rassurer). La confusion qui en découle pourrait poser des problèmes en termes de santé publique à certains groupes d'utilisateurs expérimentateurs/polyusagers, dans le sens où ces drogues nouvelle génération ont un potentiel psychoactif tant peu connu qu'extrêmement puissant. De nombreux cas de décès et d'accidents sanitaires ont pu être repérés dans le monde (en lien avec le classement comme stupéfiants de certaines de ces molécules).

Ainsi, parmi les drogues de la famille des 2C-x (synthétisées par A. Shulgin dans les années 70/80), qui sont assez répandues sur les différentes scènes festives alternatives, à l'échelle mondiale, certaines sont vendues sous le terme de « mescaline synthétique » et le 2C-E en particulier est parfois vendu en tant que « faux-LSD ».

Le 25C-NBOme ou le 25I-nbome est souvent vendu en tant que LSD. D'autre part, on a entendu cette année que du 4-hydroxy-DMT (4-HO-DMT) pouvait être vendu comme de la « psilocine synthétique ».

La confusion est encore plus grande entre la kétamine et la MXE, comme le soulignait Spiritek lors d'une de nos rencontres avec eux :

A plusieurs reprises on devait faire des analyses où il était noté kétamine, mais ce n'était pas ça, c'était de la MXE [...] plusieurs personnes qui sont venues se plaindre de cette kétamine, enfin qui était vendue comme kétamine, mais c'était de la méthoxétamine ; ils n'ont pas su gérer leur consommation.

Inclure photo : « 2156_MXE_1 »

Légende sous la photo : « Collecte Sintes n°2156 – MXE à 80 % (estimé à 99% sur le site internet où le produit a été acheté »)

Lorsque le produit de type RC n'est pas obtenu via internet, dans le cadre d'une consommation ou d'un achat, nous avons donc affaire à un double niveau : les cas où le produit est présenté/vendu « en tant que... » et le cas où il est présenté/vendu car il « ressemble à... ».

Enfin, précisons aussi que dans les discussions avec certains usagers qui ont expérimentés ces types de drogues, ils disent avoir essayé « un truc qui ressemblait à.... » (du speed, de la

cocaïne, de la Mdma, etc...), mais quand on leur demande le nom de la substance, bien souvent, ils ne s'en souviennent pas ou n'ont même pas pris la peine de chercher à le savoir ou à le retenir. Souvent aussi, ils ne font pas état d'une précaution particulière sur les dosages mis en œuvre et les quantités consommées. Pour les usagers qui ne se renseignent pas sur les forums, la phase d'identification des NPS ne semble ainsi pas se faire à travers une volonté de connaissance précise de la molécule (composition, action sur le cerveau, risques...), mais plutôt via une simple comparaison avec une drogue déjà connue du groupe et exprimée par celui qui initie les autres. Cette notion de similitude entre les produits semble à elle seule pourvoir la confiance nécessaire à une session d'expérimentation ou des poursuites de prises de NPS. Mais ce qui est problématique dans ces constats, c'est qu'ils ont tendance à alimenter l'idée selon laquelle chacune de ces drogues de la même famille, avec une apparence commune, aurait les mêmes effets et se prendrait dans les mêmes proportions que les substances référentes, ce qui est en grande partie faux.

Une accessibilité nouvelle aux drogues, donc des publics très disparates

Du fait que les consommateurs de RC soient très difficiles à atteindre, à identifier, à dénombrer, tant pour les dispositifs de prévention, de soin, que de recherche, leurs profils sociologiques, sociodémographiques ainsi que les contextes de consommation de ces substances bien spécifiques ne sont pas aisés à déterminer. C'est-à-dire qu'il y aura des signalements d'individus isolés qui en ont fait l'expérimentation ou bien même qui en ont un usage plus régulier, mais ce seront plus rarement des groupes de personnes avec une consommation « banalisée » et continue de ces nouvelles drogues.

Par exemple, dans le cadre de nos investigations en 2013, nous avons pu rencontrer différents types de profils, dont notamment :

Un couple d'amis : un homme de 33 ans (inséré : logement, famille) et un homme de 60 ans (substitué depuis peu de temps), le premier cité ayant initié le second à la consommation de stupéfiants sur le tard, durant une période qui a coïncidé pour ce dernier à une perte d'emploi, une perte de logement, des problèmes sentimentaux,.... Les deux ont une consommation conjointe de cocaïne et d'héroïne, mais également de NPS (de type produits stimulants).

Des consommateurs de 2C-B, qui sont vus par l'association Spiritek comme « des gens qui prennent déjà des hallucinogènes ou de la Mdma, qui ont déjà un petit parcours avec les consommations ». C'est-à-dire que ce ne sont pas des primo-consommateurs de cette substance ou des gens étrangers aux usages d'hallucinogènes ou de Mdma qui vont soudainement avoir l'idée d'expérimenter ce genre de produits.

Un expérimentateur de 2C-I en festival : « *Au Boom festival (Portugal), j'avais testé le 2C-I. Quelques jours avant le début du festival. On squattait sur les plages du lac. Avec plein de gens en « cametard » (camion), des teuffeurs qui venaient de partout* » (François, 23 ans).

Pour autant que soient difficiles à appréhender les usagers de RC, ce qu'on peut affirmer, c'est que ces produits sont souvent consommés en appartement, en milieu clos (un participant au groupe focal maintien de l'ordre suggérait aussi cette idée), sûrement parce que ce contexte est plus propice à expérimenter des produits « inconnus » ou peu connus

(volonté de ne pas se montrer, de gérer dans un cadre plus intime d'éventuels effets secondaires qui seraient inappropriés en public...).

Dans ce genre de cas, le schéma pourrait être le suivant : un usager prend l'initiative d'acheter une drogue par internet, il peut éventuellement être accompagné d'autres gens, s'il s'agit d'un achat groupé, mais dans la plupart des cas, ce ne sont qu'un voire deux individus d'un même groupe qui vont avoir l'idée et le faire. Puis, lorsque le produit est obtenu, quelques jours plus tard, une session d'expérimentation/consommation se prépare. Peut-être même par la suite effectuer - plus auprès de ce groupe et moins envers des « inconnus » - quelques ventes ou trocs de la substance contre d'autres (légal ou non).

Cette décision de l'achat, ce moment où l'utilisateur passe de « j'aimerais bien le faire » à « je l'ai fait » peut relever de quelque chose de pulsionnel : s'être attardé devant l'écran à la recherche d'infos, se renseigner sur les tarifs, les frais de port, les conditions d'acheminement du courrier... pour finalement avoir validé la commande. Ainsi, dans cette perception de l'achat via internet d'un NPS, des discussions informelles ont permis de mettre à jour des cas d'individus qui regrettent leur acte et dont les réactions vont de la panique face à la possession de ce produit (avant la première consommation ou bien après), à la consommation modérée ou encore à l'acceptation de ce produit, après une phase d'« apprivoisement » (découverte des dosages et des effets associés).

La question sous-jacente est toujours de savoir si ces molécules, qui sont censées imiter celles déjà existantes, vont effectivement remplacer les produits classiques dans les habitudes de consommations festives de certains usagers. Cette stratégie de consommation par substitution d'une molécule par rapport à l'autre est-elle bien réelle ? Ou les drogues de synthèse constituent-elles un nouveau phénomène déconnecté des pratiques d'usages des drogues dites classiques ? Nous reviendrons sur ces questionnements plus tard (dans la partie réservée aux représentations).

Seules quelques molécules font l'objet d'observations

La disponibilité de ces nouveaux produits se fait soit par internet, soit par achat physique, dans le cadre de marchés de deals ou de smartshops situés à l'étranger (Hollande, Grande-Bretagne). Dans les deux cas, les usagers sont très difficiles à atteindre. En 2013, tendanciellement, ce sont davantage des produits obtenus physiquement lors de soirées festives qui ont été repérés, mais ce ne sont que quelques molécules bien précises pour lesquelles nous avons pu avoir le plus d'infos, à savoir : la famille des 2C-x (phényléthylamines psychédéliques), les 25x-nbome et DOx (c'est-à-dire les « LSD-like »), la méphédronne (cathinone de synthèse classée en 2010 en France, effets proche de la cocaïne), et dans une moindre mesure, les cannabinoïdes de synthèse. En somme, les usagers vus par le dispositif dans les observations de terrain en région lilloise semblent être peu nombreux à avoir effectué un achat de NPS sur internet.

Pour ce qui est des autres produits de synthèse, il peut s'agir d'acquisition par défaut, c'est-à-dire obtenir puis consommer un RC qui ressemble à une drogue classique – comme nous le décrivions en début de ce chapitre - parce que l'utilisateur n'aura pas pu se procurer cette dernière : « *MDI acheté 0,4 g à une soirée ; c'était de la MDI, c'est parce qu'on n'avait pas eu de plan MD* » (Francky, 23 ans).

Sur le marché physique, en contexte festif, les RC qui sont particulièrement recherchés sont les 2C-x, des empathogènes psychédéliques, car leurs effets sont à mi-chemin entre le LSD et

la MDMA (sans être similaires à une combinaison des deux). Les dosages en vigueur sont inférieurs à 20mg, les prix sont variables ; les 2C-x se présentent sous forme de poudres ou de liquides colorés. Le 2C-B en pilule est observé par sa grande disponibilité en festif, notamment en proche Belgique, en boîtes de nuit.

Pour ce qui est des achats faits sur internet, quelques échos ont fait état de passages par le fameux site Silkroad (site auquel on accède via le réseau Tor (The Onion Router), interdit en décembre 2013, refondé en février 2014 sous la forme 2.0, et déjà « hacké » un mois plus tard). Les usagers qui vont utiliser ce moyen ne sont pas forcément ceux qui connaissent parfaitement la composition et le fonctionnement des molécules mais plutôt ceux qui pensent trouver des produits d'une grande pureté, et ce sans se soucier du prix, avec parfois une grande confiance envers le contenu des produits du site :

Et là, il est possible d'acheter de la « vraie » cocaïne, du vrai Mdma... Le mec avait mis 120€ pour un gramme de coke, mais il me dit, « de la patate » !... De la patate colombienne, il me dit : « j'ai jamais vu ça... » (Coordinateur Caarud).

Enfin, au niveau des analyses en laboratoire faites par les forces de l'ordre, on apprend lors du groupe focal maintien de l'ordre que ce sont surtout les cathinones de synthèse qui sont vues ainsi que les Nbome et qu'il y a moins de cannabinoïdes de synthèse en cette année 2013.

De manière plus anecdotique et sans grande précisions contextuelles, certaines sources ont affirmé avoir accès à des RC via des chimistes locaux, qui peuvent fabriquer tant des produits légaux qu'illicites.

La synthèse suivante est rédigée par l'association Spiritek :

Concernant les différents milieux festifs, l'utilisation des RC ne semble pas y être particulièrement répandue pour l'instant, même s'ils y sont de plus en plus souvent évoqués. C'est du côté de la Belgique flamande que des consommations de RC ont été observées. Il s'agissait de 2 CB, 2 CE et de 5-MEO-DMT.

Le plus souvent, les usagers se sont procurés le produit avant la soirée, mais la revente de ce type de produit a déjà été observée.

En festival et milieux plus alternatifs, ce type d'usage tend à se développer. Ainsi nos équipes ont-elles pu observer la présence de 2 CB et 2 CE, vendus sous la forme d'un liquide coloré, contenu dans des fioles censées contenir 2 doses.

Ces produits étaient achetés sur place auprès de revendeurs semblant détenir ces produits en quantités importantes.

Dans ce même type d'évènements, on a pu constater la circulation de 25I-nbome, sous forme de buvards, vendus sous l'appellation LSD. Les 25X-nbome sont des puissants dérivés des 2 CX (le 2 CB donnant le 25B-nbome, le 2 CI le 25I-nbome, etc). La puissance du produit, très hallucinogène, a surpris nombre d'usagers.

De manière générale, les RC sont régulièrement consommés de manière involontaire, l'utilisateur pensant consommer une autre molécule.

Pour exemple : des pilules vendues comme étant de l'ecstasy et contenant en réalité du 2 CB, ou des buvards contenant d'autres produits que le LSD.

Les risques de mauvais dosages, ou d'accidents sont alors largement majorés, les effets ressentis étant très éloignés des effets recherchés.

En milieu alternatif, la méthoxétamine, proche de la kétamine, a été très régulièrement évoquée. Elle est parfois consommée volontairement, ou parfois vendue comme étant de la kétamine.

Encore une fois dans ce dernier cas les risques sont importants, les doses et les effets étant sensiblement différents. La méthoxétamine a été inscrite sur la liste des produits stupéfiants en août 2013.

Sur le web il est impressionnant de voir à quelle vitesse augmente le nombre de sites vendant ces produits ainsi que le nombre de produits disponibles (le site « safe or scam » fait office de référence chez ces usagers, afin de déterminer parmi la multitude de ces sites de vente ceux qui sont fiables et ceux qui ne le sont pas : un système de notation sur 10 est mis en place).

Les cannabinoïdes synthétiques, censés imiter les effets du THC, sont très largement représentés. Il en existe plus de 150 différentes actuellement (mam...UR...JWH..).

Les molécules de la famille des cathinones, dérivés du khat, semblent rencontrer un succès important. Depuis l'interdiction de la méphédronne, plusieurs nouvelles molécules censées induire des effets similaires ont fait leur apparition : butylone, ethcathinone, méthylone, 4 MEC...

Ces produits sont parfois vendus sous l'appellation « sels de bains », « engrais pour les plantes », ou « nettoyeur de bang ». On peut également régulièrement lire la mention « not for human consumption » (impropre à la consommation humaine). Le but étant de brouiller les pistes et d'éviter de tomber sous le coup de la loi.

Les 2 Cx (2CI, 2CE, 2 CC, 2CD, 2CP...) sont toujours très largement disponibles sur les différents sites observés. Ils font partie des premiers RC à avoir été commercialisés de la sorte.

Depuis l'été 2013, on observe une augmentation impressionnante de la disponibilité de produits imitant les effets du LSD, vendus directement sur des buvards.

C'est le cas du 25C-nbome ou 25B-nbome, qui ont fait l'objet de plusieurs alertes précoces, mais une autre famille de produits a fait son apparition : Les lysergamides, analogues du LSD. Découverts par l'équipe du chercheur David E. Nichols, ces produits n'étaient jusqu'à maintenant disponible que dans des cercles très fermés, notamment à cause de leur fabrication nécessitant de très solides connaissances en chimie et l'utilisation de précurseurs difficiles à trouver.

L'AL LAD et le LSZ sont ainsi disponibles sur une bonne vingtaine de sites différents, vendus sous forme de buvards déjà dosés. Il est parfois possible de commander jusqu'à 500 buvards, ce qui semble inciter à la revente.

Il est à noter que les buvards utilisés sont parfois les mêmes (même dessin...) que ceux utilisés pour le LSD, entretenant ainsi la confusion. Les buvards sont le plus souvent dosés à 150 microgrammes.

Méconnaissance des produits et opportunisme des consommations

Ce qu'il faut préciser d'emblée lorsqu'on évoque la question des quantités/dosages, c'est qu'il existe une certaine méconnaissance de la part d'un grand nombre d'usagers. Ce constat est souvent déjà vrai pour les drogues classiques et est donc d'autant plus vérifié pour les NPS. Les conseils de RDR s'avèrent ainsi encore plus à prendre en compte avec ces types de drogues (dosages, fréquences d'usages...).

*Le produit arrive dans les 7 jours ouvrables et souvent les gens n'ont pas la patience d'attendre et prennent une petite pointe de couteau ; ils ne font pas le rapport : 1000 g = 1000 * 1 mg. Souvent, ils pensent que sur 1 gramme, il y a 10 doses, alors qu'il peut y en avoir 200. Et c'est là qu'il y a un gros souci, qu'il y a de la réduction des risques à faire (modérateur Psychoactif).*

Bien souvent, l'idée que se font les personnes des dosages de leurs produits, qu'elles aient ou non déjà expérimenté un RC, est calquée sur les mêmes proportions que celles des drogues classiques ; la plupart des consommateurs ne font pas réellement la différence avec les drogues qu'ils connaissent déjà. Une note de terrain relative au 2C-E corroborait ces constats :

Pas de notions de la grandeur des lignes à faire/de la (juste) dose à consommer. Fait un peu à l'instinct/l'impro (« en faisant par rapport aux films ou ce qu'on a vu à la télé ») (notes ethnographiques).

Cependant, les dosages et les effets ne sont pas les mêmes ; l'an dernier, nous écrivions justement à propos du cannabinoïde de synthèse du nom d'UR-144 :

Les effets de ce cannabinoïde de synthèse s'avèrent beaucoup plus « costauds » que ceux du cannabis ; ainsi, le dosage n'est pas du tout le même : de l'ordre de 1 à 10 mg (soit de 0,001 à 0,01 g) pour un joint fait dans une seule feuille à rouler. L'enquête relève par ailleurs qu'avec un gramme de cette variété de cannabinoïde, selon sa pratique, il serait possible de faire de 250 à 300 joints, selon la quantité de tabac utilisée lors d'une session (rapport Trend Lille 2012).

Pour bien réaliser cet écart entre NPS et drogues classiques, en termes de composés chimiques et d'effets induits, l'OEDT fait apparaître cette statistique éloquentes : pour produire 10000 doses, il faut 200 g de cocaïne pure, 750 g de Mdma pure, alors qu'il ne faut que 2,5 g de 2-Méthylfentanyl ou encore 5 g de 25I-NBOME [Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, Rapport européen sur les drogues 2014 : tendances et évolutions, Luxembourg: Office des publications de l'Union européenne, 2014 — 80 pp.]

Des cas d'hospitalisations en région, dus à des méconnaissances des usages, ont également été cités lors du groupe focal maintien de l'ordre.

A côté de ces « improvisateurs » (ceux qui dosent « au feeling »), il y a les « psychonautes », ceux qui sont branchés sur les forums dédiés aux usages de drogues. Ceux-là mettent bien souvent en avant la nécessité de posséder une balance électronique de précision à deux décimales (« si tu peux mettre 20€ pour un RC, tu peux aussi mettre 20€ pour une balance », disait l'un d'eux lors d'une discussion), mais aussi de faire des tests allergiques en préalable à l'expérimentation d'un RC et de réaliser des lectures de flyers/blogs spécifiques. En effet, sur certaines molécules, la différence entre la dose active et la dose létale d'avère infime. Les risques se situent également au niveau des possibilités d'intoxications aiguës, de la

neuro/cardio toxicité et des méconnaissances des effets à long terme. Il existe par ailleurs certaines contre-indications inconnues ou interactions aux effets mal renseignés. Si bien que la méconnaissance, lorsqu'on parle de ces drogues-là, passent bien vite pour de l'inconscience aux yeux de ceux qui sont les mieux renseignés.

La nature même de ces produits, leur statut de molécules de recherche, est un élément qui suffit à créer une méfiance, comme l'explique cet usager : « Ça représente un risque pour la santé parce que c'est pas quelque chose qui a été prouvé, vu que c'est des trucs de recherche » (Joe, 23 ans).

Un modérateur du forum *psychoactif.org* indique que ces nouvelles drogues auraient tendance, au niveau national, à être souvent mises en gélule, lors de leurs reventes. Il y aurait justement dans ce type de conditionnement des substances une volonté de créer une dose bien adaptée, calibrée pour une session de consommation, ce qui nécessite au préalable une certaine confiance envers le dit-dosage.

La pratique du slam avec des stimulants a été décrite pour quelques personnes, dont un homme de 33 ans, fréquentant un Caarud de la banlieue lilloise, parallèlement également consommateur de RC. Une pratique comme le plug a aussi été évoquée indirectement, elle serait appréciée car nécessitant moins de produit avec des effets qui semblent durer plus longtemps.

Les observations qui se rapportent à ces nouvelles substances sont davantage issues d'expérimentations de différents RC. Nous n'avons pas pu observer d'usages chroniques/réguliers, d'un RC en particulier (cela ne veut pas dire que ça n'existe pas, c'est juste que nous n'avons pas pu les repérer à Lille/dans le Nord-Pas-de-Calais), mais plutôt des sessions d'expérimentations « opportunes », c'est-à-dire qu'une seule personne possède un RC pendant une période donnée, et il partage cela avec un nombre déterminé d'amis de son groupe.

Une personne qui venait de Belgique avait de la méphédronne. Donc du coup j'ai goûté (Natasha, 43 ans).

Les dons ne sont pas rares, tant l'usager de RC semble avoir besoin d'avis extérieurs sur des substances inconnues de la grande majorité : on note un besoin de comparer les ressentis des effets et de partager une substance rare, de vivre une expérience collective autour de ces nouvelles molécules. On comprend aussi que cette forme d'accès involontaire aux RC par le don doit particulièrement s'accompagner de précautions d'usage et de conseils de la part de celui qui le cède.

Les principales observations issues du réseau Trend

En termes d'effets, habituels ou non, il n'est pas rare de n'avoir que des témoignages imprécis, du fait de la polyconsommation qui accompagne très souvent l'usage d'un RC, quel qu'il soit, comme c'est le cas pour les drogues classiques. Ainsi, ce qui a souvent eu tendance à apparaître sont des remarques du genre : « je ne sais pas vraiment quel effet ça fait, j'avais consommé d'autres trucs à côté/bu ».

Cependant, voici les différents témoignages et observations que nous avons pu obtenir au niveau du site de Lille, par famille de produits :

Les psychédéliques

Toutes les drogues de cette famille sont particulièrement réputées pour devoir se doser très précisément.

2C-B (4-bromo-2,5-dimethoxyphenethylamine)

Le 2C-B a été vu pendant le festival de Dour (juillet). Une évocation en a été faite à Lille (hors temps festif) à la fin du mois de décembre. De plus, des comprimés d'ecstasy (vendus 10€ l'unité) circulant pendant le teknival de Cambrai (mai) ont été analysés ; l'une d'entre elles a révélé une présence de 2C-B.

Les pilules de 2C-B s'apparentent en effet à celles d'ecstasy « à la différence près qu'elles se présentent sans logo, elles sont plus petites, plus hautes, plus réduites, et à l'inverse, on en trouvait aussi parfois des plus grosses, limite comme des cachets d'Upsa » (Spiritek). Le 2C-B en comprimés peut donc être vendu en tant qu'« ecstasy », procurant des effets forts, proches de ceux ressentis par les usagers des années 90. Mais ce qui est nouveau, c'est que le 2C-B est maintenant recherché en tant que tel ; Spiritek le perçoit même comme un produit qui intègre petit à petit les substances les plus recherchées dans certains milieux festifs :

Maintenant, ils veulent le 2C-B en tant que tel, ça c'est une évolution [...] Le 2C-B est recherché au même titre que la Mdma, la cocaïne ou la kétamine, donc ça rejoint les « drogues de bases » [...] En général, c'est un public qui a connu justement le 2C-B vendu comme ecstasy [...] également des demandes d'infos au stand (effets peu connus). (Spiritek).

Au mois de décembre, Spiritek affirmait qu'ils observaient en général « une présence plus grande du 2C-B en pilule » lors de leurs interventions en milieux festifs, mais surtout en proche Belgique (mégadancings belges, clubs alternatifs, ...).

2C-E (2,5-Dimethoxy-4-ethyl-phenethylamine)

Le 2C-E est une phényléthylamine psychédélique, qui est disponible sous forme de poudre ou de liquide.

A Lille, le 2C-E a été notamment évoqué par un usager de 20-25 ans : consommation en para, avant un départ en bus vers un festival électro qui se tenait en métropole lilloise, au mois de septembre. Cette première expérience du 2C-E (sous forme de poudre blanche) avait été faite lors d'une soirée acid house/électro/techno, à Paris, usage en para d'abord, puis en « trace » (voie nasale).

Les effets ont duré 12 heures : danser, jamais être fatigué. Impression que tout était cohérent, logique (notes ethnographiques).

2C-I (2,5-dimethoxy-4-iodophenethylamine)

Le 2C-I est décrit comme se présentant sous forme de poudre, et se consomme en para (dangers pour la santé en sniff) ; il existe aussi sous forme liquide. Les effets durent à peu près 3 à 4 heures.

Vachement « LSD-like », mais beaucoup plus chaud comme délire, beaucoup plus sociable. Avec des petites doses, effets de 3 ou 4 h [...] Ca m'a filé un mal de bide « de chacal » pendant la digestion, juste au début du trip, quand je sentais les effets monter (François, 23 ans).

25I-NBOMe (4-iodo-2,5-dimethoxy-N-(2-methoxybenzyl)phenethylamine)

Les drogues de la famille des 25x-NBOMe (cité ici, le 25I-NBOMe est sûrement celui dont on entend le plus parler) sont chimiquement liées à celles des 2C-x. Le 25I-NBOMe fait partie de ces nouvelles drogues qu'il faut doser avec une précision particulière ; des décès et des hospitalisations sont à déplorer à travers le monde, suite à des surdosages.

C'est une substance qui peut être vendue en tant que LSD ; la différence avec le LSD se fait au niveau de la manière de le consommer : pour faire effet, le 25I-NBOMe doit être conservé sous la langue pendant quelques minutes.

Si ça pique sous ta langue, c'est que ce n'est pas du LSD [...] le LSD si tu l'avales ou si tu le gardes en bouche, ça fait effet alors que si ton carton tu le mets sous ta langue et que tu l'avales et que tu n'as pas d'effets, bah c'était du 25-I (Philippe, 23 ans).

Ce mode de consommation particulier est le critère principal de reconnaissance d'une ou de l'autre molécule, étant donné que les 25x-NBOMe peuvent être appliqués sur des buvards aux visuels/dessins habituels (Hoffman, Shiva...) et sont incolores et inodores.

4-ACO-DMT (4-acetoxy-N,N-dimethyltryptamine)

Le 4-Acetoxy-DMT (plus communément dénommé « 4-AcO-DMT ») est une substance psychédélique de synthèse, qui reproduit les propriétés et les effets de la psilocybine. Un usager nous a exposé les similitudes et les différences entre les autres psychédéliques (notamment les champignons hallucinogènes) et le 4-AcO-DMT :

C'est pas vraiment pareil, il y a des effets vachement similaire, notamment dans les jambes un peu coupées, le ventre, les petits visuels, le mental... mais c'est un RC, donc le mental est encore assez clean. Mais je pense qu'à hautes doses, ça doit faire un peu effet champotes, en un peu plus « scientifique » ! (Philippe, 23 ans).

Les stimulants

En premier lieu, de manière générale, les cathinones de synthèse ont été décrites lors du groupe focal sanitaire comme des molécules en expansion (de plus en plus vues en analyses de laboratoire).

La particularité de certains de ces RC « ecstasy-like » est que la montée des effets peut s'avérer plus lente que celles des produits classiques, donc, pour le consommateur trop impatient de ressentir les effets, il existe des risques sanitaires liés aux *redrops* (hyperthermie, toxicité cardiaque), que l'association avec l'alcool ne fait que renforcer.

5-APB (1-benzofuran-5-ylpropan-2-amine)

Selon le modérateur de *Psychoactif* interviewé cette année, au niveau national, il y aurait de nombreux *trip-reports* sur le 5-APB, substance qu'il qualifie d'« *alternative à la Mdma, très proche, du point de vue des effets* ». Cela induirait-il une curiosité sous forme d'alternative à la Mdma ? Ces récits d'expériences relatifs au 5-APB participent-ils de la popularité de la Mdma ou au contraire, sont-ils le signe d'une recherche de substitut à la Mdma ?

Méphédrone (4-méthylméthcathinone)

La méphédrone se prend principalement en sniff mais aussi très souvent en association avec de l'alcool, comme il n'est pas rare de le voir avec les psychostimulants. Il y a eu des cas de décès confirmés en Grande-Bretagne et en Suède. Avec des substances de ce type, il y a un risque de prises compulsives, proche d'une addiction à la cocaïne : consommations chroniques, prises quotidiennes, sortie du cadre festif.

Les perceptions recueillies sont souvent assez peu précises (polyconsommation associée), mais finalement assez négatives, comme on peut le lire dans ces citations :

Ben je ne sais pas parce que comme j'avais pris de la coke, j'ai l'impression que ça n'a pas fait... Je n'avais pas d'effets en fait. Je me suis trouvée bien ; même à la limite trop bien genre à jeun. Donc du coup j'ai picolé beaucoup (Natasha, 43 ans).

Ca m'avait rien fait. J'avais rien senti, après j'étais défoncé à l'alcool et au bedo, ça ne m'avait pas fait grand-chose. J'avais pris un trait ; c'était pas exceptionnel (Francky, 23 ans).

MDAI (5,6-Methylenedioxy-2-aminoindane)

Une substance proche de la MDMA. Un usager en a fait l'expérience, plutôt négative :

C'est de la merde, des grosses brûlures d'estomac, des tics de mâchoire, par contre je ne me sentais pas défoncé, pas plus que si j'étais sous alcool, enfin pas beaucoup plus non (Francky, 23 ans).

Methylone (3,4-methylenedioxy-N-methylcathinone)

Cette substance est dotée de propriétés psychostimulante, empathogène et entactogène. Elle est classée sur la liste des stupéfiants depuis 2012.

Elle a pu être repérée au mois d'avril, en milieux festifs alternatifs lors d'un festival tribe en Belgique. Elle se présentait sous forme de poudre blanche, vendue 20€ le demi-gramme (40 € le gramme). Les effets rapportés étaient : « *hallucinations visuelles, sentiment de légèreté, joie, effets psychédélics* » (Responsable d'observations en milieu festif).

Ethylphénidate (ethyl phenyl(piperidin-2-yl)acetate)

De structure moléculaire proche de l'amphétamine, l'éthylphénidate est un psychostimulant qui agit à la fois sur la dopamine et la noradrénaline. Il se présente sous la forme de cristaux translucides, (plus ou moins gros). C'est un NPS qui est proche du methylphenidate (Ritaline, Concerta) mais qui n'est pas classé sur la liste des stupéfiants (contrairement au methylphenidate).

Inclure photo « EPH2 »

Légende sous la photo : « Cristaux d'éthylphénidate (1 g) »

Un usager (Arnaud, 32 ans, en emploi) nous a évoqué (discussions informelles) sa consommation d'éthylphénidate :

Achat sur internet : un sachet d'un gramme lui dure 2 à 3 mois. Usages occasionnels, davantage lors de soirées festives (concerts-soirées), dons réguliers à des proches. Peu d'usages hors cadre festif, mais il reconnaît qu'avec ce type de drogue, il peut exister des risques de dépendances, notamment en termes de *redrop* : volonté irrésistible d'en reprendre (même constat que nous émettions à propos du sniff de méphédronne).

Arnaud n'a pas de balance de précision, car il considère qu'il a l'habitude d'être dans des dosages modérés voire (très) faibles, quel que soit le type de drogue et que, de plus, avec l'éthylphénidate, il y a une marge de liberté un peu plus importante, comparativement à d'autres RC, qui demandent d'être particulièrement minutieux. Ses dosages (estimations) lors d'une session de consommation peuvent varier de 10 à 40 mg (sur le site de la communauté Psychoactif.org - organisation d'auto-support – sont reportés les dosages suivants (sniff) : Seuil d'effet : 25mg / Effet moyen : 25-50mg / Effet fort : 50-75mg / Très fort : 100mg. Source : [http://www.psychoactif.org/psychowiki/index.php?title=Ethylphenidate, effets, risques, t](http://www.psychoactif.org/psychowiki/index.php?title=Ethylphenidate,effets,risques,t%c3%a9moignages)). Il peut le consommer de trois façons différentes :

En sniff, les cristaux demandent d'être finement écrasés. Cette méthode peut provoquer de fortes envies d'éternuer tout de suite après la prise (cela pique le nez et refroidit les muqueuses nasales). A noter que la corrosivité du produit peut entraîner une dégradation des cloisons nasales, suite à la répétition des prises. Ainsi, le fait de le prendre de trois manières distinctes est aussi lié à une volonté de sa part de ne pas souffrir de ce type de maux, par l'alternance des modes de consommation.

En para, le dosage actif semble très difficile à déterminer avec précision ; les effets peuvent être assez aléatoires selon les conditions du moment.

Par voie orale, comme la Mdma par exemple, l'éthylphénidate peut être versé dans de la bière ou d'autres boissons froides. Les effets semblent plus longs à s'installer mais sont ressentis plus fortement. Mais il est à noter qu'il y a une appréhension moindre de la part de cet usager à mettre un peu plus de produit avec cette méthode qu'avec les deux autres (de l'ordre de 40/50 mg pour un litre de boisson, environ).

Dans son entourage l'ayant consommé, l'éthylphénidate est une substance qui a été tour à tour comparée à différentes drogues classiques : certains l'ont jugée comme étant « *proche de la Mdma, mais sans les mauvais côtés* » (bruxisme, descente). D'autres évoquent plutôt la cocaïne (pour ses effets) ou bien du « bon speed »... La question du niveau de tolérance au speed par rapport à l'usage d'éthylphénidate peut se poser : une proche d'Arnaud, consommatrice habituée aux effets du speed, a ressenti des effets faibles, voire inexistantes, par rapport à la dose consommée (de l'ordre de 15 mg). L'hypothèse serait que ceux qui sont déjà habitués aux stimulants auraient besoin de consommer une dose plus importante d'éthylphénidate que ceux qui ne le sont pas.

Une réputation de « *drogue d'intellectuel, idéale pour la création* », lui avait été évoquée par celui qui l'avait initié. Le même sentiment fut ensuite exprimé par un des proches d'Arnaud, qui en avait pris un para de 15 mg, insuffisant selon lui : « *L'antibiotique a agi élégamment, mais faudra quand même forcer les doses* ».

Aux dosages (assez faibles) déjà décrits, les effets sont qualifiés par lui de subtils : stimulation (légères suées, accélération du rythme cardiaque), mais aussi plus grande concentration aux sons, aux discussions, à l'environnement, empathie générale, très alerte,

vivacité du regard, rapidité des mouvements, mais pas de « montée » intérieure liée à la musique (comme ça peut être le cas pour des stimulants comme le speed ou la Mdma).

Les effets secondaires négatifs sont selon lui : des maux de tête pas très puissants mais gênants, en descente, si l'usage est prolongé (quelques sessions pendant plusieurs semaines/mois).

Les cannabinoïdes de synthèse

Parmi les premiers RC, il y a eu les cannabinoïdes de synthèse aux noms marketings comme « Spices » ou « Gorilla », qui sont apparus au milieu des années 2000 ; l'un des usagers rencontrés fait justement état du fait que cela n'a pas remplacé l'herbe de cannabis dans les représentations de son groupe d'amis, qui l'ont influencé en ce sens :

J'ai eu de mauvais échos des cannabinoïdes de synthèse ». « Les « Spices » [...] je voulais en commander mais j'avais parlé à des gens qui m'ont dit : « non, ça ne vaut pas le coup : fume de la weed (François, 23 ans).

Spiritek renvoie des échos qui font des cannabinoïdes de synthèse un objet de curiosité mêlé à un certain attrait pour les usagers traditionnels de cannabis qui ne les connaissent pas. Quoi qu'il en soit, ils sont très peu nombreux parmi ceux-là à savoir ce dont il s'agit précisément (on a même pu parfois remarquer une confusion entre le cannabis thérapeutique et les cannabinoïdes de synthèse).

Dans le questionnaire de l'enquête Sintes portant sur le cannabis, les gens ne savaient très souvent pas ce qu'étaient des cannabinoïdes de synthèse. Limite, ils étaient curieux, quoi ! (Spiritek).

L'argument principal tient au fait que l'accès au cannabis à Lille et dans la région Nord-Pas-de-Calais étant relativement aisé, et jugé de bonne qualité dans la plupart des cas, les consommateurs de ce produit favoriseront de préférence le cannabis « traditionnel » à ses ersatz synthétiques.

J'ai déjà fumé du cannabis de synthèse, j'en ai fumé deux-trois fois, et c'est hardcore ce truc-là, tu fumes plus de trois lattes, tes dé-fon-cé, débranlé, mais plus qu'après un joint pur d'amnesia, haze... En plus, moi, ça me faisait partir en mode à moitié parano, très désagréable, même en fumant trois lattes, en plus de ça tu rajoutes le goût chimique et pas bon, on dirait que tu fumes de l'encens, ça je vous le conseille pas non plus. Ça te défonce le crâne, mais peut-être un peu trop. Ça fait bien sont taf par contre, le cannabis synthétique, mais c'est pas bon. Et j'ai un pote qui en a fumé pendant deux mois, qui fumait de grosses quantités, enfin il se fumait peut-être 10 pétards de cannabis synthétique par jour, et en deux mois il crachait du sang, il avait des sales douleurs pulmonaires, il se réveillait la nuit parce qu'il arrivait plus à respirer... enfin, « sale »... (Francky, 23 ans).

Les maux de tête et aussi les problèmes rénaux (notamment par rapport à l'UR-144) ont aussi été cités en tant qu'effets secondaires.

A noter que les propriétés et les effets sont différents que ceux du cannabis : ces cannabinoïdes de synthèse ont une plus grande affinité que le THC pour le récepteur CB1 (situé dans le système nerveux central) ; de plus il n'y a pas de CBD dedans, comme c'est le cas pour le THC (il a été prouvé que le CBD peut contribuer à faire diminuer les effets indésirables, car il contre-balance les effets psychoactifs du THC).

Enfin, il faut aussi garder à l'esprit qu'il peut y avoir plusieurs cannabinoïdes de synthèse à l'intérieur d'une seule variété [A titre d'exemple, en octobre 2012, une analyse Sintes avait démontré la présence de traces de JWH-073 (0,3%) dans un échantillon de JWH-250 (15,1%) présenté sous forme d'herbe].

Les dissociatifs

Méthoxétamine (3-MeO-2-Oxo-PCP)

La méthoxétamine (généralement connue en tant que « MXE ») est décrite comme se prenant davantage en sniff.

La MXE est aujourd'hui recherchée en tant que telle par certains usagers des milieux festifs alternatifs.

Des ressentis d'effets désagréables/bad-trips avec de mauvais dosages (=trop) de MXE ; mais si de bons dosages sont réalisés, les usagers y trouvent du plaisir. La différence avec la kétamine est son action plus forte sur la sérotonine ; ainsi, le combo Mdma + MXE est décrit comme pouvant causer un syndrome sérotoninergique.

C'est ça que je n'aime pas avec la méthox : à trop hautes doses, ça fait juste de la confusion et tu mets trop de temps à t'en déplâtrer et en plus comme c'est dissociatif après t'es coupé des jambes, tu tombes par terre... (Philippe, 23 ans).

En France, la MXE a été classée sur la liste des stupéfiants au mois d'août 2013.

Éléments de représentations autour des NPS

Le questionnement qui va intéresser les dispositifs comme Trend est de savoir en quoi ces nouvelles drogues vont avoir tendance à se substituer aux drogues classiques et jusqu'à quel point, et ceci pas uniquement sur quelques occasions, mais plutôt lors de périodes de plusieurs mois/années. En quoi représentent-elles des substituts en remplissant le même rôle en termes d'effets, de ressentis ? Dans quelle mesure un usager s'identifie-t-il à une molécule issue de ce marché et l'intègre-t-il à ses habitudes de consommation sur le long cours ?

Il semblerait, au vu des premières observations obtenues, que les RC ne sont que des solutions temporaires ou juste des objets de curiosité consommés lorsque quelqu'un en possède. Dans le cas des NPS, tout laisse à penser qu'il y a un pas énorme entre une consommation opportune, momentanée, et qui reste de l'ordre de quelques expérimentations, et le fait d'en acheter, d'en posséder chez soi et de devoir gérer cette acquisition : fréquence, augmentation des dosages, phénomène de tolérance, communication avec les pairs.... Tout comme c'est le cas pour les drogues classiques, pensera-t-on, sauf que dans ce contexte où les nouvelles technologies de communication rencontrent les nouvelles drogues, on a affaire un à rapport différent tout en étant similaire : le dealer du coin de la rue se mue en écran d'ordinateur, que savent manier mieux que quiconque les jeunes générations d'aujourd'hui. Ainsi donc, il se dit même que certaines personnes ont pu commencer les drogues par les RC, sans passer par l'« étape » des drogues classiques. On comprend bien dès lors que les représentations associées aux usages

sont bien spécifiques et constituent en soi des épiphénomènes difficiles à circonscrire pour les organes de recherches comme Trend et surtout pour les dispositifs de RDR.

En outre, si la connaissance des modalités et des moyens d'avoir accès à ces produits est en hausse, il ne faut pas pour autant en conclure que les usagers le font davantage :

Augmentation de la connaissance : les gens savent maintenant qu'ils peuvent se procurer ce genre de produits sur internet facilement. Après, de là à le faire, c'est autre chose. Ce sont des gens qui savent qu'ils peuvent avoir des produits psychoactifs sur internet, qui connaissent quelques sites mais qui ne vont pas forcément le faire (Spiritek).

Certains usagers vont vouloir « tout tester » : ce sont les « Pac Man », comme ils ont été appelés dans la typologie des usagers de NPS parue dans le rapport Trend de 2012, c'est-à-dire qu'ils vont multiplier les achats sur internet pour expérimenter différents produits.

T'en as qui vont consommer comme ça et ils vont vouloir tester comme ça, soit tout une famille, soit un maximum de produits différents. Par contre, il y en a qui vont chercher quelque chose de légal qui peut remplacer quelque chose d'illégal (modérateur Psychoactif).

Comme observé par le passé, on trouvera ceux qui sont très investis sur les forums, sur la technique chimique de ces molécules, qui connaissent la signification des structures moléculaires et puis les autres, qui se baseront sur le ressenti de chacune des drogues :

Les gens se basent plus sur les effets que sur les formules, sauf ceux qui ont un côté assez élitiste et qui arrivent à lire les formules et à comprendre ce que c'est. Donc sinon, pour la plupart des consommateurs, c'est plutôt à l'effet qu'ils vont chercher ou « j'ai pris du 5-APB, quelle est la différence avec le 6-APB ? ». Ça oui, ça arrive souvent quand t'as une lettre ou un chiffre qui change, ils demandent quelle est la différence (modérateur Psychoactif).

Il s'avère justement qu'un simple changement de lettre ou un nom « qui ressemble » n'est pas du tout significatif d'effets similaires, dans le marché des drogues classiques et davantage encore dans celui des NPS.

L'impression de maîtrise, de contrôle des effets associés aux drogues est importante pour certains usagers, d'où l'hésitation à expérimenter ces RC :

Avec ces molécules-là, j'ai eu de bonnes expériences, mais j'en ai pas testé beaucoup, et puis j'aime bien découvrir de nouvelles choses mais, parce que je sais que c'est des drogues très fortes, j'aime bien rester sur des choses que je connais, car je sais ce qui va m'arriver. Pas précisément mais je sais les effets que je vais ressentir, alors que si je teste une nouvelle drogue je sais pas trop à quoi m'attendre et du coup j'ai un peu peur des mauvaises surprises (Joe, 23 ans).

En milieu urbain, notons que les individus ne connaissent pas ou très peu les NPS ou en ont une perception tronquée voire erronée :

La fausse coke là, je ne sais plus comment ça s'appelle. C'est pas de la coke, mais elle est à 99,9% (Mathieu, 37 ans).

MARCHÉ DES DROGUES : LE PRIX DES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

Le tableau ci-dessous ambitionne de rendre compte des prix respectifs d'un certain nombre de substances psychoactives auxquelles s'intéresse tout particulièrement le dispositif Trend.

Tableau 1 : Récapitulatif des prix recensés par le dispositif Trend/Sintes sur quelques produits psychoactifs, en 2013, à Lille

Inclure tableau : « prix.doc » (titre ci-dessus ; ne pas oublier les notes bas de page pour deux colonnes de ce tableau)

Cannabis

L'**herbe de cannabis** se vend au même prix que les années précédentes. Le prix qui revient le plus souvent est de 10€ le gramme, parfois un peu moins (cas, par exemple, d'un proche qui a sa propre culture et qui en vend une partie à un prix plus bas que celui du marché), rarement un peu plus (qualités réputées supérieures) d'où la moyenne qui est plus proche de 9€ le gramme.

Opiacés

Décrite comme ayant un prix en baisse en 2012, l'**héroïne** maintient ses tarifs en 2013 (avant cela, l'héroïne vendue en deal de rue à Lille était déjà celle qui se vendait aux prix les plus bas, en France). L'héroïne lilloise se vend soit à 20€ (qualité moyenne voire basse) soit à 30€ (qualité supérieure). Le tarif le plus souvent constaté est de 20€ ; l'héroïne à points noirs, gage de qualité selon les usagers, continue de se vendre à 30€ le gramme.

Les deux traitements de substitution, **méthadone** et **Subutex®** ne bénéficient que de peu d'informations sur leurs prix pour pouvoir être analysés en termes d'évolution des tarifs.

Produits stimulants

Pour ce qui est de la **cocaïne**, les prix semblent avoir un petit peu augmenté (environ 77€ pour le prix moyen). Le prix le plus observé est de 80€ ; des prix inférieurs à 70€ le gramme ont également été entendus. Mais comme tous les ans, une grande variation des prix existe entre nos informateurs, selon leurs milieux : d'une cinquantaine d'euros à plus de 80 € ; une cocaïne réputée supérieure aurait même été vendue à 140 € le gramme.

Le prix du **speed** n'a pas changé depuis de nombreuses années, soit 10€ le gramme.

L'**ecstasy** (sous forme de comprimé) semble se vendre plus cher en 2013, en moyenne, à 9 € l'unité (10€ pour une pilule est le prix qui revient le plus souvent).

La poudre/cristaux de **Mdma** : le prix modal est de 50 € le gramme. La différence entre les vendeurs se fait au niveau du seuil, en termes de poids, à partir duquel ils vont accepter de faire descendre le prix à 40€ du gramme (certains le font à partir de 3 grammes, d'autres 10 grammes). Comme nous l'avons dit dans ce rapport dans le chapitre dédié, la vente au para (10€) fait de ce marché une figure spécifique du deal, où peuvent naître assez vite des usagers-revendeurs, soucieux avant tout de financer leurs consommations.

Produits hallucinogènes

Le prix du **LSD** n'a pas changé depuis de nombreuses années, soit 10€ le buvard.

Médicaments psychotropes non opiacés

Une plaquette de 10 cachets de **Valium®** se vend à 3,50€. Un comprimé seul vaut 0,50€, les 5 boîtes se vendent à 10€.

Autres produits

La **kétamine** semble se maintenir à un prix de 40€, même si des prix inférieurs (soit de 30 à 40€) ont été remarqués.

INDEX DES SIGLES UTILISÉS

Organismes

Caarud	Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogues
CHRU	Centre hospitalier régional universitaire
Csapa	Centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie
InVS	Institut de veille sanitaire
OEDT	Observatoire européen des drogues et des toxicomanies
OFDT	Observatoire français des drogues et des toxicomanies
TGI	Tribunal de grande instance

Autres

AMM	Autorisation de mise sur le marché
BHD	Buprénorphine haut dosage, commercialisée sous le nom de Subutex®
BZD	Benzodiazépines, classe de médicaments psychoactifs
CMU	Couverture maladie universelle
DMT	diméthyltryptamine, molécule hallucinogène
DRAMES	Décès en Relation avec l'Abus de Médicaments Et de Substances (enquête)
Escapad	Enquête sur la santé et les consommations lors de l'appel de préparation à la défense
EWS	Early warning system (système d'alerte précoce)
GBL	Gamma-butyrolactone [solvant industriel intervenant dans la fabrication du GHB]
GHB	Gamma-hydroxybutyrate de sodium
LSD	Lysergik Säure Diethylamide
MCPP	M-chlorophénylpipérazine, pipérazine
MDMA	Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine, principe actif de l'ecstasy
NPS	Nouveaux produits de synthèse (ou New psychoactive substances)
OD	<i>Overdose</i> [surdosage]
RC	Research chemicals
Sintes	Système d'identification national des toxiques et des substances
STUPS	Système de Traitement Uniformisé des Produits Stupéfiants
THC	Δ -9-tétrahydrocannabinol, principal principe actif du cannabis
Trend	Tendances récentes et nouvelles drogues
TSO	Traitements de substitution aux opiacés
VIH	Virus de l'immunodéficience humaine
VHC	Virus de l'hépatite C

Citation recommandée :

Lancial N., Lose S., Spiritek, *Drogues sur le site de Lille en 2013. Etat des lieux et tendances récentes*, Lille, Cèdre bleu - OFDT, 2014, 116 p.

Consacré aux tendances et faits marquants observés à propos des drogues sur le site de Lille en 2013, ce 12^e rapport a été réalisé par le Cèdre bleu (en lien avec l'association Spiritek). Il est rédigé dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend), piloté par l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), qui a mis en place, depuis 1999 (à Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse), un réseau de veille et d'observation, en milieu festif et en milieu urbain.

Les données à partir desquelles ce rapport est rédigé sont issues d'un recueil spécifique au dispositif Trend et de sources externes.

Il s'agit de :

- entretiens auprès d'usagers, de bénévoles et de professionnels ;
- témoignages succincts sur des faits marquants
- comptes rendus d'observations de fêtes ou soirées, notes
- 3 groupes focaux : avec des usagers, des intervenants sanitaires, et des représentants des services répressifs, français et belges
- deux questionnaires qualitatifs : un pour le milieu festif et un pour le milieu urbain
- données statistiques en population générale ou sur l'activité des services
- une revue de presse régionale
- collectes d'échantillons de produits psychoactifs, dans le cadre du Système d'identification national des toxiques et des substances (Sintes)

A Lille, en 2013, certains faits marquants et phénomènes émergents ont pu être mis en évidence, comme par exemple, en milieu festif, la poursuite de la hausse de la disponibilité de la Mdma en cristaux et sa diffusion à des milieux toujours plus larges. Cette année également, l'alcoolisation massive des jeunes a été une réalité au centre des préoccupations des autorités.

En milieu urbain, la précarité des usagers est plus que jamais une réalité. Lille est une ville où héroïne et cocaïne (les deux produits les plus recherchés) sont très disponibles, à des prix souvent inférieurs aux moyennes nationales et les forces de police confirment la hausse continue de la violence associée au trafic de drogues et le rajeunissement des individus impliqués dans le trafic.

Enfin, tendance récente, la diffusion de produits psychoactifs, légaux ou non, vendus sur Internet (nommés Research chemicals ou NPS) poursuit son essor en 2013, parmi des publics spécifiques.